HISTOIRE DES TROIS DERNIERS EMPEREURS DES TURCS. DEPUIS 1623. JUSQU'À...



HISTOIRE
Des trois derniers
EMPEREURS
DES
TURCS.

Depuis 1623. jusqu'à 1677.

Traduite de l'Anglois du Sr. RICAUT.

Par De Rosemond.

TOME PREMIER.







Suivant la Copie Imprimée
A PARIS,
Chez la Veuve LOUIS BILLAINE.
MDCLXXXIII.





HISTOIRE DE SULTAN MORAT, OU AMURAT IV.

L'Imbécilité de Muſtapha avoit jetté les affaires de l'Empire Turc dans une extréme confuſion, & il n'y avoit gueres de rencontres, où la foibleſſe du Gouvernement ne ſe découvriſt. Les Janiſſaires & les Officiers des troupes avoient beaucoup plus de pouvoir que les Magiſtrats; & comme toutes choſes ſuivoient les caprices d'une ſoldateſque déréglée, les grands changemens devenoient aſſez communs. On avoit vû en fort peu de temps trois Empereurs, ſept Grand-Viſirs, deux Capitan-Bachas, cinq Agas ou Généraux des Janiſſaires, trois Tréſoriers, ſix Bachas d'Egypte; & il en eſtoit de toutes les autres charges à proportion. Les troubles ſe redoublant tous les jours, il fut enfin jugé neceſſaire de dépoſer une ſeconde fois Sultan Muſtapha. Les peuples demandoient preſque hautement cette dépoſition, & il y avoit peu d'Officiers de l'Empire qui ne la ſouhaitaſſent. Le Moufti & la Sultane *Kioſem* furent les chefs de l'entrepriſe. Ils réſolurent de proclamer Empereur le jeune Amurat, neveu de Sultan Muſtapha, & frere d'Oſman, que les Janiſſaires avoient mis à mort l'année précédente. Mais il ſe rencontroit trois grandes difficultez dans ce deſſein. Le manque de capacité du Grand Seigneur donnoit une puiſſance 1623.

 ab-

1623. absoluë à *Chusain Bacha* son premier Visir, & il n'y avoit pas d'apparence que ce Ministre consentist à des changemens, qui pouvoient estre suivis de sa ruine, ou au moins borner son autorité. D'ailleurs les soldats avoient autrefois tant témoigné d'affection pour Mustapha, que l'on doutoit qu'ils le laissassent détrôner. Enfin les coffres se trouvoient vuides, & l'on estoit hors d'estat de faire aux troupes le présent accoûtumé, lors qu'Amurat monteroit au Trône.. Mais la révolte d'Abassa hasta l'exécution de l'entreprise. Sous prétexte de venger la mort d'Osman, ce Rebelle ravageoit les plaines de *Kara-Hisar* avec un corps de quinze mille chevaux; & sa haine pour les Janissaires estoit si forte, que non content de passer au fil de l'épée tous ceux de cette milice, qui tomboient entre ses mains, il n'épargnoit ny leurs enfans, ny leurs femmes, ny mesme leurs parens. Pour tirer raison de ses cruautez, les Janissaires de Constantinople se rendirent chez leur Général, qu'ils priérent de se joindre avec les Spahis, & de marcher contre les Rebelles. Cigala Bacha y avoit déja esté envoyé avec des troupes considérables. Mais on apprit peu de temps aprés, que l'épouvante s'estoit jettée parmi ses soldats, qu'il en désertoit un grand nombre; qu'il ne luy restoit qu'environ cinq cens Janissaires, & deux cens Spahis; & qu'avec si peu de gens, il luy estoit impossible de faire teste à Abassa. Le Moufti & le Général des Janissaires se servirent adroitement d'une conjoncture si favorable à leur dessein. Ils insinuérent aux troupes? *Que la foiblesse du Grand-Seigneur estoit la véritable origine des désordres de l'Estat, qu'elle ruinoit toutes les mesures que l'on eust pû prendre pour la gloire de l'Empire, & qu'il n'y avoit rien à esperer, tant que ce Prince seroit sur le Trône.* Leur réponse eut le succez qu'ils en attendoient. Les Janissaires coururent en foule à la Mosquée de Solyman, où ils tinrent un *Ayack-Divan*, ou Conseil tumultueux. Là de l'avis de tous les Officiers de Justice & de Milice, il fut arrêté, qu'Amurat seroit élevé

Ayack signifie en Turc un *pied*; & ils appellent *Ayack-Divan*, un

élevé à l'Empire en la place de Mustapha son oncle, & que les soldats se relâcheroient pour cette fois du présent, qui leur est deû à l'avénement d'un Grand-Seigneur à la Couronne ; sans que ce qu'ils faisoient alors, pust estre tiré en consequence pour l'avenir. Ces résolutions prises, le Visir monta à cheval pour aller prononcer au Grand-Seigneur la sentence de sa déposition. Tout autre que Mustapha eust sans doûte esté accablé d'un coup si rude : mais il le reçût avec son insensibilité ordinaire, & à peine parut-il émû au discours du Visir. Aussi peut-on dire qu'en passant du Trône à une Prison, ce Prince ne perdoit pas beaucoup, & qu'il ne fit presque que retourner à son centre. Comme il n'avoit esté porté si haut, que par une bizarrerie de la fortune, & par les caprices d'une populace inconstante, d'abord qu'il fut abandonné de l'une & de l'autre, il descendit d'un poste ; où il sembloit n'estre que par contrainte. Sa mere fut à la vérité plus courageuse & plus sensible que luy : mais leur disgrace estant sans reméde, il fallut céder à la nécessité.

1623. Conseil où l'on delibere tout de bout, pour marquer que l'affaire est tres-pressante.

Sultan Amurat, âgé de quatorze ans, fut présenté au peuple, & placé sur le Trône avec les acclamations, qui accompagnent ordinairement de semblables ceremonies. Suivant les instructions de sa mere, il refusa en apparence l'Empire qu'on luy offroit. Il remontra d'abord aux Soldats, *Que les coffres estant épuisez, il ne pouvoit leur donner des marques de sa liberalité. Ensuite il leur insinua, que la mort de quelques Sultans luy faisoit craindre une pareille destinée ; parce qu'il estoit extremement jeune, & par consequent peu expert en l'art de bien gouverner un si grand nombre de sujets.* Mais les soldats estoient trop impatiens pour avoir égard à ses raisons. On le porta au Conseil, & aprés l'avoir vétu de blanc selon la coûtume, on le mit sur un *Safra* soûtenu par quatre pilliers garnis de pierres precieuses, & dont le Dais estoit d'une riche broderie d'or, relevée de perles Orientales. Le Moufti s'approcha du Trône avec

Amurat installé sur le Trône.

1623. grand respect, & baisa la main du Sultan. Aprés se tournant vers l'assemblée, il luy demanda, si elle acceptoit de bon cœur pour son Souverain, le Prince qui estoit assis sur le Trône des Ottomans. Un consentement universel ayant esté exprimé par des cris de joye & par des acclamations, le Sultan recommanda avec beaucoup de majesté au Moufti, d'avoir soin que la Justice fust bien administrée, & que les Loix fussent observées. Il se retira aussi-tost au Serrail, laissant dans l'esprit de ses sujets, une haute opinion de sa personne. Le lendemain matin on le conduisit par eau à la Mosquée de *Jub*, qui est dans les Faubourgs de Constantinople. Ce fut-là que selon l'usage de la Turquie, il fit son *Corban*; & qu'un Officier, qu'ils appellent *Emirscheriff*, luy ceignit le cimeterre. Il monte ensuite à cheval, & fit son entrée par la porte d'Andrinople. Mustapha, plus digne d'une prison que d'un Diadême, fut conduit au lieu, où il avoit auparavant esté enfermé. On l'y reserra plus que jamais, sans que neanmoins on songeast à luy oster la vie; car les Turcs regardent les insensez & les esprits foibles comme des personnes sacrées: & c'est parmi eux une impieté de mauvais augure, que de faire le moindre mal à ceux qui sont tombez dans ce malheur.

C'est une distribution de viande aux pauvres.

Amurat avoit le visage plein & vif, les cheveux noirs, un œil noir & brillant. Il estoit d'une complexion sanguine, & dans toute sa phisionomie on ne voyoit rien, qui ne donnast de grandes esperances; mais sous un si bel exterieur, il ne cachoit qu'un esprit violent, & des inclinations cruelles.

Le Grand-Visir, qui assista au Sacre, s'appelloit Chusain-Bacha, comme nous l'avons déja dit. C'estoit un homme esclave de ses propres interêts, qui dissipoit le tresor public, & le convertissoit à ses usages particuliers; un Tyran haï de tout le monde, & qui ne se soûtenoit que par la faveur des soldats, dont il achetoit la protection. Il avoit esté fait premier Visir en la place d'*Halil-Bacha*; & non content d'estre re-

vestu de cette charge, il cherchoit à tout moment un pretexte de faire mourir son predecesseur. Mais cét innocent Bacha fut assez heureux, pour ne pas tomber entre ses mains. Ensuite il fut rappellé par le Sultan, & rétabli dans le Ministere, qu'il n'accepta qu'à regret, preferant aux embarras de la Cour, une vie douce & retirée, conforme à un temperament mélancolique, qui dominoit en luy. Chusain-Bacha fut alors touché des reproches que luy faisoit sa conscience: La veuë d'un supplice, qu'on sembloit luy preparer, l'obligea à prendre la fuite. Il se retira par la mer noire, & fit une telle diligence, qu'en peu de jours, il se trouva entierement hors de danger. Sa teste fut mise à prix, & l'on promit à ceux qui l'apporteroient, une somme de cinq mille sequins en argent, & cent mille asprés de revenu en terres. La pluspart de ceux qui avoient esté dans ses interests, étonnez d'une sentence si rigoureuse, firent une restitution volontaire de ce qu'ils avoient reçû. Entr'autres le dernier General des Janissaires, qui avoit esté pendant trois mois *Kahya* ou Intendant de ce Ministre, paya pour l'expiation de ses propres crimes, & pour le rachapt de sa teste & de sa charge, une somme de huit cens mille écus. Chusain-Bacha tomba à la fin sous le bras de la Justice; il fut trahi, & ayant esté amené à Constantinople, on l'étrangla devant la porte du Grand Conseil. 1623.

Les commencemens de ce Regne furent assez difficiles, & les Ministres se trouverent en des embarras considerables: Mais rien ne fit plus de peine, que l'insolence des Janissaires. L'argent ne leur manqua pas plûtost, que se repentant d'avoir renoncé au present qui leur estoit deû, ils le redemanderent seditieusement. La douceur & les remontrances furent inutiles avec des gens, qui ne consultoient que leurs besoins ou leurs interests, & qui avoient les armes à la main. Il fallut leur accorder ce qu'ils demandoient: mais comme le Trésor Royal estoit épuisé, on con-

1624. traignit les Officiers de robbe, & tous ceux qui ne portoient pas l'épée, de se cottiser pour le payement des troupes. On n'eut pas honte mesme d'avoir recours à la generosité des quatre Ministres Chrestiens, qui estoient en ce temps-là à Constantinople, & on reçût d'eux une somme de trente mille sequins. Par où nous voyons que la Porte se met peu en peine de cacher le mauvais estat de ses affaires aux étrangers, & mesme à ses ennemis. On peut neanmoins pour l'excuser en cette rencontre, dire, que l'insolence des soldats estoit soûtenuë par une puissance sans bornes; que leurs ordres devenoient autant de loix; & qu'alors les Grands-Seigneurs relevoient en quelque façon de leurs volontez.

Ce fut cette puissance absoluë des troupes, qui fit que les Ministres approuverent, & fomenterent peut-estre secrétement, la révolte d'Abassa, & celle du Gouverneur de Babylone, qui s'estoit déclaré pour luy depuis peu. C'estoit sans doute dans la même veuë, que le Visir avançoit si lentement en Asie, pour donner le temps aux Rebelles de se renforcer. Il n'avoit pas avec luy plus de cinquante mille hommes: encore estoient-ce de jeunes soldats sans experience, & sans discipline. Abassa au contraire venoit d'estre joint par le Beglerbey de Natolie, & par tous les Spahis, qui tenoient des Timariots considerables: de maniere qu'il se voyoit une armée nombreuse, composée des meilleures troupes de l'Empire. Ainsi le Visir répondit d'abord assez froidement à la requeste des Janissaires, qui le pressoient de les mener contre leur grand ennemy: mais il leva hautement le masque, lorsqu'il eut avis du renfort qu'Abassa avoit reçû. Il déclara nettement aux Janissaires. *Qu'ils pouvoient marcher contre les Rebelles, s'ils le jugeoient à propos; Que pour luy, il demeureroit spectateur du succez de la bataille; & qu'il ne vouloit pas contribuer à répandre si injustement le sang d'un grand nombre de Mussulmans.* Cette déclaration donna une nouvelle confiance aux Mutins, qui se rendirent encore plus formidables dans la suite.

Le desordre qui arriva alors en Tartarie, redoubla 1625.
la confusion & la crainte. Ces peuples ne voulant point recevoir pour Roy, celuy que les Turcs avoient nommé, s'estoient déclarez hautement pour *Mehmet* son frere. Sur l'avis que l'on en eut à Constantinople, on s'assembla pour déliberer du remede, que l'on y apporteroit. Le sentiment du premier Visir fut, *Que les Rebelles donnant déja assez d'occupation au Conseil, il n'estoit pas necessaire de s'attirer de nouveaux ennemis sur les bras. Qu'ainsi il valoit mieux dissimuler la conduite des Tartares, que d'entreprendre de les punir en un temps, où la foiblesse de l'Empire estoit assez connuë: Qu'au fond ces peuples estoient d'une mesme religion que les Turcs: Qu'enfin il y auroit de la prudence à se tenir neutre en une occasion si délicate.* Mais l'opinion du Visir ne fut pas suivie. On mit en mer une flotte considerable pour rétablir *Gherei* sur le Trône; c'est ainsi que l'on appelloit le frere aîné. Le Capitan-Bacha eut pourtant ordre d'employer l'adresse plûtost que la force. Car on se persuadoit que la veneration naturelle des Tartares pour les Empereurs Ottomans, secondée de la veuë d'une puissante flotte, suffiroit pour ramener ces peuples à leur devoir. D'abord que l'Amiral Turc fut arrivé à Caffa, Capitale de la Tartarie Crimée, il asseura les Tartares, *Que le Grand Seigneur l'envoioit, non pour favoriser l'un des freres; mais pour estre témoin de la maniere dont on procederoit à l'election, & pour confirmer celui des deux Princes qui auroit le plus de voix.* On dressa deux Etendarts; l'un du côté des Tartares pour *Mehmet*, & l'autre du côsté des Turcs pour *Gherei*. Aussitost on vit les peuples courir en foule sous l'Etendart de *Mehmet*, & il ne s'en trouva que peu sous celuy de *Gherei*. L'Amiral Turc indigné du peu d'estat que l'on faisoit de la protection de son maistre, déclara qu'il ne pouvoit confirmer l'élection de *Mehmet*, sans de nouveaux ordres de la Cour. Cependant *Gherei*

C'est le nom de la famille.

1625. l'aiant pressé de débarquer sept ou huit mille hommes pour soûtenir ses interests, il y consentit, dans l'esperance que les Tartares aimeroient mieux abandonner le parti de *Mehmet*, que de s'attirer la colere du Sultan. Mais leur complaisance pour la Porte n'alla pas si loin. Au contraire resolus de bien défendre leur choix, ils firent semblant de prendre la fuite; & par cette feinte attirerent les troupes du Capitan Bacha dans une embuscade de trente mille chevaux. Elles se trouverent bientost enveloppées d'ennemis, & elles eussent toutes esté taillées en pieces, si *Salil* frere de *Mehmet* n'eust fait cesser le carnage, dans la creance qu'un service si important rendroit son frere moins odieux aux Ministres de la Porte. Il perit en cette occasion deux Conseillers d'Estat du Grand Seigneur, *Ibrahim*, & *Chusain*, un *Kahya*, un *Capigi-Bachi* du Serrail, six cens Janissaires, & autant de matelots. Les Tartares firent quinze cens prisonniers, qu'ils relâcherent pour un prix modique, en consideration, disoient-ils, de la conformité de creance, qui estoit entre les deux Nations. Ils prirent aussi trente pieces de canon, & s'ils eussent voulu profiter de leur victoire, ils eussent pû se rendre maistres des trente-six galeres, dont la flotte estoit composée. Ils auroient mesme pû porter leurs armées plus loin, & cinquante mille hommes envoyez aux environs d'Andrinople, eussent peut-estre divisé le puissant Empire des Turcs. Du moins il ne s'en estoit jamais presenté d'occasion plus favorable, & tout auroit contribué à faire réüssir la moindre entreprise que l'on eust formée. La consternation regnoit dans toutes les parties de l'Empire: les Conseils estoient languissans; le Gouverneur dereglé; les Ministres mols & sans resolution. En un mot, la fortune presentoit un grand Royaume aux Tartares. Mais les deux freres *Mehmet* & *Salil*, qui n'estoient en armes que pour se defendre, aimerent mieux prendre le parti de la mode-

moderation, que de pousser les Turcs à bout. L'Amiral partit librement de *Caffa*, & fit voile pour *Varna*, un Port de la mer noire, à deux cens milles de la capitale de l'Empire. Les nouvelles de cette disgrace arriverent de nuit à Constantinople, où elles jetterent tout le monde dans la crainte des suites, que l'insolence des Tartares pourroit avoir. Le Conseil s'assembla à minuit: Le Visir leur fit connoistre, *qu'il n'estoit plus temps de deliberer; Qu'à la verité l'autorité du Grand Seigneur estoit blessée par la rebellion des Tartares; Que mesme sa Hautesse ne devoit songer qu'à les punir: mais qu'il se trouvoit des conjonctures dans lesquelles la prudence vouloit qu'on dissimulast; principalement lors qu'on couroit risque de ne faire que des efforts inutiles; qu'ainsi il falloit travailler à pacifier les choses, plûtost que de les aigrir davantage; Que pour cét effet, il n'y avoit qu'à écrire au Roy des Tartares avec les complimens & les titres ordinaires; Que ce Prince ne manqueroit pas de se contenter des bonnes intentions de la Porte, si on l'asseuroit qu'elle n'avoit jamais eu dessein d'entrer en guerre avec luy, que le combat avoit esté donné par méprise, & que le Capitan-Bacha avoit ordre de terminer à l'amiable les differents des Tartares, & de confirmer celuy qui auroit le plus de voix.* La proposition du Visir fut approuvée du Divan, & l'on envoia un courier au Prince Tartare avec une veste de marte zibeline, & un cimeterre. Mais cette demarche fit murmurer hautement le peuple, qui disoit, que l'on envoyoit un Ambassadeur aux Tartares, pour les remercier d'avoir batu les Turcs, & pour leur témoigner de la reconnoissance de ce qu'ils n'avoient pas pris toutes les galeres du Capitan-Bacha. Les Tartares enflez de la soûmission des Turcs, publierent qu'ils estoient d'une noblesse plus ancienne que la leur, & que l'Empire commençant à dégenerer, c'estoit à eux à en relever l'éclat. Ils témoignerent mesme si peu de consideration pour la Porte, qu'ils volerent & tuerent 1625.

rent

1626. rent deux Ambassadeurs Moscovites, qui alloient à Constantinople, & le Chiaoux Turc, qui les escortoit.

Maniere dont les bâtimens des Cosaques sont construits.

Les Cosaques prenant avantage de l'éloignement du *Capitan-Bacha*, entrerent dans le Bosphore avec environ cent & cinquante voiles. Leurs bâtimens sont longs & legers, ayant dix rames à chaque costé, & deux hommes à chaque rame. La prouë & la poupe sont presque construites de mesme maniere; De sorte, qu'ils attachent le gouvernail, tantost à l'une, tantost à l'autre, sans estre obligez de revirer le vaisseau : ce qui leur épargne une grande perte de temps. Chaque bâtiment est monté de cinquante hommes d'élite, armez d'armes à feu & de cimeterres qu'ils manient tres-bien. Les Cosaques sont une nation, qui se contente de peu de choses, estant endurcie au travail, & accoûtumée à vivre de ce qu'elle trouve. Ils exécutent avec tant de promptitude; que leurs courses sont faites, avant qu'on en puisse avoir les nouvelles. C'est de la sorte qu'ils entrerent jusques dans le canal de la mer noire, brûlant & pillant les villages & les maisons de campagne, qui se trouvoient sur leur route. *Boyucderi*, *Yenichioi*, *Stenia* furent reduits en cendres : les deux premiers sur la coste de la Grece, & le dernier sur celle d'Asie. Les Turcs ne virent qu'avec une extrême frayeur les Pirates si prés de Constantinople. Comme l'on n'avoit point de galéres à leur opposer, on arma en diligence quatre ou cinq cens saïques, *chimbers*, ou autres petits bâtimens. Le Bosphore fut fermé avec une grande chaîne de fer, comme les Empereurs Grecs l'avoient pratiqué au siége de Constantinople. Dix mille hommes sortirent de cette ville pour empêcher la descente des Cosaques, qui estoient à la voile en demy-lune dans le milieu du détroit; & la petite flotte des Turcs tâcha de leur faire teste. Les uns & les autres demeurerent en présence jusques au soleil couchant, auquel temps les

Co-

Cosaques reprirent la mer, & s'en retournerent 1626.
chargez de butin avec la gloire d'avoir insulté impunément la capitale du puissant Empire des Ottomans, la terreur de l'univers. Peu de jours aprés les alarmes de Constantinople redoublerent par le retour des mesmes Pirates, plus forts que la premiere fois. Ils voguerent trois ou quatre jours à la bouche de la mer noire; & aprés avoir brûlé les phares avec les villages d'alentour, & fait un butin considérable, ils se retirerent.

Betlem-Gabor demande du secours contre l'Empereur.

Quoy qu'alors l'Empire Turc fust dans la combustion; que les troupes se mutinassent à tout moment, que les Ministres eux-mesmes semblassent estre portez d'un esprit de rebellion, *Betlem-Gabor* Prince de Transsylvanie, ne laissa pas d'estre fidelle à la Porte. Il estoit Chrétien, mais il dépendoit en quelque maniere des Turcs. Son Ambassadeur leur porta le tribut, qui estoit de dix mille ducats, & leur demanda la permission de faire la guerre à l'Empereur: On la luy accorda, & on l'asseura en même temps, que la Cour ne manqueroit pas d'envoyer au Prince des secours proportionnez à l'estat de ses affaires. Enfin on le régala de quatorze vestes d'honneur, pour luy & pour treize personnes de sa suite. Ainsi pendant que les Turcs travaillent eux-mesmes à déchirer leur Empire, que les Chrétiens doivent, ce semble les entretenir dans le desordre & dans la confusion, la destinée des Ottomans l'emporte: Un Prince Chrétien recherche leur assistance: *Betlem-Gabor* est le seul qui fasse la Cour au Sultan, pour pouvoir faire la guerre à l'Empereur, & à d'autres Princes d'Allemagne.

Il est vray que si l'on examine les choses un peu exactement, on trouvera que le dessein d'affoiblir la Maison d'Aûtriche, estoit le principe de cette guerre; que les broüilleries de l'Allemagne en furent l'origine & le prétexte: De sorte que l'interêt du Prince de Transsylvanie, ne fut peut-estre pas le

1626. le ſeul motif qui le fit agir. La Maiſon d'Aûtriche s'eſtoit alors renduë formidable. Sa puiſſance donnoit de la jalouſie aux Princes voiſins ; ſous ombre de réduire l'Electeur Palatin, elle avoit foulé aux pieds la liberté de l'Allemagne, & mis ſous le joug la pluſpart des Princes de l'Empire. Enſuite elle avoit contre les diſpoſitions de la Bulle d'or, & contre l'avis du College des Electeurs, dépoüillé le Prince Palatin & ſes enfans de leurs biens & de leurs dignitez : Au lieu de licencier ſes troupes, comme elle s'y eſtoit engagée, elle n'avoit fait que les renforcer : Quoy que la ligue Proteſtante fuſt entierement rompuë, celle des Catholiques ne laiſſoit pas d'eſtre en armes. Enfin contre les articles du Traité, on exigeoit des Proteſtans la reſtitution des revenus Eccleſiaſtiques, qu'ils poſſedoient. Tant d'infractions faites à la paix, porterent les Eſtats de la Baſſe-Saxe à former une nouvelle ligue. Le commandement des troupes fut donné au Prince Chrétien de Brunſvick, Evêque d'Alberſtadt. Betlem-Gabor mal ſatisfait de la Cour Imperiale, à cauſe qu'on ne luy payoit pas les cinquante mille écus par an, auſquels l'Empereur s'eſtoit obligé par le Traité de *Niclesbourg*, réſolut de s'en faire raiſon par la voye des armes. S'eſtant joint au parti des Proteſtans, auquel il eſtoit déja lié par intereſt de conſcience, il courut toute la Hongrie avec une armée de trente mille hommes, & prit les places importantes, à la reſerve de Presbourg, Raab, & Komorre ; Néanmoins parce que ſes forces ne ſuffiſoient pas, il eut recours au Grand Seigneur, de qui il obtint un ſecours de cinquante mille Turcs ou Tartares, en faiſant un préſent de cinquante mille écus au Viſir, & s'engageant d'en payer quarante mille de tribut. Une partie de ſes troupes fit irruption dans la baſſe-Aûtriche, ſous la conduite d'un nommé *Budiani*. Le Prince luy-meſme entra avec le reſte en Moravie vers le commencement d'Octo-

d'Octobre; défit d'abord le Régiment de *Tieffenbach*; reprit la ville de *Turnova*; bâtit sur la frontiere le Comte de *Monténegro* Géneral de l'Empereur; & assiégea Goding. Le siége dura jusques au vingtiéme Novembre, auquel jour on conclud une cessation d'armes, par la médiation d'un Palatin de Hongrie, nommé *Stanislaus-Turzow*. Les principaux articles de la tréve estoient. 1626.

I. Que l'on poseroit les armes de part & d'autre pour dix mois; Que pendant ce temps, tous actes d'hostilité cesseroient, & que durant la tréve on ne pourroit prendre par force ny par surprise aucuns châteaux, ou aucunes places de défense: Ce qui regarderoit également les Hongrois, les Turcs, & les Allemands. Treve entre l'Empereur & Betlem-Gabor.

II. Que si l'Empereur vouloit faire la paix avec la Cour Ottomane, il se serviroit de la médiation du Prince, sans la communication duquel il ne pourroit rien conclure.

III. Que toutes les places prises par le Prince de Transsylvanie dans sa derniére expédition, luy seroient cedées; & que l'un & l'autre parti demeureroit en possession des villes & des châteaux, qu'il tiendroit au temps de la signature.

IV. Qu'il y auroit une entiere liberté de commerce; Que pour cet effet les passages seroient ouverts, tant aux marchands qu'aux autres sujets ou alliez de l'un & de l'autre parti.

La tréve concluë, les Turcs s'en retournerent chez eux, & ravagerent tous les lieux où ils passerent. Ils firent grand nombre d'esclaves, que Betlem-Gabor voulut racheter; mais le prix qu'il en offroit n'ayant pas esté accepté, ils furent emmenez en Turquie. Le Comte d'Esterhasi Gouverneur de Neuhausel pour l'Empereur, indigné d'une telle perfidie, résolut de vanger la foy publique si injustement violée. Ayant tiré des garnisons voisines un corps de troupes suffisant pour son dessein, il chargea en

queuë

1626. queuë les Turcs, qui marchoient vers Bude, le long du *Niter*; leur tua cinq cens hommes ſur la place; prit tout leur bagage, fit pluſieurs eſclaves; & remit en liberté un grand nombre de Chrétiens. Deux jours aprés, il attaqua avec le même avantage un autre parti ennemi, qui tâchoit de paſſer un pont, que l'on avoit fait rompre la nuit précedente. Il en tua beaucoup, & le reſte ſe ſauva à la nage. Le butin fut conſidérable en chameaux, en chevaux, en chariots, & en munitions, Les autres troupes des Turcs furent encore plus mal traitées que celles-cy; car le Comte ayant receu de nouveaux Eſcadrons, que luy envoyoient *Reiffemberg* Gouverneur de Komorre, & *Breuner* Gouverneur de Raab ou Javarin, il marcha courageueſment contre une partie de l'Armée des Turcs, dont 1200. hommes furent tuez ſur la place. On prit leur canon & leur bagage, avec des Sommes conſidérables en eſpeces, & beaucoup de vaiſſelle d'or & d'argent; Leurs principaux Officiers demeurerent priſonniers, & quatorze cens Chrétiens ſortirent d'eſclavage par ce moyen. *Reiffemberg* & *Breuner* ne furent pas moins heureux contre les Turcs, qui paſſerent par leurs Gouvernemens, pour joindre les garniſons d'Albe-Royale & de Caniſe; car ils en tuérent ſept cens, & prirent tout leur bagage. Le Comte de Serin qui alloit à Vienne, rencontra un parti Turc de ſix cens hommes, le défit, & prit ſes drapeaux qu'il préſenta à l'Empereur. *Eſterhaſi* en préſenta auſſi trente, avec ſix priſonniers de qualité, dont l'un eſtoit parent de *Betlem Gabor*.

Ces diſgraces ne pouvoient que ralentir l'ardeur des Turcs, qui s'eſtoient flatez d'un ſuccez plus avantageux. Mais les troubles qui ſurvinrent, la famine qui les dévora, & la peſte qui leur tua cent mille ames dans Conſtantinople, ou aux environs, acheverent de rompre leurs meſures. Ainſi le Divan jugea à propos de faire la paix avec les Princes Chrétiens, & dans cette penſée l'on envoya des Ambaſſadeurs

deurs

deurs à Vienne & en Pologne, pour renouveller les traitez. Aussi n'eust-il pas esté de la prudence de s'attirer tant d'ennemis sur les bras. La guerre de Perse donnoit déja assez d'occupation aux Ministres : La révolte d'Abassa devenoit bien plus dangereuse qu'on n'avoit crû : La jonction de *Bechir-Bacha*, Gouverneur de Babylone, mettoit les Rebelles en estat de tout entreprendre ; & ils estoient campez à cinq petites journées de Constantinople. Au mesme temps *Hafisch-Bacha*, Général des troupes, qui estoient dans la Province de Bagdet, informa la Cour, que le Roy de Perse estoit entré en Turquie avec une armée nombreuse. Cette nouvelle jetta les Ministres dans de terribles alarmes; & ils eurent besoin de tout leur courage & de toute leur prudence, pour soûtenir un Estat, que l'on attaquoit de toutes parts. 1626.

Aprés de longues déliberations, il fut enfin arrêté, *Que l'on publieroit la guerre contre les Persans ; Qu'Abassa seroit derechef proclamé Rebelle ; Que ceux qui recevoient une aspre de paye du Grand-Seigneur, seroient avertis de se tenir prests à marcher ; Que ceux qui n'obeïroient pas, seroient condamnez comme traîtres ; Que l'on confisqueroit leurs biens ; & que leurs femmes & leurs enfans seroient vendus esclaves.* Les plus prudens jugeoient neanmoins, qu'il valoit mieux arracher les armes à Abassa en luy accordant tout ce qu'il demandoit, pourvû qu'il employast ses forces contre les ennemis de l'Estat. Mais il ne fut pas possible de porter les Janissaires à traiter avec un homme, pour qui ils avoient une haine inveterée, & qui ne les haïssoit pas moins que les Persans mesmes. En effet, pour autoriser sa revolte *Abassa* avoit publié, qu'estant un jour à ses dévotions dans une Mosquée, Osman luy estoit apparu, & le prenant par la main, luy avoit dit, *Mon fidele* Mussulman, *le plus genereux de mes esclaves, je te commande de venger ma mort par celle de soixante mille Janissaires ou Spahis, dont je te demande un sacrifice : la*

1626. *fortune accompagnera tes armes, & la victoire aura soin de couronner tes travaux.* Pendant qu'on songeoit à traiter avec les Rebelles, & que l'on tâchoit d'en faire goûter la proposition aux Janissaires, les choses alloient de pis en pis. *Abassa* ravageoit l'Asie mineure: Le Roy de Perse se rendoit maistre de l'importante ville de Babylone, & de la Province du mesme nom; enlevoit aux Turcs un de leurs plus braves Officiers, nommé *Kur-Asan Bacha*; s'emparoit de Mosul & de Leska sur la mer de Perse; & n'ayant point d'ennemis en teste, divisoit ses troupes en quatre grands corps. Le premier, que commandoit le Roy en personne, marchoit vers la Mesopotamie. Le second alloit faire une irruption en la Terre-Sainte: Le troisiéme faisoit des courses sur les costes de la mer noire. Le quatriéme s'avançoit vers la Mecque. Tous dans l'esperance de desmembrer l'Empire des Ottomans, & d'en joindre les parties orientales à la Couronne de Perse.

Ali Bacha, qui faisoit teste au Sophy en Mesopotamie, fut tué; ses troupes furent taillées en pieces; & la Province demeura à la discretion des Persans, qui eurent presque le mesme succez dans la Palestine. Car les habitans de Damas se révolterent, & secoüérent le joug des Turcs. Les troupes qui devoient courir les costes de la mer noire, y firent des ravages effroyables, & s'emparerent d'un port de mer, aux environs de Trébisonde. Balsora ne fit qu'une legere résistance, & l'armée que le Roy de Perse envoyoit vers la Mecque & vers les Provinces qui sont situées sur la mer rouge, prit Medine, une ville celebre par la naissance de Mahomet.

Badget assiégé par le Visir.

Pour reparer tant de pertes, le Visir alla assiéger Babylone avec une puissante armée. Mais les divisions, qui regnoient parmi ses troupes, & leurs frequentes mutineries, empécherent que l'entreprise ne réüssist. D'un autre costé les assiégez faisoient de frequentes & de vigoureuses sorties sur des soldats, effe-

effeminez quand ils avoient des ennemis en teste, & intrépides lorsqu'il estoit question de se soûlever contre leurs Chefs. De maniere que la garnison remportoit toûjours quelque nouvel avantage sur les assiégeans. Le camp estoit dans la consternation : les uns perdoient cœur, les autres abandonnoient leurs drapeaux. Tous souhaitoient la levée du siége. Elle se fit enfin, & en quittant les lignes; il sembloit que les Turcs reconçassent à l'esperance de rentrer jamais en possession des provinces qu'ils avoient perduës: On apprit bien-tost à Constantinople, *Que le Grand Visir avoit délogé de nuit, d'une maniere plus conforme à une fuite, qu'à une retraite; Que l'on s'estoit vû contraint de brûler les tentes & les provisions; d'encloüer le canon, & de le jetter dans l'Euphrate; Que la peste & la cherté des vivres avoient réduit l'armée à l'extremité; Que l'on avoit manqué de toutes les munitions de guerre & de bouche; Que le Visir avoit fait couper la teste à trois Bachas, afin de les charger du mauvais succez de l'entreprise; Que dans la retraite, les Persans l'avoient poursuivi dix jours de suite; & que pendant ce temps ils l'avoient toûjours harassé, ne négligeans aucune occasion de profiter du desordre de son armée.* Ces tristes nouvelles porterent la douleur dans l'esprit des peuples, & l'incertitude dans les déliberations des Ministres. On en rejetta, selon la coûtume, la faute sur le Général, dont la teste fut immolée à la fureur des Janissaires. 1626. Le siége levé.

La confusion & les troubles étoient encore augmentez par des apparences de guerre du costé de l'Allemagne. Le Prince de Transsylvanie faisoit representer aux Ministres Turcs par son *Kapy-Kahya*, ou Agent à Constantinople, *Que n'ayant point d'héritiers mâles; l'assemblée de ses Estats avoit d'une voix donné la survivance à la Princesse son épouse; Qu'il prioit le Grand-Seigneur de vouloir joindre son approbation à l'arrêté de la Diette; Qu'à la verité il estoit assez extraordinaire, qu'un Estat, comme la Transsylvanie, fust gouverné par une femme; mais qu'enfin il valoit mieux pour les Turcs que*

1616. *cet Estat fust entre les mains de la Princesse, qu'entre celles de la trop puissante Maison d'Aûtriche.* Pour appuyer les desseins de *Betlem-Gabor*, le Duc Jean de Veymar & le Comte de Mansfeldt se rendirent en Silistrie, où il joignit ses forces aux leurs. Morteza, Gouverneur de Bude, manda aux Ministres, qu'il alloit à *Vatz*, conferer avec le Prince sur cette affaire. Le Resident de l'Empereur à Constantinople se plaignit hautement de ce procedé, & les Turcs qui apprehendoient de s'attirer une nouvelle guerre, furent un peu embarassez sur la conduite qu'il falloit tenir. On amusa le Resident de promesses, & on l'assura que le Bacha de Bude seroit chargé de s'opposer à l'investiture de la Princesse. Mais ces ordres furent conçûs en des termes si ambigus, qu'ils laissoient toutes choses à la discretion de Morteza, qui pouvoit agir, selon qu'il le jugeroit à propos.

En effet au mesme temps que l'on tâchoit en apparence d'éviter une rupture avec l'Allemagne, on jettoit sous main le fondement d'une guerre. Le Bacha de Bude reçût ordre de suivre les instructions du Prince de Transsylvanie, & de prendre des quartiers d'hyver avec luy. On luy recommanda neanmoins de ne pas entierement negliger de faire une paix honorable & avantageuse, si l'occasion s'en presentoit. Ce Bacha voyant que la jonction du Duc de Veymar & du Comte de Mansfeldt, mettoit le Prince Gabor en estat de combattre l'armée de l'Empereur, crût qu'il n'estoit plus temps de feindre, & qu'il y avoit tousjours de l'avantage à faire la guerre aux dépens d'autruy.

Ayant joint les Transsylvains, ils donnerent bataille aux troupes Imperiales, commandées par *Vallestein.* Comme la partie n'estoit pas égale, les Allemands furent mis en fuite, & les Transsylvains en firent un grand carnage. Vallenstein voulut passer la riviere sur deux ponts de bateaux. Mais estant serré de prés par l'armée du Prince, opiniâtré à le poursuivre jusqu'aux

qu'aux portes de Presbourg ou de Vienne, son armée 1626.
se trouva dans le dernier desordre.

Quelque considerable que fust cet avantage, le Prince jugea pourtant à propos de ne s'en prevaloir que pour faire la paix. Il commençoit à s'appercevoir, que ses alliez ne se pressoient point de luy donner les secours d'hommes & d'argent, qu'ils luy avoient promis. Il craignoit d'ailleurs, que les divisions de la Turquie n'obligeassent le Grand-Seigneur à désavoüer la guerre. Ainsi pendant que les troupes estoient en quartier d'hyver, il envoya un courier à Vienne faire ses soûmissions à l'Empereur, & luy témoigner la passion qu'il avoit de terminer par une bonne paix, une guerre que la seule necessité l'avoit obligé d'entreprendre. La Cour de Vienne estant resoluë de ne point entendre parler de paix, que premierement le Prince ne se fust separé de ses alliez, & entr'autres du Turc, *Betlem-Gabor* se retira à Cassovie, & *Morteza* à *Pesth*. Ce fut-là le fondement d'un traité, que l'on commença à *Komorre*, où il se trouva des Commissaires de la part de l'Empereur, du Grand-Seigneur, & du Prince de Transsylvanie. Les uns & les autres paroissoient également animez, & sembloient ne respirer que la guerre. Neanmoins ils souhaitoient tous également la paix, y estant contraints par leurs interests particuliers. L'Empereur estoit assez occupé de la guerre d'Allemagne, qui pouvoit devenir bien plus importante, si les Anglois se déclaroient contre luy pour l'Electeur Palatin. Le Grand-Seigneur n'avoit déja que trop d'ennemis dans les parties orientales de son Empire, sans en faire de nouveaux du costé d'Europe. Le Prince apprehendoit d'estre désavoué par la Porte, abandonné de ses alliez, exposé à soûtenir seul le faix de la guerre; De maniere qu'il estoit dans l'impatience de faire la paix avec l'Empereur. La Porte en estoit au fond tres-mal satisfaite : mais elle dissimula. Elle consentit mesme que le Prince agist de con-

Paix entre l'Empereur & le Prince de Transsylvanie.

1626. cert avec le Bacha de Bude pour les interêts du Grand-Seigneur. Quelques differentes que fussent les inclinations de Betlem-Gabor, & de Morteza, leur avantage commun les réünit. Ils tomberent d'accord de certains articles, qui furent portez à Constantinople par un Envoyé de l'Empereur. Le Caïmacam les reçût en presence de deux Ambassadeurs du Prince, & le Grand-Seigneur les ratifia.

Articles de la Paix concluë entre l'Empereur Ferdinand II. *& Betlem-Gabor, au mois de Decemb. de l'an* 1626.

I. *Le Prince de Transsylvanie engage sa foy, comme Chrestien, de ne plus prendre les armes contre l'Empereur, ny contre la Maison d'Aûtriche, ou leurs successeurs; De n'exercer à l'avenir aucun acte d'hostilité contre eux; De ne plus entrer sur leurs terres à main armée; De ne se plus joindre à leurs ennemis, & de ne plus entretenir commerce avec eux. De ne tramer aucune innovation dans le Royaume de Hongrie, ou dans les autres Estats Chrêtiens; De ne jamais inciter les Turcs, les Tartares, ny d'autres à les attaquer; De ne former aucune entreprise contre sa Majesté Imperiale; De ne prester l'oreille à aucunes sollicitations des ennemis de la Maison d'Aûtriche: Au contraire de luy découvrir toutes les entreprises qui pourront estre faites à l'avenir contre elle, en cas qu'elles viennent à sa connoissance; & en un mot, de faire paroître en toutes occasions une veritable sincerité, & une forte resolution d'observer la paix, & de contribuer au bien commun.*

II. *Il sortira incessamment avec son armée, des Estats & des Villes de l'Empereur; & fera restitution de toutes les choses appartenantes, tant à sa Majesté Imperiale, qu'à ses sujets.*

III. *Il éloignera de luy le traitre Mansfeldt, & tous ceux du mesme parti, qui ont attaqué les Estats de sa Majesté Imperiale. Il ne pourra plus donner de secours aux etrangers, qui à sa sollicitation sont entrez sur les terres de l'Empe-*

l'Empereur avec le Comte Mansfeldt. Mais il leur sera 1626.
doné passeport pour s'en retourner vingt ou trente de compagnie, à condition qu'en quelque lieu qu'ils se retirent, ils ne se joindront point aux ennemis de l'Empereur.

IV. *Les habitans des Provinces & des Villes, qui appartiennent au Prince par consentement de l'Empereur, luy demureront fidelles & obeïssans pendant sa vie. Mais comme d'ailleurs il est necessaire pour l'etablissement de la paix, que les mesmes habitans fassent hommage à l'Empereur, & jurent l'observation des articles, le Prince leur donnera dans les premieres conventions ou assemblées d'Estats, des Patentes de plein-pouvoir, pour rendre cet hommage à sa Majesté Imperiale. Ce qui se sera pourtant sans prejudice du serment corporel qu'ils ont presté au Prince.*

V. *Lors qu'ils rendront cet hommage, ils feront, outre le serment presté avant la guerre, un nouveau serment, selon qu'il sera reglé entre le Prince & les Commissaires de l'Empereur.*

VI. *Le Prince s'engage de faire restituer toutes les places prises par les Turcs; de faire élargir les prisonniers; & de faire mettre en liberté tous les sujets de sa Majesté Imperiale, qui seront esclaves en Turquie.*

VII. *Tous les sujets de l'Empereur, qui ont depuis peu pris parti sous le Prince, soit par force, soit volontairement, seront dechargez du serment de fidelité qu'ils luy auront fait; Que s'ils luy ont donné des engagemens par écrit, il les leur rendra. Ces articles estant ratifiez, tous les traitez qui ont esté faits auparavant, auront la mesme force qu'ils ont eûë jusques icy.*

VIII. *Que s'il arrive quelques nouveaux differents, ils seront composez à l'amiable & de bonne foy par les Commissaires deputez pour ce sujet de part & d'autre. Tous ceux qui auront servi le Prince dans les derniers troubles, auront amnistie, selon ce qui a esté arrêté à Vienne.*

IX. *La même amnistie sera accordée aux habitans des villes & des pais, qui ont embrassé le parti du Prince. A l'exception de ceux qui de leur propre mouvement ont pris les armes contre l'Empereur, lesquels auront leur recours par*

1626. *voie civile, pour se faire rédintegrer; & le Prince se contentera d'interceder pour eux, abandonnant toûjours les personnes particulieres, qui auront commis des torts particuliers.*

X. *Tous les autres articles des traitez conclus à* Niclilsbourg, *& à* Vienne, *demeureront dans leur force & dans leur vigueur. Tous les biens Ecclesiastiques relevans de l'Empereur, lesquels auront esté possedez par le Prince depuis l'an* 1619, *jusqu'au jour de la signature du present traité, seront restituez: A l'exception des Abbayes de* Réplana, *appartenantes aux Seminaires de* Gran, *pour lesquelles le Prince payera cinq cens florins par an à l'Emp.*

Ces articles furent confirmez au mois de Septembre suivant par le Grand-Seigneur. On traita aussi à *Komorre* d'une paix entre les deux Empereurs, qui tomberent d'accord des conditions suivantes. Comme elles sont traduites de l'original Turc, nous avons tâché de les rapporter dans leur stile naturel.

Articles de Paix entre Sultan Amurat IV. *& l'Empereur Ferdinand* II.

1627. *Comme ainsi soit que les traitez* de Zittwar, Vienne, Komorre *&* Chiarman, *soient demeurez au même estat sans aucune alteration d'articles, ils seront à l'avenir encore inviolablement observez.*

A l'égard des differents de Vatz, *on s'en tiendra à ce qui aura esté reglé par les Commissaires députez de part & d'autre.*

Les forts bâtis depuis peu sur les frontieres de Croatie, seront rasez, comme ayant esté construits contre la teneur des traitez. Pour cét effet Mehmet *nostre Deputé, &* Morteza-Bacha, *l'un des Conseillers de nostre Divan, se rendront sur la frontiere de Bude, pour y conferer avec vos Deputez au temps marqué par la paix. Les places qui se trouveront fortifiées contre le traité, seront démolies de part & d'autre; & si l'on vouloit les empécher d'executer le present article, ils s'appuyeront pour cela d'hommes propres & resolus.*

Aprés la confirmation de cette heureuse paix, vostre grand Ambassadeur viendra à Komorre, *& le nostre se rendra à* Gran, *avec nos lettres Imperiales. Ensuite aprés s'en estre avertis reciproquement, le vostre se mettra en marche pour nostre heureuse Porte, & le nostre s'avancera vers vous: tous deux portant les nouveaux traitez. Car c'est de la sorte que nous l'avons resolu.* 1627.

Toutes les plaintes des villages dependans de l'un ou de l'autre parti, cesseront. On ne pourra plus faire de violence, ni exiger de taxes ou de contributions contraires aux premiers articles. Les forts bâtis sur les deux frontieres, seront démolis; & conformement aux traitez, l'on marquera précisement de part & d'autre, quelles personnes considerables sont tributaires de l'un ou de l'autre Empire. En exécution du XVI. & du XVII. article de la paix de Zittwar, *du X. de celle de* Vienne, *& du IV. de celle de Komorre & de celle de* Chiarman, *deux des* Capigi-Bachas, *de nostre tres-haute Porte, seront envoyez aux deux costez du Danube, & de vostre part vous envoyerez aux mesmes endroits deux personnes considerables de vostre Cour: Afin que conjointement avec les Députez de* Morteza, *& du Palatin de Hongrie, ils previennent les desordres, tiennent la main à l'observation de tous les articles, & fassent en sorte que la Justice ne soit point violée. Car telle est nostre sublime volonté.*

Les esclaves faits pendant le present traité, seront relâchez sans payer rançon. Mais ceux qui auront esté pris auparavant seront échangez ou rachetez selon leur naissance, & leürs possessions; ce qui se sera par l'entremise de Morteza, *& du Palatin de Hongrie députez pour ce sujet.*

Les Commissaires de part & d'autre ayant jugé à propos pour le bien des pauvres peuples de nos deux Empires, de conclure la presente paix pour vingt-cinq ans, à compter de l'an 1627, *nous y donnons nostre consentement Imperial.*

Tous marchands & autres sujets de l'un ou de l'autre Empi-

1627. *Empire, pourront librement passer dans nos Estats reciproques, & seront pourvûs des passeports necessaires pour cêt effet. C'est pourquoi nous avons donné ordre à nos Bachas, à nos Beglerbeys, aux Generaux de nos troupes, aux Beys de nos Provinces, & à tous les Capitaines de nos frontieres, de se saisir de tous ceux qui troubleront, ou inquieteront les voyageurs, & de les punir comme infracteurs de la paix. Vous ferez la même chose de vostre part, donnant ordre au Palatin de Hongrie, & à tous vos autres Ministres ou Officiers de faire punir les coupables.*

Nos Beglerbeys, Sangiacs, *Capitaines & Gouverneurs; vos Generaux, Commandans, & Capitaines se serviront dans l'occasion de gens amateurs de la paix, & zelez pour le bien public.*

Il ne sera fait dans vos Estats aucun tort ni aucune injustice à nos sujets, qui y voyageront par terre & par mer: Comme nous vous promettons que dans nos Estats, il ne sera fait aucun dommage à aucun de vos sujets.

Toutes violences, injustices, inimitiez, haines passées, seront oubliées: & établissant la paix avec sincerité & bonne foy, nous nous efforcerons de costé & d'autre de l'observer inviolablement.

En cas que l'Empereur exécute & observe les presens articles, & que ses Ministres ne fassent rien qui puisse tendre à les violer, Nous promettons & *jurons par Dieu nostre Createur, lequel a fait le monde de rien, & par l'honneur que nous portons à nostre tres-haut Prophete,* Mahomet Mustapha, *Que pendant tout le temps que doit durer la presente paix, il ne sera fait par nos Ministres ou par nos soldats aucune entreprise, ni sur les sujets, ni sur les pais, ni sur les villes, ni sur les châteaux de l'Empereur; & qu'il ne sera fait aucune injustice aux esclaves Chretiens soûmis à nostre tres-heureuse Porte.*

On peut juger par la disposition de ces articles, qu'encore que les deux partis souhaitassent la fin de la guerre, ni l'un ni l'autre ne pretendoit conclure une paix durable. En effet les differents ne sont point vuidez par ce traité; & toutes choses estant indécises, il

il ſemble que les deux Empereurs n'ayent ſongé qu'à gagner du temps, dans l'intention d'interpreter enſuite les articles l'épée à la main. Quoy qu'il en puiſſe eſtre, la paix ne fut pas déſavantageuſe à tout le monde; Betlem-Gabor, qui ne travailloit qu'à ſemer de la diviſion entre les Allemands & les Turcs, y trouva ſon compte. Elle contribua auſſi à rétablir les affaires de la Porte, qui pouvoit alors réünir toutes ſes forces contre le Sophy. Auſſi quoy que les Perſans euſſent de grands avantages ſur les Turcs, qu'ils les euſſent batus en pluſieurs rencontres, & qu'ils euſſent fait lever au Viſir le ſiége de Babylone, ils ne demandoient qu'à ſortir d'affaire de bonne grace. Il n'y avoit plus de diverſions à eſperer du coſté de l'Allemagne. Toutes les forces de l'Empire Ottoman alloient marcher contre eux. La honte de tant de pertes, le dépit de les avoir eſſuyées, la paſſion de les réparer, l'apparence d'y réuſſir, eſtoient autant d'aiguillons, qui rappelloient dans les Turcs une vigueur aſſoupie. Enfin la Perſe devoit craindre ſa propre ruïne, ſi le même bonheur qui avoit accompagné ſes armes juſques-là, ne les accompagnoit conſtamment. Ce que l'on n'avoit pas lieu de ſe promettre. 1627.

A ces conſidérations ſucceda une molleſſe incroyable; & les Perſans ne firent plus la guerre qu'à regret. Pour tâcher de la terminer, ils envoyerent un Ambaſſadeur à Conſtantinople avec divers projets de paix. Ses propoſitions furent écoûtées; mais comme le Sophy ſembloit réſolu à garder la ville de Babylone, & la Province où elle eſt ſituée; & que d'un autre coſté les Turcs ne pouvoient ſans honte abandonner une de leurs meilleures places, la négociation n'eut point d'effet. L'Ambaſſadeur aiant eſté renvoyé avec mépris, la Porte ne ſongea plus qu'à la guerre. Les preparatifs & la marche ſe firent avec une promptitude & avec une chaleur ſinguliere. Une armée de cent cinquante mille hommes

1627. Les Turcs marchent en Perse. mes entra en Perse, jetta l'épouvante de tous costez, prit la ville de Tauris, qui ne fit qu'une legére resistance. Delà les Turcs allerent assiéger Bagdet, qu'ils trouverent défendu par une nombreuse garnison, & pourvû de toutes les choses necessaires pour soûtenir un long siége. Les sorties & les attaques furent fréquentes, tantost avantageuses aux uns, tantost favorables aux autres. A la fin les fatigues & les factions continuelles dégoûterent entierement les Turcs de ce penible exercice, & il en déserta un si grand nombre, que l'on fut contraint de lever le siege.

Assiégent Babylone.

Levent le siege.

Ils font une nouvelle irruption en Perse.

Quelques mois aprés, le Visir voyant ses troupes considerablement renforcées, entra pour la seconde fois en Perse, renversa les *Turcomans*, qui incommodoient sa marche; fit un grand carnage des Georgiens, qui estoient dans les interests du Roy de Perse; prit *Moroc* leur General, à qui il fit couper la teste; se rendit maistre de quelques places de peu de valeur. Ce furent-là tous les progrés de la marche d'une armée, qui devoit, ce semble, engloutir toute la Perse. Les Conseils commençoient à se trouver embarassez. Il y avoit déja trois ans que cette guerre duroit: Elle coûtoit des sommes immenses, dépleuploit l'Empire, épuisoit les coffres du Serrail; sans qu'elle eust encore rapporté le moindre avantage au Grand Seigneur. Au contraire jusques-là elle n'avoit esté que honteuse ou dommageable. La longueur de la marche, les incommoditez d'un long voyage, des Provinces steriles à traverser, d'affreux deserts, des chemins pierreux ou sablonneux à passer, par tout de la disette à souffrir; à moins que l'on ne payast un prix excessif pour les vivres, faisoient maudire au soldat, ou la continuation de la guerre, ou la lenteur des Ministres. On voyoit perir faute de fourage, un bon nombre de chevaux, de chameaux, ou d'autres bestes de somme. Enfin si

l'on

l'on trouvoit le necessaire, il falloit le payer si cher, que ni les soldats, ni les Timariots, n'avoient pas dequoy fournir à une si grande dépense. D'ailleurs l'ennemi estoit puissant; Le Sophy avoit une armée de quarante mille chevaux; Le camp Turc voyoit ses troupes continuellement harassées par les Persans, ses convoys batus, ses vivres coupez, sa marche arrestée, ou renduë inutile. Tant d'obstacles abbaissant le courage aux Turcs, le Visir Halil fut d'avis de faire la paix aux conditions proposées par les ennemis, qui demandoient, *Que Babylone fust cedée au fils aîné du Sophy & à ses successeurs, lesquels payéroient une redevance équivalente au revenu annuel de la place.* Cette proposition fut trouvée injurieuse à la grandeur de l'Empire, & regardée comme une preuve de la foiblesse du Gouvernement. Aussi les Visirs du banc, & les Generaux des troupes la rejetterent presque d'une voix. Dans ces entre-faites les Persans avertis du penchant où l'on estoit pour la paix, resolurent de faire partir au hazard un Ambassadeur pour Constantinople. Mais il ne trouva pas dans les Ministres des dispositions aussi favorables qu'il se l'estoit imaginé; On le receut froidement; on ne luy marqua que du mépris, & on le contraignit de s'en retourner sans avoir rien fait. On n'oublia pas mesme de luy témoigner, qu'on le regardoit moins comme un Ministre public, envoyé pour demander la paix, que comme un espion, qui vouloit sonder le foible du Prince, & les sentimens du peuple. 1627.

Amurat estant alors un peu avancé en âge, on n'eut pas de peine à s'appercevoir, qu'un jour son esprit seroit tout-à-fait martial, & ses inclinations entierement portées à la guerre. Il renonça en peu de temps aux plaisirs de la jeunesse, aux divertissemens de sa Cour, à la conversation de ses femmes,

pour

1627. pour s'accoûtumer de bonne heure aux affaires. Les Miniſtres de leur coſté contribuerent à l'entretenir dans ces loüables diſpoſitions. On éloigna de ce jeune Prince tous ceux qui ayant vécu dans la moleſſe ou dans la débauche, pouvoient luy communiquer leurs mauvaiſes qualitez; & l'on exhorta les autres de ſe conduire d'une maniere, qui ne fiſt point honte à la Majeſté du plus puiſſant Empereur du monde. Enfin on ſollicita le Prince meſme d'endoſſer une cuiraſſe, & de ſe donner tout entier aux exercices militaires. L'eſtat des choſes ayant changé de la ſorte, on changea auſſi de meſures. *Halil* Grand Viſir fut rappellé de la frontiere, où il commandoit, & l'on envoya le Gouverneur de *Diarbekir* en ſa place. Quoy que beau-frere du Grand Seigneur, le Viſir ne trouva pas à Conſtantinople l'impunité de ſa mauvaiſe fortune. Car en Turquie on eſt plus rigide contre un General, qui n'aura pas réüſſi, qu'on ne l'eſt contre un particulier, qui aura commis quelque crime énorme. Auſſi *Halil* fut contraint de faire couler dans l'Epargne, une partie des biens qu'il avoit accumulez. A peine pourtant cinq cens mille écus pûrent-ils appaiſer le Grand Seigneur, & ſauver Halil.

Ce fut en ces temps de confuſion & de licence, que les Pirates de Barbarie commencérent à n'avoir plus autant de ſoûmiſſion pour la Porte, qu'ils en avoient eu juſques-là. Devenus riches par les priſes continuelles qu'ils faiſoient, & par conſequent plus conſiderables qu'ils ne l'eſtoient quelques années auparavant, ils reſolurent de ne pas dépendre ſi aveuglement d'une puiſſance étrangere. Sur ce pied ils ne ſe crurent plus obligez à l'obſervation des traitez, que le Grand Seigneur faiſoit avec d'autres Princes, Mais ils pretendirent que l'on traitaſt immediatement avec eux; & pour y forcer les Chrétiens, ils envoyerent des vaiſſeaux en courſe.

Six

Six armateurs de Tunis donnerent la chasse à quelques vaisseaux Européens: Ceux-ci se sauverent dans le Port de Rhodes, où ils furent attaquez par les Corsaires, quoy que l'on fist feu du château. Les mêmes Corsaires prirent ensuite un navire Hollandois, qui avoit chargé à Alexandrie; & attaquerent dans le Port de Salines, en l'Isle de Chypre, deux bâtimens Vénitiens, dont le plus considerable estoit de huit cens tonneaux. Le moindre se défendit courageusement, & s'empécha par trois fois d'estre brûlé; mais ne recevant aucun secours, il fut à la fin réduit en cendres. L'autre ne fit point du tout de résistance; l'équippage y mit lâchement le feu, & se sauva à terre dans des chaloupes. Delà les Corsaires firent route vers Scanderone, où ils débarquerent quelques troupes, aprés s'estre rendus maîtres d'un bâtiment Hollandois, & d'une Polaque. Ils trouverent cette place abandonnée du Gouverneur, aussi-bien que des habitans, qui avoient tous pris la fuite. Ils pillerent les Magasins, enleverent tout ce qui se pût emporter, & mirent le feu au reste. La perte tomba principalement sur les Anglois & sur les Hollandois. Il en coûta environ dix mille écus aux premiers, & trois fois autant à ceux-cy. Les Ambassadeurs des Princes Chretiens se plaignirent hautement de cette infraction, & demanderent qu'on restituast ce qui avoit esté pris; & qu'on punist les violateurs de la paix. Ils remontrerent en mesme temps aux Ministres, *Que si la temerité des Corsaires demeuroit sans châtiment, on ne pouvoit plus faire fond à l'avenir sur la parole du Grand Seigneur; Qu'ainsi les traitez seroient inutiles, puis qu'on ne les observeroit pas; & qu'enfin le commerce cesseroit, si les articles de la paix ne mettoient pas les negocians à couvert.* D'abord ces plaintes furent assez favorablement écoutées. Le Visir & les autres Officiers de l'Estat promirent satisfaction aux Ambassadeurs. Mais aiant esté amollis par une partie du butin, ils changerent de 1627.

1626. de ſentiment, & au lieu de rendre juſtice aux Chrétiens, ils rejetterent les memoires qu'on leur preſentoit. La connivence de la Porte inſpira une nouvelle confiance aux Pirates, qui oſerent publier, *Que les Grand-Seigneurs ne pouvoient ſe diſpenſer d'être continuellement en guerre avec les Chrétiens; & que ſi la politique, ou quelques autres interêts demandoient que l'on traitaſt avec eux en certaines conjonctures, on ne laiſſoit pas de commettre un crime*. Enſuite pour profiter des bonnes diſpoſitions des Miniſtres Turcs, le Divan, c'eſt-à-dire le Magiſtrat de Tunis envoya deux Deputez à Conſtantinople, avec ordre de repreſenter au Conſeil d'Eſtat, que leurs courſes eſtoient extrémement avantageuſes à l'Empire, puis qu'entre autres choſes ils avoient pris depuis peu deux galeres de la Religion de Malte. De leur butin ils preſenterent au Grand Seigneur deux étriers d'or, & pluſieurs eſclaves, parmi leſquels il ſe trouva deux Chevaliers, l'un François, l'autre Romain. De ces eſclaves ceux qui eſtoient jeunes & bienfaits furent reſervez pour le Serrail; & l'on diſtribua les autres dans les chiourmes. Ainſi les Turcs également ſatisfaits des raiſons & du preſent des Armateurs, ne ſongerent plus à rendre juſtice aux Chrétiens, qui eurent par ce moyen de belles paroles, & rien davantage. Le commerce ne laiſſoit pas néanmoins d'être floriſſant; quoy que les pirateries continuelles des Afriquains le troublaſſent de temps en temps. On avoit ſur tout un fort grand trafic avec les Venitiens; juſques-là qu'un Marchand Turc appellé *Rodul-Aga*, qui n'avoit commerce qu'à Veniſe, mourut riche d'un million de ſultanins, dont le Grand Seigneur herita; parce que *Rodul* n'avoit point d'Enfans.

Dans ces entre-faites il arriva un accident, qui merite d'avoir place en noſtre Hiſtoire. Les mers eſtant couvertes de Corſaires, comme nous l'avons déja dit, le General de Candie ſe mit à la voile avec

trois

trois galeres, afin de couvrir les vaiſſeaux Marchands, 1627.
& de croiſer ſur les Pirates. Eſtant arrivé dans le port d'Andros, on découvrit une galere, qui ſerroit la coſte. Le Général Venetien ne doûta point, que ce ne fuſt un des Armateurs, qu'il cherchoit : Dans cette penſée, il s'avança vers la galere ; & l'obſcurité ne permettant pas de diſcerner le pavillon, il alla fort bruſquement à la charge. On le reçût avec un peu plus de réſolution, qu'il ne ſe l'eſtoit imaginé : De maniere qu'il y eut beaucoup de ſang répandu de part & d'autre. A la fin la mépriſe fut reconnuë, & l'on ſçut que cette galere eſtoit une des galeres de l'Archipel, commandée par *Dervis-Bey*, un des bons hommes de mer, qui fuſt en Turquie. Les Venitiens connurent bien-toſt, quelles ſuites fâcheuſes cette rencontre pourroit avoir. Pour les prevenir, & pour ſe rendre favorable le Capitaine, on luy rendit ſa galere, ſa chiourme, & tout ce qui luy avoit eſté pris ; on luy fit toutes les honneſtetez poſſibles ; on le pria d'excuſer une faute, qui n'avoit eſté commiſe, que par erreur ; & on luy donna toutes les ſatisfactions imaginables. Mais ces marques de reſpect ne firent aucune impreſſion ſur *Dervis-Bey*. Il ſe rendit en diligence à Conſtantinople, où il fit entrer ſa galere ſans lanterne, percée de part en part, entr'ouverte, & tres-mal traitée. Il ſe plaignit hautement de l'inſulte qui luy avoit eſté faite ; ajoûtant, que ſa galere eſtoit ruinée ; qu'il avoit perdu quarante quatre *Leuentz*, & ſoixante & dix-ſept eſclaves ; que le tribut de l'Archipel avoit eſté pris par le Général de Candie. Ses plaintes furent appuyées de celles des autres Beys ou Capitaines de galeres, & il ſe trouva pluſieurs circonſtances, qui contribuerent à rendre la cauſe des Venitiens plus mauvaiſe. La diſpute fut aſſez chaude dans le Divan, où l'on prétendoit, que le Senat fuſt reſponſable d'une perte, que l'on ſoûtenoit, que le Général de Candie avoit cauſée de deſſein, plûtoſt que par

Combat en mer par mépriſe.

C acci-

1627. accident. *Georgio Giustiniani*, Ambassadeur de Venise, croyant qu'il ne devoit point ployer en une occasion où l'honneur de sa Republique estoit engagé, répondit aux Ministres avec une fermeté, qui peut beaucoup sur les Turcs. Il leur dit, *Que si on accusoit le Géneral de Candie d'avoir violé une fois la paix, les Turcs l'avoient violée plusieurs fois, & qu'ainsi on ne faisoit tout au plus que les imiter; Que neanmoins, il n'y avoit pas de prudence à croire de point en point des personnes passionnées, qui avoient, peut estre, un interest particulier à broüiller les deux Nations; Que de semblables accidens estoient tres-communs sur mer; Qu'aussi tost que la méprise avoit esté reconnue, on avoit tout restitué au Capitaine; & qu'à cette restitution, on avoit joint toute la satisfaction, que l'on pouvoit demander à des gens de cœur.* La fermeté du Baile ne fut pas infructueuse. Cette affaire, qui d'abord sembloit si peu favorable, fut maniée avec une telle dexterité par *Giustiniani*, que le Capitaine ayant esté regalé d'un petit present, qui luy imposa silence, les plaintes cesserent, & la bonne intelligence se rétablit.

On délibére de traiter avec les Rebelles.

Le mauvais estat des affaires fit enfin résoudre les Ministres à désarmer Abassa, en luy accordant tout ce qu'il pourroit demander. Mais il se trouva presque également impossible de convaincre les Rebelles de la bonne foy du Divan, & de persuader les Janissaires de consentir à une paix, qui eust étouffé entiérement leur haine pour Abassa. Cependant il se rendoit de jour en jour plus formidable par sa liaison avec la Perse, d'où il tiroit de grands secours.

Erzerum assiégé par les Turcs.

Il avoit fait considerablement fortifier la ville d'Erzerum, & l'avoit pourvûë d'une garnison nombreuse. Mais cela n'empescha pas les Janissaires de la vouloir attaquer. Le Visir fut obligé de les satisfaire. On forma le siége. Les plus braves furent les premiers à l'escalade: Aussi essuyerent-ils la premiere fougue des soldats de la garnison, qui se défendirent en désesperez, ne donnant quartier à personne, n'en de-

demandant à aucun. Car comme ils ſçavoient qu'une mort honteuſe eſtoit preparée à tous ceux, qui tomberoient entre les mains des aſſiégeans, ils aimoient mieux ſuccomber en gens de cœur, que d'expirer ſur un échaffaut. Les ſorties eſtoient frequentes & ſanglantes. Tout autant de Janiſſaires, que la garniſon pouvoit attraper, on les pendoit autour des remparts, pour intimider les autres par un ſpectacle plein d'horreur. La reſolution de ceux de la ville ralentit un peu la chaleur des Janiſſaires, qui reſolurent de ne ſe plus tant expoſer à la boucherie. D'un autre coſté la place eſtoit ſi bien fortifiée, & pourvûë d'une telle quantité de munitions de guerre, qu'il n'y avoit aucune eſperance de l'emporter, à moins que ce ne fuſt par famine. Mais cette eſperance ſe trouvoit trompée par le ſoin que les Rebelles avoient pris de faire de bons magaſins de vivres dans la place. Outrez d'un ſuccez ſi peu favorable, les Turcs leverent le ſiége avec beaucoup de deſordre, laiſſant derriére eux une partie de leur canon. La garniſon les chargea en queuë, & leur tua un bon nombre de ſoldats. Les nouvelles de cette diſgrace cauſerent une grande conſternation dans Conſtantinople: mais elles furent particulierement funeſtes au premier Viſir, qui ſe vit chargé du mauvais ſuccez de ſon entrepriſe. On le dépoüilla de ſes dignitez; & le Sceau fut mis entre les mains d'un homme fier, emporté, & cruel, qui eſtoit alors *Seliĉtar-Aga*, c'eſt à-dire, qui portoit l'épée devant le Sultan. 1627.

Ils lévent le ſiége.

La levée du ſiege d'Erzerum ne fut pas la ſeule diſgrace, qui arriva aux Turcs. Ils en eurent une nouvelle en Tartarie. Mehmet, qui avoit eſté élevé au Trône contre les intentions de la Porte, s'eſtoit attiré la haine de ſes ſujets, au lieu de répondre à ce qu'ils avoient attendu de luy. La cauſe de leur changement, eſtoit qu'il les empêchoit de faire des courſes ſur les Polonois, & ſur les Coſaques. C'eſtoit à

Troubles en Tartarie.

1627. la verité un acte de reconnoissance en Mehmet, qui ne devoit presque son élection qu'à ces peuples. Mais aussi c'estoit arracher le pain à ses sujets. Car les Tartares ne vivent absolument que de pillage, & c'est dans leurs courses, qu'ils doivent chercher leur subsistance. Des plaintes & du murmure, on passa en peu de temps au soûlevement; & les choses allerent si loin, que les Turcs resolurent d'embrasser cette occasion de rétablir *Gherei* sur le Trône, & d'en chasser *Mehmet*, qui le possedoit malgré-eux. *Gherei* estoit alors dans l'Isle de Rhodes, séjour, ou plûtost, prison ordinaire des Princes, que les Tartares ont accoûtumé de donner en ostage au Grand-Seigneur. On commanda une escadre de galeres, qui l'alla prendre dans cette Isle, & l'amena en pompe à Constantinople. On luy fit une reception magnifique, dans la pensée, que les démarches de la Porte previendroient les peuples de Tartarie en faveur de l'héritier legitime de leur Couronne, confirmé par le Sultan, à qui appartient en quelque sorte la nomination d'un Roy des Tartares. On l'envoya ensuite à *Caffa*, avec une flotte de cinquante galeres. *Cant-Emir*, un riche & puissant Tartare, qui estoit chef du parti des Turcs, & plusieurs autres Seigneurs de marque reçûrent le Prince à son débarquement avec beaucoup de ceremonie. La faction estoit assez forte; mais les Cosaques de Pologne & les peuples de Circassie s'estant joints à *Mehmet*, la partie se trouva bientost inégale. Ils attaquerent les Turcs vers les bouches du Danube, proche d'un lieu appellé *Bandet*, les défirent, en tuérent trois ou quatre mille, & mirent à feu & à sang les lieux d'alentour. Ensuite ils prirent avec leurs petits bâtimens cinq galeres de la flotte Turque. Les Tartares du parti de *Cant-Emir*, perdirent courage à la veüë de tant de disgraces, abandonnerent leurs drapeaux, & s'enfuirent. *Cant-Emir* luy-mesme fut contraint de se retirer à Caffa, où

il

il esperoit trouver un asile, parce que la place appartenant au Grand-Seigneur, on ne s'alloit pas imaginer, que les Tartares manqueroient au respect deû à sa Hautesse. Ils le firent neanmoins, & tant de sang répandu les anima au dernier point contre les Turcs: De sorte qu'ils assiégerent la place, & l'emporterent. *Cant-Emir* se sauva à la faveur d'un déguisement. Mais son fils fut immolé à la fureur des assiégeans. On peut aisement s'imaginer quelle surprise cette nouvelle causa aux Ministres Turcs, qui un peu auparavant ne consideroient les Tartares, que comme des sujets, ou au plus comme des vassaux du Grand-Seigneur. Le Conseil fut assemblé plusieurs fois sur ce sujet; & l'on y tomba d'accord, *Que la conjoncture des affaires ne permettoit point de songer à la vengeance; Que si on faisoit la guerre aux Tartares, les Chrétiens & les Persans ne manqueroient pas de profiter de l'occasion; & qu'enfin si tant d'ennemis se joignoient à une nation, qui a la meilleure cavalerie du monde, l'Empire seroit exposé à de terribles revolutions.* Ainsi il fut jugé à propos de dissimuler un affront, qui n'estoit pourtant que trop sensible. On envoya un Exprés en Tartarie, pour témoigner à ces peuples, l'étonnement où la Cour estoit d'apprendre, Que deux nations alliées en fussent venuës aux mains avec si peu de raison. Cet Envoyé désavoüa ensuite au nom de son maistre tout ce qui avoit esté fait; & ajoûta qu'il estoit facile de rétablir une bonne correspondance entre les deux peuples, pourvû que l'on restituast la ville de Caffa. Les Tartares y consentirent, à condition que pour l'avenir les Turcs n'entreprendroient plus d'élever au Trône, un autre Prince, que celuy qui auroit esté élû par le peuple. 1627.

Encore que ce differend fust terminé, les Cosaques ne laisserent pas de continuer les actes d'hostilité. Ils coururent la mer noire avec une flotte de quatre-vingt voiles, & par leurs courses continuelles ruinerent pour toute l'année le commerce de cette mer. 1628.

1628. Pour les reprimer, on fit conſtruire deux forts à l'entrée de la mer noire. L'Ambaſſadeur de Pologne ſe plaignit de la conſtruction de ces forts, comme d'une contravention manifeſte aux articles de la paix. Mais les Turcs, qui ne ſe laiſſent jamais ébranler à des menaces, lors qu'elles ne ſont ſoûtenuës que de leur propre legereté, firent peu d'eſtat du mécontentement des Polonois.

La plus importante occupation du Divan eſtoit d'arrêter les ſuites de la rebellion d'Abaſſa, & de terminer glorieuſement la guerre, que l'on avoit contre les Perſans. *Serches* Bacha, premier Viſir, commandoit les troupes, & au commencement de l'année; ſon quartier eſtoit à *Icanium*, que l'on appelle aujourd'huy *Cogni*. Delà s'eſtant approché de *Kaiſaria*, où Abaſſa eſtoit campé, les Janiſſaires voulurent abſolument l'aller attaquer. Le Grand-Viſir, qui avoit ordre de travailler à un accommodement, plûtoſt que de s'expoſer au hazard d'une journée, éluda autant qu'il luy fut poſſible, les inſtances de ſes troupes. Les Janiſſaires irritez de tant de longueurs, dont ils ne penetroient pas les raiſons, ſe mutinerent à la fin, coupérent les cordes de ſa tente, luy jetterent quelques pierres, & le bleſſerent à la teſte. Cette violence le contraignit de faire connoître ſes ordres. Les chefs des Spahis & des Janiſſaires ayant eſté aſſemblez, il leur montra, que l'intention du Sultan eſtoit de traiter avec Abaſſa, pour mettre fin à une guerre inteſtine, qui empêchoit de faire teſte aux Perſans, & de recouvrer ce que l'on avoit perdu. Le Conſeil de guerre goûta aſſez les raiſons du premier Viſir, de qui la conduite eſtoit autoriſée par les ordres du Sultan. Mais il eſtoit difficile de ramener à la douceur des gens, qui ne reſpiroient que la vengeance, & ne conſultoient que leur propre paſſion. Neanmoins les Officiers ménagerent ſi bien l'eſprit des ſoldats, qu'ils les mirent en eſtat d'entendre raiſon. Les Janiſſaires comprirent, combien cette

Mutinerie au camp.

guerre

guerre demandoit de peine, de fatigues, & de sang; 1628.
& consentirent que l'on traitast avec Abassa, & qu'on le reçût au nombre de leurs compagnons. Les Rebelles balancerent d'abord à accepter une conference avec le Général Turc, qui pouvoit leur tendre des piéges sous une apparence d'accommodement. Mais le Grand-Visir dissipa leurs craintes en leur donnant pour ostages le *Beglerbey* de *Caramanie* son frere, & le Bacha de l'Asie Mineure. On convint du lieu & du jour de la conference, dans laquelle les articles suivans furent signez. *Que le Gouvernement* d'Erzerum *demeureroit à Abassa*; *Que celuy de* Bosra *seroit donné à son fils: & celuy de* Marasch *à son* Kahya, *ou Lieutenant General*; *Que l'on accorderoit une amnistie tant à Abassa, qu'à ceux qui avoient pris son parti*: *Que l'observation des articles, seroit jurée par le Grand-Visir de la maniere la plus solemnelle qu'il se pourroit*; *& qu'elle seroit confirmée en plein camp des Janissaires, qui se chargeroient de les faire executer.* Le Grand-Seigneur ratifia ce que son premier Ministre avoit fait, & signa la paix. La ville d'*Erzerum* se remit sous l'obeïssance de son Prince naturel: l'Armée d'Abassa fut employée contre les Persans. Le premier Visir reçût ordre de marcher aussi contre eux. Mais ses troupes estoient en un si mauvais estat, & si mal pourvûës de toutes choses, qu'il s'en excusa; aimant mieux s'en retourner à la Cour avec Abassa. L'Approche de ces deux grands hommes partagea les sentimens de la Ville de Constantinople. Il y en avoit qui blâmoient la mollesse du Gouvernement, de recevoir en grace un Rebelle; comme si l'on eust eû dessein d'exciter le reste à entreprendre la mesme chose. D'autres murmuroient de ce que le Grand-Visir avoit quitté le commandement de l'armée contre les ordres de sa Hautesse. Mais comme l'envie se change en veneration, lors que de glorieux succez travaillent à la dissiper, tout têmoigna de la consideration au Visir & à *Abassa*, ou couvrit sa haine

Ils consentent à traiter avec Abassa.

Ce sont trois places sur la frontiere de Perse.

Abassa rentre en grace avec le Grand-Seigneur.

 d'un

1628. d'un voile d'amitié. On alla au devant d'eux à Scutari; d'où leur train groffi par ceux qui les eftoient allez joindre, fit une entrée pompeufe à Conftantinople. Chacun regardoit les deux Généraux comme les plus grands hommes de leur fiecle. Le premier, je veux dire le Vifir, n'avoit guéres fait d'actions éclatantes; mais la dexterité avec laquelle il avoit ramené Abaffa à fon devoir, luy tenoit lieu de mille fervices; parce qu'on la confideroit comme un coup d'eftat bien plus important qu'une victoire. *Abaffa* de fon cofté attiroit les regards de tout le peuple. On couroit en foule pour voir ce grand Capitaine, qui avoit long-temps tenu tefte à toute la puiffance Ottomane; qui avoit jetté l'épouvante & le trouble dans toute l'Afie; qui enfin employoit au fervice de fon maiftre, les mefmes armes, avec lefquelles il faifoit peu auparavant trembler tout l'Empire. Le Vifir fut le premier prefenté au Grand-Seigneur, qui le régala d'une vefte de martre zebeline, & d'un cimeterre enrichi de pierreries. *Abaffa* parut enfuite. Il rendit comme un nouvel hommage au Sultan, & toucha la terre du front, felon la coûtume du païs. *Il protefta, Qu'il n'avoit jamais efté qu'un tres-fidelle fujet; Qu'il n'avoit pris les armes, que pour le fervice de fa Hauteffe; Que s'il s'eftoit revolté en apparence, ce n'avoit efté que dans le deffein d'appaifer les manes du grand Ofman, par un facrifice de ceux qui l'avoient cruellement mis à mort; de brider l'infolence des Janiffaires; de leur apprendre à mieux refpecter leurs Princes; & de les contraindre à regarder comme un fang facré & inviolable, le fang des Empereurs Ottomans.* Le Grand-Seigneur fatisfait des raifons de ce Bacha, luy fit prefent de trois veftes; ce qui eftoit un triple honneur. Il luy donna en mefme temps le Gouvernement de Bofnie, dont Abaffa prit auffi-toft poffeffion. C'eft la coûtume parmi les Turcs, que quand le Sultan donne de tels emplois, celui qui eft revêtu d'un Gouvernement, baife en public la manche de fa Hau-

Le Vifir & Abaffa font leur entrée à Conftantinople.

teſſe, pour mieux témoigner la reconnoiſſance qu'il a d'une faveur ſi importante. Mais de peur que des marques d'honneur trop éclatantes n'irritaſſent les Janiſſaires & les envieux d'*Abaſſa*, il fut réſolu qu'il prendroit congé du Grand Seigneur en particulier. Ce qui eſtoit bien plus obligeant pour Abaſſa, que s'il eut eu une audience de ceremonie. 1628.

Conſideration que l'on a à Conſtantinople pour les Iuifs.

Pour fournir aux neceſſitez de l'Empire, le Grand Viſir impoſa une groſſe taxe ſur les Chrétiens & ſur les Juifs. On la leva ſur les premiers avec la derniere ſeverité. Les autres firent valoir le credit qu'ils ont à Conſtantinople pour empêcher qu'on ne les traitât avec la même rigueur. Il eſt vray que dans le particulier on les maudit; mais en general on les careſſe: Ils ſont eſclaves par tout, & cependant ont un certain caractere de maiſtre; Ils ſont dans l'abondance, quoy qu'ils ſemblent ne rien poſſeder: Ils ſont vagabonds; mais dans quelque païs qu'ils ſe rencontrent, ils y trouvent une patrie. Ils ne peuvent acquerir des terres: toutefois ils accumulent des biens immenſes. Leur nombre s'augmente tous les jours, parce qu'ils ſe marient tous, & que la guerre n'en emporte point. Ils ſont confidens des Turcs, & ennemis jurez des Chrétiens. En un mot, à Conſtantinople l'avarice eſt comme une courtiſane publique, à laquelle tout le monde fait la Cour; & les Juifs ſont les entremetteurs d'un commerce ſi infame.

En ce temps-là l'Ambaſſadeur de Tranſſylvanie fut mis en priſon, pour un ſujet tres-leger. Le Sultan ſe promenoit dans les ruës, & ce Miniſtre, qui s'y trouvoit par hazard, ne deſcendit pas aſſez viſte de cheval pour luy rendre ſes devoirs. Le Grand Seigneur regarda ſa négligence comme un manque de reſpect digne de punition; & le fit empriſonner avec tout ſon train: Mais le Caïmacan s'employa pour luy, & le fit remettre en liberté.

La ſoldateſque, qui juſques-là avoit eſté gouvernée par une main encore trop foible, continuoit de

1629. vivre dans le dernier dereglement. La licence regnoit plus qu'auparavant. Les habitans de Conſtantinople n'eſtoient preſque plus en ſeureté contre les inſultes des ſoldats ; & les Edits publiez pour réprimer les excés, n'avoient pas encore eſté obſervez. On ſongea enfin à y donner ordre. Le Viſir fit pendre un Spahi & un Janiſſaire pour ſervir d'exemple. Sa ſeverité eut l'effet que l'on s'en eſtoit promis. Les ſoldats déja abatus par la reconciliation d'*Abaſſa* avec la Cour, devinrent ſouples, & apprirent à traiter leurs Chefs avec un peu plus de reſpect, qu'ils ne l'avoient fait juſques-là. Car auparavant un Janiſſaire conſidéroit ſimplement ſon General, comme un homme, qui n'eſtoit que ce que ſa voix l'avoit fait. Le Viſir eut auſſi peu d'indulgence pour les Bachas, qu'il en avoit eu pour la milice. Mais quelque loüable que fuſt ſa conduite, ſoit en elle-même, ſoit à l'égard de la conjoncture des affaires, elle luy ſuſcita de dangereux ennemis. On trouva moien de l'éloigner de la Cour. On l'envoya en Perſe commander l'armée ; & par-là on l'expoſa aux dangers d'une guerre, dont le ſuccez eſtoit tout-à-fait douteux.

A peine eſtoit-il parti qu'Amurat fit une cavalcade publique avec le Prince ſon frere à ſes coſtez. Ce n'eſt pas à la verité une veuë fort ordinaire en Turquie, que celle du frere d'un grand Seigneur. Mais la Reine-Mere, qui gouvernoit ſouverainement en l'abſence du premier Miniſtre, avoit obligé l'Empereur ſon fils à paroiſtre de la ſorte aux yeux du peuple. La naiſſance d'un jeune Prince cauſa une joye univerſelle dans l'Empire, parce qu'il ne ſe trouvoit qu'un ſeul héritier de la race des Ottomans. Cette joye fut néanmoins de peu de durée ; & la mort du Prince changea ces réjoüiſſances en un deüil public.

Pendant que ces choſes ſe paſſerent, *Mehmet* l'ennemi perpetuel des Turcs mourut ; & *Iembeg Gherei* lui ſucceda. Le dernier eſtoit parent de Mehmet ; mais ami des Turcs, & entierement dans leurs intereſts.

terefts. Pour les en convaincre, & en même temps pour fe bien établir dans l'efprit de fes fujets, il envoya quarante mille chevaux en courfe dans la Podolie & dans la Ruffie. Ces troupes fe diviferent en plufieurs partis pour ravager toute la campagne, coururent jufqu'à *Socal*, & firent un butin confiderable. Mais dans la retraite ils furent entièrement défaits aux environs de Burftinow par un puiffant corps de cavalerie Polonoife & Cofaque, fous les ordres d'*Eftienne Chmielinski*. *Staniflaus Lubomirski* attaqua avec le même fuccés une autre armée de Tartares. Il leur tua trente mille hommes fur la place, & fit deux mille prifonniers, entre lefquels fe trouva un frere du Cham. Comme les Tartares n'avoient jamais fait une telle perte, il y a beaucoup d'apparence que leur Monarchie euft efté abfolument renverfée, fi les Polonois fe fuffent avantageufement fervis de la victoire. Mais au lieu de penetrer dans la *Cherfonéfe Taurique*, où ils n'euffent pas trouvé une grande réfiftance, ils en demeurerent-là; negligeant ainfi la plus belle occafion, qui fe fuft encore préfentée de ruiner de fi dangereux voifins.

1269.

Les Tartares batus par les Polonois.

La déroute des Tartares fut un coup affez fenfible aux Miniftres Turcs, qu'ils reçûrent un nouveau fujet de chagrin par la mort précipitée du Prince de Tranffylvanie. Ce Prince eftoit veritablement travaillé depuis quelque temps d'une difficulté de refpiration, & d'une maniere d'hydropifie, qui ne laiffoient gueres d'efperance, que fa vie dûft eftre longue; mais fa fin n'avoit pas paru fi proche. Son courage ne l'abandonnoit jamais; & quelque violents que fuffent fes maux, il ne fembloit pas y eftre fenfible. Il ne manquoit point de fe trouver au Confeil. Il eftoit continuellement occupé du foin de fes affaires. Au temps même qu'il mourut, il meditoit des deffeins, dont la réuffite pouvoit affûrer fes Eftats, & les aggrandir. Auffi peut-on dire que la Tranffylvanie avoit tout-à-fait befoin d'un efprit

1629. aussi agissant que celui de Betlem-Gabor. Cette principauté estant située entre deux puissans Empires, qu'elle devoit également craindre, il falloit beaucoup de conduite, pour ne pas donner contre l'un ou l'autre de ces écüeils. Quelquefois il estoit de la prudence de se joindre à l'Empereur ; mais en d'autres occasions, la politique vouloit qu'on se liguast avec le Turc. Ce fut de la sorte que *Sigismond Battori* Prince de Transsylvanie tint la balance toûjours égale entre les deux Empereurs ; parce que s'estant joint avec celuy d'Allemagne, les Turcs furent batus en plusieurs rencontres. Ce fut sur le même principe, quoy-que par une route differente, que *Betlem Gabor* épousa le parti des Turcs. Mais ses desseins, qui eussent esté funestes à la Chrétienté, s'il eust laissé un fils pour luy succeder, tomberent d'eux-mesmes, lors que la principauté fut occupée par une femme. Il sçavoit si bien ménager les Turcs, qu'il obtint d'eux une diminution de dix mille écus du Tribut annuel. Tout le monde recherchoit son amitié. L'Empereur tâcha de le mettre dans ses interests ; & le Cardinal de Richelieu se servit avantageusement de luy contre la puissante Maison d'Aûtriche. Enfin ce Prince mourut le 15. Novembre 1629, aprés avoir gouverné la Transsylvanie l'espace de dix-huit ans. C'estoit asseurement un grand homme : Mais ces excellentes qualitez qu'il possedoit, il ne les employoit que pour la ruine des Chrétiens, quoy qu'il fust luy mesme Chrétien. Sa conduite dans les occasions, son courage dans le peril, estoient également extraordinaires : Aussi avoit-il commencé de manier l'épée dés l'âge de dix sept ans, & l'on dit qu'il s'est trouvé en quarante-deux combats.

La Princesse Catherine sa veuve, sœur de l'Electeur de Brandebourg ne manqua pas d'informer la Porte de cet accident. Le Grand Seigneur l'envoya complimenter sur sa perte, par *Sulficar-Aga*, & la fit

fit en meſme temps exhorter de luy demeurer fidelle. Elle reçût avec beaucoup de reconnoiſſance ces marques de la conſideration du Sultan pour les Princes de Tranſſylvanie, l'aſſûra de ſa ſoûmiſſion aux volontez de la Porte, & luy demanda ſa protection. Mais quel moyen qu'au plus fort de la tempeſte, un foible vaiſſeau puiſſe eſtre ſeurement conduit par un pilote ſans experience. Il falloit alors une fermeté extraordinaire, de l'intrepidité meſme de la conduite, une prudence conſommée, mille choſes qui ne ſe trouvent pas communement en une femme. La Tranſſylvanie voyoit de tous les coſtez des voiſins preſts à fondre ſur elle. En un autre temps la protection des Turcs euſt peut-eſtre eſté ſuffiſante. Mais que pouvoit-on attendre d'un Empire déchiré de factions, ruiné par une malheureuſe guerre, gouverné par un jeune Prince, qui avoit à peine vingt ans? Auſſi la Doüairiére de Tranſſylvanie n'en tira-t-elle point de ſecours. *Eſtienne Betlem* un Seigneur conſiderable par ſes propres qualitez, par ſes grands biens, par ſon credit, par les gouvernemens de ſes fils, & de plus parent de *Betlem-Gabor*, trouva le moyen de faire aſſembler les Eſtats à Clauſembourg. Il leur remontra ſans affectation les inconveniens qu'il y a d'eſtre gouverné par une femme; & ſes raiſons eurent tant de force, que la Diette ſollicita Catherine de remettre la principauté à *Eſtienne Betlem*, comme à un Seigneur digne de regir la Tranſſylvanie, & capable de la défendre contre ſes voiſins. Eſtienne n'eut pas plûtoſt obtenu ce qu'il ſoûhaitoit, que dans une aſſemblée particuliere de ſes parens & de ſes amis, il délibera, s'il accepteroit la principauté, & s'il tâcheroit de la conſerver dans la famille, ou s'il ſeroit à propos de ne la pas accepter. Dans le premier de ces partis il ſe rencontroit beaucoup de difficultez. *Betlem-Gabor* s'étoit rendu ennemis les principaux *Bojars*, ou Nobles de ſon Etat, & leur haine, ou leur envie s'eſtendoit ſur le reſte de ſa Maiſon.

1629.

La veuve de Betlem Gabor perſuadée de ſe démettre ſon Gouvernement.

ſon.

1629. ſon. D'un autre coſté ſa violence avoit fait un grand nombre de mal-contens. Mais rien n'avoit tant aigri, ni les Tranſſylvains, ni les Allemands, que l'attachement de ce Prince aux intereſts de la Porte. Enfin il n'y avoit pas lieu d'eſperer que la Maiſon d'Aûtriche puſt ſe reſoudre à favoriſer les ſucceſſeurs d'un Prince, pour qui elle avoit eu de tout temps une ſi forte averſion. Aprés une meure déliberation, il fut conclu, que l'on offriroit la principauté à *George Ragotzki*, un Seigneur fort riche en argent comptant, & qui poſſedoit outre cela pluſieurs places fortes & d'autres biens dans le Royaume de Hongrie. On luy envoya en qualité d'Ambaſſadeur Eſtienne ſecond fils de celuy à qui les Eſtats vouloient donner le Gouvernement; & un nommé Salomon, qui eſtoit de la Maiſon des Gabor, eut ordre d'accompagner ſon parent. Ils remontrerent à *Ragotzki* qu'en conſideration de ſon merite, ils négligeoient les avantages de leur Maiſon, & qu'ils venoient luy offrir au nom des Eſtats, la principauté de Tranſſylvanie. L'ambitieux Ragotzki pouvoit difficilement recevoir une propoſition plus agreable: Auſſi n'eut-on pas de peine à le perſuader de s'avancer juſqu'à Varadin, une des meilleures & des plus importantes places de Tranſſylvanie, dans laquelle l'Ambaſſadeur commandoit. On y reçût Ragotzki au bruit de tout le canon, & les autres rejoüiſſances publiques commençoient à ſeconder le jeu de l'artillerie, lors qu'il arriva une nouvelle aſſez ſurprenante. Les Eſtats avoient d'un conſentement general élû pour leur Prince, *Eſtienne Betlem*, pere de l'Ambaſſadeur, & auteur de la démarche que l'on avoit faite. Ce Ragotzki fut extrémement eſtonné de l'inconſtance des Tranſſylvains, l'Ambaſſadeur ne le fut pas moins de voir ſa negociation deſavoüée, & ſes ordres démentis. Dans une ſi fâcheuſe circonſtance, il réſolut néanmoins de ſoûtenir ſon honneur, quoyque contre l'intereſt de ſa Maiſon, & de rendre à Ragotzki

La principauté de Tranſſylvanie offerte à Ragotzki.

gotzki

gotzki les mêmes devoirs qu'auparavant. Ainsi nonobstant les nouveaux ordres qu'on luy envoya, de ne plus traiter ce Prince, que comme une personne particuliere, & de le congedier au plutost, il exécuta sa premiere commission, & fit un parti si fort, qu'il fut arrêté, que le different seroit reglé à *Salzbourg.* Les Estats estant assemblez, les pretentions de Ragotzki furent secondées d'une telle profusion d'or, que l'on confirma son élection. Il representa à la Diette, *Qu'il n'avoit jamais songé au Gouvernement de Transsylvanie, avant qu'*Estienne Gabor *le sollicitast par la bouche même de son fils de l'accepter; Qu'il n'estoit pas fort honneste d'offrir à un autre, ce que l'on briguoit pour soy-même; & qu'enfin lors que la principauté estoit vacante, les Estats en pouvoient disposer comme il leur plaisoit; mais que l'élection estant faite, il n'estoit plus en leur pouvoir de s'en rétracter.* La Princesse Doüairiere appuya de son credit les remontrances de Ragotzki, & ne contribua pas peu à supplanter *Estienne Gabor.* Le nouveau Prince qui attendoit à Varadin le succez de cette affaire, fut conduit à Albe-Julie avec un fort grand concours de peuple. Ce fut dans cette derniere ville, qu'il jura solemnellement d'observer les loix, & de ne jamais violer les privileges de ses sujets. Ensuite il traita magnifiquement les Ambassadeurs, & fit des largesses considerables. Sa liberalité eut un grand pouvoir sur l'esprit des Transsylvains. Elle inspira de l'admiration pour ce Prince à ceux qui estoient déja dans ses interests, & changea la haine des autres en une veritable amitié. 1629.

Le premier Visir resolu de profiter de l'éloignement des Persans, entra dans le cœur de leur païs avec une armée nombreuse. Mais dans leur retraite ils avoient brûlé & désolé tous les lieux, par où le Visir devoit passer; de maniere que son camp souffrit une disette generale. Il essuya durant deux mois toutes les incommoditez, qu'une armée peut essuyer, 1630.

1630. lors qu'elle marche en un païs étranger. Les villages estoient déserts: les provisions manquoient: la neige couvroit les montagnes. On ne trouvoit aucun rafraichissement: & tous les passages estoient si étroitement gardez par les Persans, que les Turcs avoient sujet de craindre d'estre affamez. Mais leur General se tira avantageusement de tant d'embarras. Ensuite s'estant campé dans la plaine d'*Amedan*, il irrita de telle sorte les ennemis par ses mouvemens, que ces esprits chauds se déterminerent enfin à l'attaquer dans son propre camp. Le Visir en fut averti. Il leur dressa une embuscade, qui réüssit comme il l'avoit esperé; puisque huit mille Persans demeurerent sur la place. Mais le combat fut opiniâtré, & la victoire coûta bon aux Turcs, qui perdirent en cette bataille leurs plus braves Janissaires, & les meilleurs soldats de leur Armée. Ainsi quelque considerable que fust l'avantage remporté par le Visir, il ne fit que peu de bruit à Constantinople, & n'y causa qu'une legere satisfaction.

Victoire des Turcs.

Au mesme temps qu'il envoya à la Cour les nouvelles de la victoire, il demanda des recruës; ses troupes estant extrémement affoiblies par les pertes qu'il avoit faites, & par les désertions. Le Grand Seigneur ayant esté informé, que contre ses Ordonnances, les soldats abandonnoient leurs Drapeaux, & se retiroient à Constantinople, comme dans un lieu de seureté, donna ses ordres pour remedier à un tel abus. Et afin que le Grand Visir pust recevoir un renfort considerable, on commanda à la milice de Constantinople de se rendre en diligence à *Scutari* sous ses Chefs. Cependant on publia un Edit, que tous ceux qui recevoient en qualité de soldats, un aspre de paye du Grand Seigneur, eussent à passer en Asie. Mais il s'en trouva tres-peu qui voulussent obeïr; la pluspart des Turcs regardant les frontieres de la Perse, comme le tombeau de ceux que leur mauvaise fortune y conduisoit.

Ces

Ces troubles, & les allarmes, qui les suivoient, ne furent pourtant pas les seuls maux, qui affligerent les Turcs. Les Curdes tenoient les passages de Perse si serrez, qu'on fut trois ou quatre mois sans recevoir des nouvelles de l'armée. Ce fut alors, que les craintes se redoublerent, & qu'on commença d'apprehender une grande revolution dans l'Empire. On craignoit sur tout que les Allemands & les Polonois ne profitassent du mauvais estat de la Porte; & particulierement que l'Empereur ne tâchast de regagner la Transsylvanie, qui estoit partagée en deux grandes factions. Mais rien n'inquiétoit davantage les Ministres Turcs, que les courses continuelles des Cosaques; qui faisoient quelquefois trembler la ville de Constantinople. On en fit des plaintes à l'Ambassadeur de Pologne. Il répondit assez fierement, *Que les Cosaques ne faisoient rien qu'ils ne deussent faire, puisque la derniere irruption des Tartares avoit esté autorisee par une Commission du Grand-Seigneur; Que cela estoit aisé à prouver par la Commission mesme, qui avoit esté trouvée dans le bagage du Prince Tartare.* Amurat outré de voir, qu'un petit nombre de Pirates, osast insulter le siége de son Empire, en ravager les frontieres, & en brûler les villes & les villages, déchargea une partie de sa colere sur le Caïmacan; comme si cét Officier eust deû estre responsable de l'insolence des Cosaques. Dans l'emportement il luy donna un coup de poing, qui luy fit sortir le sang du nez. Il alloit mesme le faire étrangler, si la Reyne-Mere n'eust intercedé pour luy. Le General de la mer se trouva dans un semblable peril à son retour. Il avoit assûré le Grand-Seigneur, que les Cosaques ne viendroient de toute l'année dans le canal de la mer noire; & sur sa parole on ne s'estoit point preparé contre leurs courses. Au contraire on avoit laissé aller les galeres dans l'Archipel. C'en étoit assez pour luy faire perdre la teste; mais il trouva à la Cour de puissans amis, qui le tire-

1630.

Courses des Cosaques.

1630. rent de danger. Les Cosaques firent peu aprés une autre course dans la mer noire avec deux cens de leurs bâtimens : & quoy que toute la flotte fust en ce tems-là dans le port, ils oserent bien s'avancer jusques à la colomne de Pompée. Leur hardiesse étonna les habitans de Constantinople, qui par là se virent privez des provisions, que cette ville reçoit de la mer noire. La consternation redoubla, lors qu'on apprit que les Polonois avoient trente mille chevaux sur la frontiere. On leur envoya un Chiaoux, qui leur fit de la part du Grand Seigneur des propositions tres-avantageuses, s'ils vouloient promettre de retenir les Cosaques dans les termes de la paix, & de reprimer leurs courses. Cét Envoyé fut d'abord assez bien receu par les Polonois, qui semblerent disposez à accepter ses propositions, parce que le Roy de Pologne avoit dessein de faire la guerre de Moscovites. Mais au moment que toutes choses alloient estre concluës, les Polonois eurent avis que dix mille Tartares estoient entrez en Podolie. Cette nouvelle changea entierement la face des affaires : & au lieu de signer la paix on renvoya le Chiaoux avec de grandes menaces, & avec des reproches de la perfidie des Turcs.

Quoy que l'Empire se trouvast embarrassé de tous costez, & qu'il eust plusieurs ennemis en teste, les divisions intestines & les desordres domestiques étoient encore plus à craindre, que la puissance de ceux qui l'attaquoient. Le Gouvernement estoit alors entre les mains de quatre beau-freres, qui avoient épousé les quatre sœurs du Sultan. Ils possedoient tous des Charges très-considerables ; & leur union assûroit la fortune des uns & des autres. Ils traversoient continuellement les desseins & les propositions du Moufti & du Caïmacan. Ces deux Ministres ne s'accordoient pas même trop bien ensemble, parce que le dernier empiétoit tousjours sur les droits de l'autre : ce qui irritoit les gens de lettres & les Religieux. Leur interest

Desordres de l'Empire.

reſt les obligea neamoins de ſe réünir, & ils travaillerent de concert à remedier aux deſordres de l'Eſtat. 1630.
Mais ils ne pûrent y réüſſir; & cette entrepriſe ſe trouva trop difficile. Les excés, qui ſe commettoient tous les jours, eſtoient non-ſeulement appuyez de l'autorité des quatre fréres; mais encore autoriſez par l'exemple du Grand-Seigneur, de qui les déreglemens produiſoient de jour en jour de nouveaux deſordres dans l'Eſtat, comme un nouveau mécontentement dans l'eſprit des peuples. Il eſt vray, que naturellement Amurat avoit de belles qualitez; & que ſon eſprit & ſon courage luy attiroient l'eſtime de ſes ſujets: mais ſes débauches luy attiroient leur haine. Ils s'abandonnoit au vin avec ſi peu de moderation, qu'à la fin il ſe ruina entierement le cerveau: ce qui augmenta les accés de mal caduc, auſquels il étoit déja ſujet. D'un autre coſté on n'eſtoit pas trop ſatisfait de luy voir tenir peu de conte de certaines ceremonies, que l'exemple de ſes anceſtres rendoit, ce ſemble, indiſpenſables. Sa maniere de vivre ne répondoit point à la majeſté des Empereurs Ottomans. Il ſortoit de ſon Palais ſans autre ſuite, que de trois ou quatre perſonnes, qui ſouvent n'eſtoient que des Eunuques, des bouffons, & des joüeurs de guittarre. Enfin, lors qu'il alloit dans les ruës, on voyoit tres-rarement des chevaux de main à ſa ſuite; & s'il montoit dans ſa Berge, elle n'eſtoit tirée que par ſix rameurs. Une conduite ſi peu raiſonnable choquoit preſque également tout le monde, & inſpiroit aux uns du mépris, aux autres du dégouſt & de la douleur. Dans ceux-là le manque de reſpect fut ſecondé par un eſprit de ſedition; & il ſe trouva bientoſt des gens qui entreprirent ſur la vie de leur Empereur. Les autres voyant, que l'ordre, la Juſtice, l'obeïſſance, n'avoint point de lieu; que le merite ne faiſoit pas obtenir les Charges; qu'elles ſe vendoient, ou qu'on n'en eſtoit revétu que par des voyes infames; que l'on n'avoit plus de Conſeillers, qui euſſent de l'hon-

1630. neur ou de la bonne foy ; que les ſoldats de terre & de mer n'avoient plus ny experience ny courage ; commençoient à apprehender, que ces deſordres ne fuſſent de trop veritables preſages de la ruine de l'Empire. Le peuple accablé d'impoſts, & las de vivre ſous le gouvernement d'Amurat, n'attendoit qu'une occaſion de ſe ſoûlever. La licence s'eſtoit gliſſée parmi les ſoldats, qui ſe relâcherent de la diſcipline, parce qu'on ne les payoit pas aſſez regulierement. Les Bachas un peu éloignez de la capitale de l'Empire, devenoient ſi inſolens, qu'il y avoit lieu de craindre, qu'ils ne vouluſſent ſe rendre abſolus. Enfin toutes choſes eſtoient en une telle condition, que ſelon les apparences, l'Eſtat devoit ſuccomber. La ſeule choſe capable de rétablir les affaires, eſtoit quelque grand ſuccés en Perſe. On attendoit donc avec la derniere impatience des nouvelles du Viſir. On apprit enfin avec joye, que ſon armée, fiére de l'avantage qu'elle venoit de remporter ſur les Perſans, marchoit contre Babylone. Sur cet avis l'on ordonna, ſelon la coûtume, des priéres continuelles dans les Moſquées. Tous les Ecoliers, precedez de leurs maiſtres, s'y rendirent en proceſſion, chantant leurs priéres, & repetant l'*Amen* à la fin de chaque verſet. Le ſiége fut commencé le 10e. de Septembre. Le General ayant fait un amas prodigieux de vivres & de munitions, choiſit la ville de Moſul, ou Ninive, pour ſon grand magaſin.

Deux mille chameaux y portoient chacun deux ſacs de laine de dix pieds de long, pour couvrir les Travailleurs, & pour combler le foſſé. Le Viſir paſſa le Tigre à la teſte d'une partie de ſon armée, laiſſant derriére luy le reſte des troupes, & l'artillerie. *Naſuf* Bacha d'Alep, fut auſſi-toſt détaché pour reconnoiſtre la place. Il rencontra huit mille chevaux que l'on envoyoit pour renforcer la garniſon. Il les attaqua avec vigueur ; mais une bleſſure dangereuſe l'obligea à ſe retirer avec perte de trois mille hom-

hommes, tuez ou faits prisonniers. Ceux que les Persans conduisirent à Babylone, y furent fort civilement traitez par le Gouverneur, qui leur fit voir l'estat de sa garnison, composée de vingt mille hommes effectifs; les mena dans ses magasins, qui se trouverent parfaitement bien fournis ; & leur montra qu'il n'y avoit presque pas une seule bouche inutile dans sa place. Ce mauvais succés n'empêcha pourtant pas le Visir de continüer son dessein. Le reste du mois fut employé à faire les approches. En Octobre on éleva une batterie de dix-huit pieces de gros canon, d'où l'on fit pendant vingt-cinq jour des décharges continuelles sur la courtine, qui estoit entre les deux bastions. Il s'y trouva quatre piéces d'artillerie, que les Turcs n'avoient pas encore apperçûës. Il y avoit aussi un large & profond fossé que l'on n'avoit pû découvrir, parce qu'il estoit couvert de planches garnies d'un gazon, duquel la verdure faisoit prendre le fossé pour une plaine. La bréche estant faite, sans apparence que les assiégez la pussent défendre, le General resolut d'envoyer ses gens à l'assaut. Le 20e. de Novembre, trente mille hommes furent choisis pour le donner sous les ordres du Beglerbey de Natolie. Mais les Turcs marchant sans aucune crainte sur ce qu'ils prenoient pour une plaine, se trouverent tout d'un coup abîmez, lors que les planches, dont le fossé estoit couvert, cederent à un si grand faix. Cinq ou six mille hommes y perirent avec tant de promptitude, qu'il fut impossible à leurs camarades de les secourir. Au mesme moment il parut quinze mille hommes pour défendre la breche & les bastions: des décharges effroyables d'artillerie & de mousqueterie mirent les Spahis en desordre, rompirent leurs rangs, tuérent le Beglerbey de Natolie avec d'autres personnes de marque, & contraignirent les Turcs à se retirer. Cette disgrace fut suivie deux jours aprés de la levée du siége. La Visir marcha vers Mosul, & la garni-

[Margin notes: 1630. — Siége de Bagdet. — Levée.]

1630. son de Bagdet enflée d'un succés si favorable, attaqua son arriére-garde, où commandoient le Bacha d'Alep, & le Bacha de Damas. Trois mille Turcs furent tuez en cette occasion, & toute l'arriére garde eust esté taillée en piéces, si les Spahis ne se fussent avancez pour faire teste aux Persans.

Encore que le siége eust esté levé avec honte, & que les Turcs eussent eû un nouveau desavantage dans leur retraite, ils ne perdirent pourtant point cœur. Dans l'esperance de prendre la ville l'année suivante, ils disposerent toutes choses pour l'assiéger de nouveau au mois de Septembre ou d'Octobre: Car en ces païs-là l'esté est, ou si pluvieux, ou si brûlant, qu'il n'est pas possible de tenir la campagne avant la fin d'Aoust. Cependant le Grand-Visir fortifia toutes les petites places des environs, & y mit ses soldats en quartiers d'hyver, & de rafraichissement. Il fortifia particulierement la ville d'Illay à deux journées de Babylone, & en renforça la garnison par un corps de six mille hommes, qu'il y envoya sous la conduite de trois Begler-Beys. Cette place estoit importante aux Turcs, tant à cause qu'ils y avoient un de leurs meilleurs magasins, qu'à cause que c'estoit un passage tres-considerable. Il écrivit en mesme temps à Constantinople, pour demander de nouveaux secours d'hommes & d'argent, & assûra le Grand-Seigneur, que selon toutes les apparences la ville de Babylone seroit en peu au pouvoir de sa Hautesse.

A considerer le mauvais estat où estoient alors les affaires de l'Empire Turc, croiroit-on que les Chrêtiens n'en tirerent pas avantage? Cela arriva neanmoins. Dieu n'ayant pas encore résolu de détruire cette puissante Monarchie, détourna les Allemands & les Polonois du dessein de faire la guerre aux Turcs; & par les secrets de sa Providence, fit qu'ils employerent leurs armes contre leurs freres. Nous avons dit cy-dessus que les Polonois avoient ren-

voyé

voyé le Chiaoux Turc avec mépris & avec menaces. Mais le Caïmacan trouva un moyen de les appaiser. En faisant donner le Gouvernement de Moldavie à Moyse, il le chargea secretement de se rendre médiateur entre le Sultan & les Polonois. L'accommodement estoit facile, pour peu que cette nation fust d'humeur de reprimer les Cosaques, & d'envoyer un Ambassadeur à Constantinople. Le nouveau Vayvode s'aquita fort bien de sa Commission. Il ménagea de telle sorte les Polonois, qu'enfin il les amena à son but. Ils accepterent les propositions de paix qu'on leur faisoit, & promirent d'arrêter à l'avenir les courses des Cosaques, pourvû que l'on empêchast les Tartares de faire des irruptions en Pologne, ou de se joindre aux Moscovites. Ces conditions arrêtées, on envoya un Ambassadeur à Constantinople, où il fût reçû avec d'autant plus de joye, qu'il y estoit attendu avec la derniere impatience. Les Cosaques & les Tartares sont deux peuples qui vivent également de butin. Les premiers exercent leurs brigandages sur les Turcs, & les autres sur les Polonois: De maniere qu'il estoit à peu prés d'un mesme avantage aux deux Estats, de faire cesser les actes d'hostilité des uns & des autres. Les Polonois ennuyez de voir leurs provinces ravagées par les Tartares, leurs parens & leurs amis emmenez en esclavage, les habitans de la frontiere contraints de l'abandonner, ne souhaitoient rien tant que l'observation de la paix. Les Turcs d'un autre costé estoient dans les mesmes sentimens; parce que les Cosaques les tenoient en de continuelles alarmes, faisoient un grand nombre d'esclaves sur eux, & brûloient leurs villes & leurs villages. Ainsi l'on consentit à la paix de part & d'autre; & pour empêcher qu'elle ne fust violée, faute d'estre bien entenduë, on en conçût les articles en des termes les plus clairs du monde. En execution du traité, les Polonois songerent à donner de l'occupation aux Cosaques, & à les

1630.

Paix entre les Turcs & les Polonois.

1630. à les faire marcher contre les Moscovites. Pour ce qui regarde les Tartares, l'Ambassadeur de Pologne s'engagea de leur faire payer tous les ans vingt mille florins, & de leur donner, conformement aux anciens traitez, six mille paires de bottes par an. A ces conditions les Tartares promirent non-seulement de ne jamais entrer en Pologne comme ennemis; mais encore de servir la Republique dans toutes les guerres qu'elle pourroit avoir, pourvû que ce ne fust pas contre la Cour Ottomane.

1631. Les Turcs se voyant par cette paix délivrez de toute crainte de la part des Polonois & des Cosaques; voyant d'ailleurs, que l'affaire de Mantoüe, & quelques desseins du costé de l'Italie, occupoient assez l'Empereur; commencerent à ne plus craindre de diversion. Toutefois la tranquillité ne se trouva pas si bien établie, que l'on ne dûst apprehender les effets de l'ambition de Ragotzki. Ce Prince estoit encore entierement incertain, quel parti il embrasseroit; car il ne pouvoit se dispenser de relever, ou de l'Allemagne, ou de la Turquie. Les deux Empereurs travailloient également à le gagner, & offroient mesme à l'envy de diminüer son tribut. Dans ces entrefaites, les Heïduques, qui tenoient à ferme les terres de Gabor, refuserent de rentrer sous l'obeïssance de l'Empereur, & rechercherent la protection du Sultan. Les consequences que ce soûlevement pouvoit avoir, jetterent la consternation dans le païs. L'Empereur & Ragotzki ne se fiant plus l'un à l'autre, firent avancer leurs troupes vers la frontiere. Neanmoins toute la Hongrie tremblant par avance à la vûë des calamitez de cette guerre, plusieurs de ceux qui estoient interessez à conserver la paix publique, offrirent leur mediation pour un accommodement. On prit Cassovie pour le lieu de la conference. Les Députez eurent ordre de s'y rendre:

Troubles en Transsylvanie.

Mais

Mais au mesme temps le Palatin de Hongrie passant le Tibisque avec un corps de huit mille hommes pour s'emparer d'un certain fort basti par *George Basta*, le Prince de Transsylvanie en prit ombrage. Il envoya un Gentilhomme au Palatin, luy demander la raison de ce mouvement. La réponse du Palatin n'estant pas telle que Ragotzki le souhaitoit, ce Prince marcha contre luy avec une armée de dix mille hommes, l'attaqua courageusement, luy tua quatre mille hommes sur la place, & mit le reste en fuite. Ces commencemens auroient esté suivis d'une guerre tres-sanglante, si le Prince de Transsylvanie eust accepté les secours que la Porte luy offroit. Mais ayant quinze mille hommes à luy-mesme, pour défendre ses terres héreditaires de Hongrie, il méprisoit le secours des étrangers, parce que c'est une chose qui ne marque que de la dependance. Sur ces troubles les Bachas de la frontiere joignirent leurs forces. Mais comme la guerre de Perse estoit assez importante pour occuper toutes les troupes de la Turquie, on n'en vint pas à une rupture ouverte. Au contraire on dissimula prudemment des choses dont l'on resolut de se ressentir dans l'occasion. 1631.

Au mois de Septembre le Grand Seigneur estant couché dans son petit Serrail de *Daout-Bacha*, fut éveillé tout d'un coup par un éclair & par un tonnerre effroyable. La foudre entra dans sa chambre, entoura son lit, & laissa diverses marques sur les draps & sur les matelas. Le Sultan chercha quelque lieu pour se cacher; & au mesme temps le tonnerre passant sous son bras, brûla une partie de sa chemise. Il en fut si effrayé, qu'il demeura long temps évanoüy; & cét accident donna une nouvelle atteinte à son cerveau, qui s'en sentit toute la vie de ce Prince. Sultan Amurat fut alors contraint d'avoüer, qu'il y avoit d'autres foudres que les siennes; & à l'exemple d'un des Empereurs de Rome, il apprit à trembler sous la voix de Dieu parlant Amurat épouvanté par la foudre.

1631. dans les nuës. On remarqua peu aprés l'impression que la frayeur avoit faite sur ce Prince. Il congedia la plus part de ses bouffons ; se défit entr'autres d'un muët, de qui les postures ridicules faisoient le plus grand de ses divertissemens ; s'abstint quelque temps de ses débauches ordinaires ; & pour marque de sa conversion, aussi-bien que de sa reconnoissance, fit une aumône de cinq mille écus, & un corban de trois cens moutons. Le Vendredy suivant il alla solemnellement à la Mosquée rendre graces à Dieu, de ce qu'il l'avoit si miraculeusement conservé.

Le Visir ne recevant aucuns secours d'hommes, ni d'argent, pouvoit à peine tenir ses troupes dans les bornes du devoir, & les empêcher de déserter. Comme les soldats ne soûhaitoient rien tant que de se retirer, il n'y avoit que l'esperance d'une paye & d'une recruë considerable, qui les portast à demeurer au camp. Les quatre beau-freres, de qui le retour du Grand Visir eust diminué le credit, travaillerent avec empressement à lever des troupes, pour le retenir à la teste de l'armée. Mais le Moufti allegua, que si l'on dégarnissoit la Grece, & les autres provinces voisines de l'Europe, on les donneroit en proye aux Chrétiens, qui ne manqueroient jamais d'y faire une irruption : d'abord qu'ils les trouveroient sans défenseurs. Ces oppositions de sentimens firent que le Grand Visir ne reçut aucunes recruës ; Que les Persans recouvrerent toutes les petites forteresses qu'ils avoient perduës l'année precedente ; & qu'ils emporterent d'assaut la ville d'Illay, que les Turcs avoiens si bien fortifiée, & si bien pourvuë de toutes choses. La garnison composée de huit mille hommes, commandez par trois Beglierbeys, fut presque toute taillée en pieces. Ainsi par la négligence de la Porte, on perdit un corps de troupes considerable, une grande quantité de munitions, & une place importante, qui estoit quasi le seul

Illay pris par les Persans.

ſeul grenier & le ſeul magaſin de l'armée. On perdit auſſi quarante pieces de campagne, qui ne portoient que huit livres de balle chacune, & une chaîne de fer, qui enferme d'ordinaire le treſor, que l'on fait marcher à la ſuite de l'armée. Aprés cela le Viſir fut contraint de s'éloigner de Moſul, & de ſe retirer à Mirdin, d'où il redoubla ſes inſtances pour avoir des ſecours d'hommes & d'argent. La Cour réſolut enfin de luy envoyer trente mille Tartares: mais Ragotzki ayant fait ſçavoir, qu'il étoit ſur le point de rompre avec l'Empereur, on réduiſit le ſecours à dix mille hommes. Pour ſe rendre au camp, ils paſſerent par la Circaſſie, où *Han-Gherey* Prince Tartare, qui comme nous l'avons dit, avoit eſté chaſſé du Trône, s'oppoſa à leur marche, & défit leur avant garde. De ſorte qu'ils furent obligez de retourner en arriere, & de ſe rendre par mer de Caffa à Trébizonde; Ce qui les embarraſſa extrémement, parce qu'ils n'eſtoient pas accoûtumez à de ſemblables voyages. De plus ce ſecours ne ſuffiſoit pas pour rétablir les affaires, & l'armée ſe trouvoit réduite à un tres-petit nombre; n'y ayant plus que deux mille Janiſſaires, & trois mille Spahis. On jugea donc bien que le moyen de ſauver le reſte des troupes, eſtoit de faire la paix. Dans cette penſée le Sultan tira des ſept tours un Seigneur Perſan, qui y étoit retenu priſonnier; l'honora du titre d'Ambaſſadeur; luy donna un train conforme à ce caractere, & luy fit preſent de quatre mille écus pour ſa dépenſe. Enſuite afin de convaincre le Roy de Perſe de la ſincerité de ſes intentions, il rappella ſes troupes au prin-temps. Les actes d'hoſtilité ceſſant de la ſorte, le Viſir s'en retourna à Conſtantinople. Comme ſa ſeverité & ſon orgueil luy avoient fait un grand nombre d'ennemis, on travailla ſi puiſſamment à le perdre dans l'eſprit du Grand Seigneur, qu'à ſon arrivée il fut privé de ſa Charge. Il ne ſauva meſme ſa teſte, que par un preſent de cent mille

1631.

Le Viſir dépoſé.

ſequins

1631. ſequins d'or, & de quelques chevaux de prix. Les autres Bachas de ſon parti en firent autant, & ſe cottiſerent à proportion de leurs biens & des Charges qu'ils poſſedoient. Par ce moyen les coffres vuides du Sultan furent un peu remplis, ou du moins l'on eut dequoy ſatisfaire aux neceſſitez les plus preſſantes.

1632. La Charge de Grand Viſir fut donnée au chef de la caballe des quatre beau-freres, qui perdit peu de temps aprés ſa nouvelle dignité, & ſa vie. La cauſe de cette diſgrace, fut ſa complaiſance pour la Sultane *Validé*, c'eſt-à-dire pour la Reine-mere. A la ſollicitation de cette Princeſſe, il obtint un ordre du Grand Seigneur pour couper la teſte à *Caſref* Bacha, *Spahiler-Agaſi*, ou General des Spahis. L'ordre ayant eſté exécuté par *Morteſa*, qui commandoit en chef ſur la frontiere de Perſe, la teſte du Proſcript fut envoyée à Conſtantinople, où on la jetta à la porte du Divan. Les Spahis ne pûrent voir qu'avec horreur la teſte d'un homme, pour qui ils avoient la derniere veneration, auſſi-bien que la derniere tendreſſe. Le merite de leur General ſe preſentant à leurs yeux, ils furent extraordinairement affligez d'une ſi tragique fin. L'emportement & la fureur ſuccederent à ces premiers mouvemens; & ſans faire reflexion ſur ce qu'ils devoient à leurs Chefs ou au Grand Seigneur, ils oſerent dans l'enceinte meſme du Palais jetter des pierres à la teſte du Viſir, qu'ils renverſerent de cheval. Le Sultan & ſes Conſeillers reſſentirent vivement un des plus ſanglans affrons que l'on puſt faire à la Majeſté Imperiale: Mais ils ſongeoient plus à étouffer la ſedition, qu'à en rechercher, ou à en punir les auteurs. En effet elle eſtoit tres-importante. Les Janiſſaires qui n'attendoient qu'une occaſion de ſe revolter, ſe joignirent aux Spahis. Ils ſe rendirent tous à l'Hippodrome, d'où ils envoyerent au Serrail une Requeſte inſolente, dans laquelle ils demandoient la

Rebellion des Spahis ſecondée par les Janiſſaires.

la teste du premier Visir, & celles de plusieurs autres Officiers d'Estat. Le Grand Seigneur refusant de les satisfaire, on le menaça de le deposer, & d'élever son frere au Trône. Il n'en falloit pas davantage pour ébranler la constance d'un jeune Prince : Il écrivit à la Sultane sa mere, qu'il la prioit de luy pardonner, s'il consentoit à la mort du premier Visir ; parce que la violence de la sedition estoit telle, qu'il ne le pouvoit défendre, sans exposer sa Couronne & sa vie mesme. Le Visir fut aussitost mis hors du Serrail, & à peine eut-il passé la porte, qu'il fut massacré à la veuë du Grand Seigneur. Sa mort ne suffisant pas pour appaiser les Revoltez, il leur fallut accorder d'autres victimes. Ils demanderent la teste de l'Aga des Janissaires, qu'ils regardoient comme l'auteur de la mort de Casref-Bacha, parce qu'il estoit en faveur. Mais ce General, aprés en avoir gagné plusieurs par ses presens, eut l'adresse de semer la division entre les Spahis & les Janissaires : de sorte que ne pouvant s'accorder sur son sujet, il échappa pour un peu de temps. Les Mutins redoublerent leurs proscriptions, & demanderent, que le Mousti fust privé de sa Charge, & qu'on remist le Tresorier entre leurs mains. Le Grand Seigneur consentit à deposer le premier; mais voulant sauver le Tresorier, il leur dit, qu'il s'en estoit enfui : que néanmoins si on le pouvoit attraper, il auroit la mesme destinée que les autres. Les Rebelles peu contens de cette réponse, coururent la ville, le faubourg de Galata, & les autres lieux qui tiennent à Constantinople. Les Spahis toûjours resolus d'avoir la teste l'Aga des Janissaires, allerent à sa maison, qui fut pillée. En s'en retournant au Serrail, ils rencontrerent un jeune homme ; qui estoit favori du Grand Seigneur ; Ils le tuerent sur le champ, & ensuite demanderent à parler au nouveau Visir & au nouveau Mousti. *Regep-Bacha*, l'un des beau-freres du Sultan avoit

1632.

esté

1632. esté fait premier Visir en la place de celuy qui venoit d'estre mis à mort. Ce Ministre & le Moufti ne parlerent aux soldats qu'avec toute la douceur possible, les prierent de leur déclarer le sujet de leurs plaintes, & les asseurerent qu'on leur donneroit toute sorte de satisfaction. Les troupes seditieuses repliquerent qu'elles vouloient voir le frere du Grand Seigneur; afin que si le Gouvernement n'estoit pas tel qu'il devoit estre, ils sçussent où prendre un Empereur plus digne de leur commander, & plus capable de soûtenir la Majesté de l'Empire. La mesme necessité qui avoit contraint la Cour d'accorder aux Rebelles ce qu'ils avoient demandé jusques-là, fit qu'on n'osa leur refuser la veuë du Prince. Il fut amené devant eux, & ils obligerent le Grand Seigneur à leur promettre, que jamais il n'entreprendroit sur la vie de son frere. Ils voulurent mesme que le Visir & le Moufti se rendissent garands de l'exécution de cette promesse. La facilité du Gouvernement ne fit qu'augmenter l'insolence des Mutins, qui redoublerent leurs cris à la Porte du Serrail, pour avoir les testes de l'Aga des Janissaires & du Tresorier. En vain on leur alleguoit, qu'assûrement ils n'étoient point dans le Serrail: Ces furieux continuerent leurs menaces, comme s'ils n'eussent plus reconnu ni Chefs, ni Souverain. Le Grand Seigneur voulut une fois se jetter à la teste de ses Gardes sur cette foule insolente: mais ayant sondé leurs sentimens, il découvrit qu'ils estoient poussez du mesme esprit de sedition que les autres, & qu'il y en avoit peu, qui ne fussent d'intelligence avec les Rebelles. Ainsi la revolte devenant à tout moment plus dangereuse, les Ministres prirent eux-mesmes soin de faire chercher les Proscripts. L'Aga fut heureusement trouvé par un homme, à qui on donna pour recompense mille sequins, & une Commission de *Zorbasi*, ou Capitaine. L'Aga ayant confessé, qu'il avoit donné sa voix pour la mort du General des Spahis, on l'étrangla aussitost,

&

& on le pendit à un arbre en un lieu public. Le Tresorier eut presque le mesme sort : Car ayant esté pris & tué, son corps fut pendu auprés de celuy du General des Janissaires. Tous ceux qui furent immolez à la fureur des soldats estant ennemis du premier Visir *Regep*, Amurat ne douta point que ce Ministre ne fust l'áme de la rebellion. Dans cette pensée, il ne le regarda jamais de bon œil depuis ce temps-là. Le visir d'un autre costé instruit des veritables sentimens de son maistre, songea à chercher dans l'affection des soldats une protection, qui mist sa teste & sa fortune à couvert. Mais toutes ses précautions furent inutiles. Le Sultan dissimula aussi long temps qu'il falloit ; & un jour que ce Ministre estoit avec luy à voir des feux d'artifices, il le tira à part, & luy dit tout bas d'aller dans une chambre voisine. *Regep* n'y fut pas plûtost entré, qu'on ferma la porte sur luy, & que des Eunuques commandez pour cette exécution, l'étranglerent. Sa mort n'apporta pas de grandes richesses dans l'Epargne du Serrail, à cause que ce Ministre s'attendant à une semblable fin, avoit de bonne heure mis ses tresors en seureté. Le Grand Seigneur aussi animé contre les soldats, que contre le premier Visir, resolut de ne les point épargner ; mais d'exercer sur eux sa vengeance par le fer, par la corde, & par d'autres voyes encore plus violentes. Il en vouloit particulierement aux Janissaires, qu'il regarderoit comme les plus seditieux, ou mesme comme les auteurs de tous les soûlevemens. Enfin pour ne plus dependre d'une soldatesque si portée à la revolte, il fortifia le Serrail, y fit conduire de nuit des armes, & prit pour gardes des personnes d'une resolution & d'une fidelité éprouvée. Songeant méme, que la principale chose qui empêchast ses sujets de luy obeïr aveuglement, estoit qu'on voyoit encore un Prince du sang Royal, il crût qu'il n'avoit qu'à se défaire du jeune Prince Ibrahim : mais

1632.

Le premier Visir étranglé.

se

1632. se souvenant de la parole qu'il avoit donnée, aussibien que ses principaux Ministres; il changea de dessein.

Mahomet, qui avoit esté Bacha d'Egypte, reçût le Sceau, & fut fait le premier Visir en la place de Regep. Le Grand Seigneur consultant avec son nouveau Ministre des moyens de rétablir la tranquillité dans l'Empire, luy témoigna le ressentiment qu'il avoit de tant de revoltes, & le dessein où il estoit d'en prévenir de pareilles à l'avenir. Il separa les troupes sous divers pretextes, envoyant en Perse un grand nombre de Janissaires. Il fit couper la teste aux plus Mutins des Spahis; & toutes les nuits il faisoit faire quelque exécution. Les Chambres des Janissaires furent en peu considerablement affoiblies, soit par l'absence de ceux que l'on éloignoit; ou bien par la mort de ceux, qui ayant trop de courage & de conduite, devenoient suspects au Gouvernement. On voyoit nager tous les jours dans le canal de la mer noire des corps morts, qu'on reconnoissoit pour des Spahis: on osta à plusieurs Timariots la plûpart des terres, qui leur appartenoient: On diminua la paye des Spahis: On priva la milice des plusieurs Charges utiles & honorables, qui étoient à sa disposition. En un mot, on prit une conduite propre à faire connoistre, que l'on ne s'attire jamais impunement la colere de son Souverain, & qu'un Roy irrité trouve toûjours les occasions de punir des insolens. Pour autoriser encore plus ces actes d'une Justice inexorable, Amurat, en qui on voyoit déja des marques d'un grand courage commença à paroistre dans les ruës à cheval & bien armé, suivi d'un gros escadron de cavalerie choisie. En cét équipage il traversoit la ville de Constantinople avec un air fier & dédaigneux; jettant sur les soldats & sur le peuple, des regards capables de leur inspirer de la veneration. On connut alors que l'on n'estoit plus gouverné par une femme, ou par un enfant; mais que l'on vivoit sous un Prince courageux,

dont

dont l'esprit martial & les inclinations guerriéres promettoient de grandes choses. La licence, qui avoit regné jusques-là, fit place à une conduite plus respectueuse; & il n'y eut point de Turc qui ne fist vœu en luy-mesme, d'estre entierement soûmis à un si grand Prince. Aprés avoir imprimé de la crainte à ses soldats, Amurat songea à s'en faire aimer: Il se rendit plus familier avec eux, qu'il ne l'avoit esté par le passé; Il les assembla de temps en temps à l'Hyppodrome, pour tirer de l'arc, soit au blanc, ou d'autre maniere: Il recompensoit toûjours ceux qui estoient les plus adroits, leur augmentant leur paye d'un aspre par jour: Une fois mesme il distribua six mille ducats à ceux qui l'accompagnoient; faisant voir par là qu'il est de la prudence d'un Prince de sçavoir méler adroitement la severité avec la douceur. 1633.

Cependant l'exemple de ceux de Constantinople avoit excité les autres à se soûlever. Un homme fort entreprenant attira à soy un grand nombre de gens, & se rendit maistre de la ville de Burse. Elie Bacha, qui n'estoit pas moins hardi que celuy-cy, s'empara de Magnesie, où il commit les mesmes excez, qu'il eust pû faire, si la ville eust esté prise sur des ennemis. Il parut à environ huit lieuës de Smyrne, & donna tellement l'alarme aux habitans de cette ville, qui ne sont que des Marchands, qu'ils s'enfuirent avec ce qu'ils pûrent emporter. Mais le Beglierbey de Natolie ne laissa pas long-temps les Rebelles en estat de faire trembler l'Asie Mineure. Il donna bataille à Elie, le défit entierement, & ayant envoyé à Constantinople vingt testes des Chefs de la révolte, alla assiéger Magnesie, où le débris des vaincus s'étoit retiré avec leur General. Le Grand-Seigneur en ayant eu avis, craignit qu'un siége trop long ne donnast lieu à de nouveaux troubles. Ainsi il aima mieux accorder des conditions avantageuses à Elie Bacha. On traita secretement avec luy, &

1632. on luy promit des choses considerables. Il fut assez imprudent pour se laisser persuader de remettre Magnesie entre les mains des Turcs. Ensuite il partit pour Constantinople, où il esperoit recevoir de si belles recompenses: mais à peine estoit-il entré au Serrail pour prendre possession de la Charge de *Kapislar-Kahyasi*, ou Grand Maistre des Ceremonies, qu'il fut étranglé.

Autres à Bude. L'Asie ne fut pas plûtost délivrée de ces troubles, qu'on en vit naistre de nouveaux à Bude en Hongrie. Les Janissaires irritez de ne point recevoir de paye, se soûleverent contre leur Aga, luy jetterent des pierres à la teste, le poursuivirent jusqu'au Palais du Bacha, & en élûrent un autre en sa place. Ils massacrerent pareillement le Gouverneur de *Pesth*, & donnerent le Commandement de la place à son Lieutenant. Pour étouffer ces desordres dés leur naissance, la Cour envoya des Commissaires à Bude, avec ordre d'instruire le Grand-Seigneur des pretentions des soldats, & des circonstances de leur mutinerie. Mais les Janissaires previnrent par une confession ingenuë, les perquisitions de ces Officiers, à qui ils livrerent quatre des principaux auteurs de la sedition. La Cour pardonna au reste, sur la déclaration qui luy fut faite, que la foule s'estoit laissée aller aux persuasions de ces quatre traîtres.

Autres en Moldavie. La Moldavie suivit l'exemple de la Hongrie. Les peuples accablez par Alexandre leur Prince, se révolterent contre luy, le chasserent du païs, & l'obligerent à chercher une retraite en Turquie. Aprés souhaitant qu'un Polonois nommé *Bernoscki*, luy succedast, ils l'envoyerent à Constantinople demander la confirmation du Sultan : mais sous ombre que pour obtenir la principauté, il avoit fait agir les Moldaves, il perdit la teste en plein Divan. Ces desordres appaisez, on eut lieu d'en apprehender de nouveaux à Constantinople. On les prevint par l'execution de deux Chefs des Spahis

nom-

nommez *Ferdun-Efendi*, & *Saluc-Aga*, & par celle de huit Janiſſaires conſiderables. Toutefois la peur d'un ſoûlevement général obligea le Grand-Seigneur à ſe retirer dans ſon Palais de Scutari, qu'il fortifia. 1632.

Broüillerie entre les Miniſtres, & l'Ambaſſadeur de France.

Il avoit déja ſept filles d'une de ſes eſclaves, que l'on appelloit, par ſon ordre, l'*Eſtoile brillante.* Et quoy qu'il fuſt fort chagrin de n'en avoir point de fils, il l'aimoit pourtant avec aſſez de paſſion pour la vouloir déclarer Sultane. Mais la Reine-Mere s'y oppoſa, parce qu'en Turquie ce titre éminent ne ſe donne qu'à celles qui ont produit un ſucceſſeur à l'Eſtat.

Il arriva en ce temps-là une aſſez grande broüillerie entre la Porte & l'Ambaſſadeur de France. Une eſclave, qui appartenoit à un Turc, fut trouvée cachée dans un bâtiment François preſt à faire voile de Conſtantinople. Les Miniſtres s'emporterent fort contre l'Ambaſſadeur, empriſonnerent ſon fils, qui eſtoit déja à bord, & reſolurent de confiſquer le vaiſſeau avec ſa charge. Comme les Ambaſſadeurs Chrêtiens eſtoient alors dans une plus grande union qu'à preſent, tous ſe crûrent intereſſez en cette querelle. Le Chevalier de *Wych*, Ambaſſadeur d'Angleterre, & le Baïle *Pietro Foſcarini*, accompagnerent Monſieur de Marcheville chez les Miniſtres, à qui on repreſenta, qu'une faute ſi legere ne méritoit pas une ſi rigoureuſe punition; ſur tout parce que l'eſclave avoit eſté menée dans le vaiſſeau à l'inſçu de l'Ambaſſadeur, & meſme du Capitaine. On les ſatisfit enfin. Le vaiſſeau fut remis en liberté: la charge fut reſtituée; & le Capitaine eut permiſſion de partir. Mais toutes leurs inſtances ne pûrent empêcher que cette affaire ne ſe terminaſt par un accident injurieux à tous les Ambaſſadeurs. Le Général de la mer fit ſçavoir au Grand-Seigneur, qu'un Armenien nommé Baltazar, qui ſervoit de *Drogman*, ou d'Interprete à Monſieur de Marcheville, eſtoit celuy, qui avoit engagé les autres Miniſtres

1632. Chrêtiens à s'unir en cette occasion. Le Sultan déja animé au dernier point contre l'Interprete, parce qu'il luy voyoit soûtenir avec beaucoup de passion les interests de l'Ambassadeur, commanda en furie de l'empaler, & pour estre seur de l'execution de ses ordres, voulut le voir au supplice avant que de passer à Scutari. Cette execution se fit avec tant de diligence, que l'on n'eut pas le temps de la prevenir. D'un autre costé, lors qu'elle fut faite, on s'en plaignit inutilement, & il n'y avoit point de reparation à esperer. Il falut donc prendre patience, & se résoudre à dissimuler un affront, dont on ne pouvoit pas mesme témoigner son ressentiment. Car où eust-on trouvé un Interprete assez hardi pour ouvrir la bouche aprés un exemple si terrible? Cela nous fait voir, qu'il est necessaire que les Ministres, qui résident à Constantinople de la part des Princes Chrêtiens, prennent pour leurs Interpretes des gens qui ayent de l'étude, de la fermeté, & en mesme temps de la complaisance. Il faut de plus que ces Interpretes sçachent parfaitement le Turc, le Grec, & l'Arabe, qu'ils ayent quelque connoissance du Persan; & qu'ils s'énoncent avec facilité, & avec éloquence en toutes ces langues. La fermeté & la presence d'esprit ne leur sont pas moins necessaires, lors qu'ils paroissent à la Cour, à cause que les Ministres de la Porte sont fiers, vains, & insolens dans leurs expressions & dans leurs manieres d'agir. L'on traite à Constantinople les Ambassadeurs Chrêtiens, à peu prés comme on feroit parmi nous des personnes d'une condition abjecte, ou des domestiques. C'est là ce qui a rendu les Interpretes si timides, que maintenant ils ne representent jamais au vray les sentimens des Consuls ou des Ambassadeurs; & lors qu'ils parlent aux Officiers de la Porte, leurs expressions n'ont ny cette vigueur, ny ce ton ferme, sans lesquels on ne peut rien obtenir des Turcs. Ce seroit donc une qualité excellente en un Ministre public,

Vn Interprete empalé.

public, que de bien sçavoir le Turc; ou du moins les Ambassadeurs Chrêtiens devroient avoir auprés d'eux de jeunes gens de leur nation, qui eussent esté élevez en Turquie, & dont ils pûssent se servir dans les affaires délicates & épineuses. 1632.

Si les rebellions, les troubles, & les disgraces, dont nous avons parlé jusques icy, eussent rencontré un Prince d'un esprit doux & pliant, la destinée d'Amurat eust esté sans doute la mesme que celle d'Osman, qui avec toutes ses concessions & toute sa facilité, succomba sous la violence d'une sédition. Mais le Grand-Seigneur demeura toûjours inflexible, quoy que dans le commencement il semblast céder; & son intrepidité ne contribua pas peu à étouffer les mutineries. A la fin pourtant convaincu, que la guerre de Perse estoit la seule origine de tant de soûlevemens, il se résolut à la paix. En effet, les gens de guerre ennuyez d'une longue marche au travers d'un païs stérile, sous un ciel brûlant, maudissoient à toute heure l'opiniâtreté des Ministres. D'ailleurs les mesmes soldats ne pouvoient souffrir qu'on les immolast à l'avarice de leurs Generaux, qui sans essuyer ny les dangers, ny les incommoditez de la marche, remplissoient leurs coffres des deniers destinez pour les frais de la campagne. Ainsi un traité estoit comme indispensablement necessaire. Sur ces considerations le Grand-Seigneur écoûta favorablement les propositions de paix, qui luy furent faites par l'Ambassadeur de Perse; & d'autant plûs qu'elles estoient accompagnées de présens tres-considerables. La paix fut concluë presque en un moment: Mais la mesme année qui l'avoit vûë naistre, la vid expirer; comme si elle eust esté faite par surprise; ou comme s'il estoit impossible, que des choses dont la production est si prompte, soient de durée. Le Grand-Mogol n'eut pas plûtôt esté informé de cette paix, qu'il envoya un Ambassadeur à Constantinople, solliciter Amurat de rompre avec 1633.

Conclusion de la paix avec les Persans.

1633. les Perſans. Il luy promit en meſme temps de l'aſſiſter, & de fermer le paſſage de *Nachivan*, une ville de baſſe Armenie, qui eſt ſituée ſur l'*Aranes*, & eſt la grande route des Indes. Comme cet Ambaſſadeur eſtoit chargé de preſens d'un fort grand prix, on le reçût avec tout l'honneur poſſible, & l'on accompagna ſa réception de pluſieurs divertiſſemens, qui ne ſont pas communs en Turquie. Enſuite on le renvoya avec des lettres, dans leſquelles le Sultan faiſoit eſperer qu'en peu il trouveroit les moyens de rompre la paix. Mais les plus prudens, inſtruits par experience des difficultez d'une guerre avec les Perſans, eſtoient d'avis qu'on tournaſt les armes de l'Empire contre la Hongrie. Ils tâcherent d'y diſpoſer le Grand-Seigneur, en luy remontrant, que la conjoncture eſtoit tres-favorable, parce que le Roy Guſtave Adolphe avoit donné une grande atteinte à la puiſſance de la Maiſon d'Aûtriche, qui ſe voyoit attaquée de pluſieurs coſtez. Amurat ſe laiſſa aiſément perſuader à leurs raiſons. Il envoya ordre au Gouverneur de Bude d'aſſembler ſes troupes, & de tenir toutes choſes en eſtat ſur la frontiere. Le Bacha pour obeïr aux Commandemens de ſon maiſtre, dreſſa ſes tentes, & fit en apparence de fort grands preparatifs. Neanmoins des raiſons ſecretes l'obligerent à marcher lentement, & à témoigner plus de penchant pour la paix que pour la guerre : De ſorte qu'un Ambaſſadeur de l'Empereur eſtant arrivé à *Peſth*, il le reçût favorablement, & luy donna des Paſſeports pour aller à Conſtantinople. Les nouvelles que l'on eut alors de la mort de Guſtave Adolphe, & de l'eſtat des affaires des Suedois, changerent entierement les meſures que les Miniſtres Turcs avoient priſes. Ragotzki fomenta autant qu'il luy fut poſſible la mauvaiſe intelligence, qui eſtoit entre les deux Empereurs : Il offrit meſme de ſe joindre aux Turcs avec une armée de trente mille hommes. Mais les affaires de la

Suéde paroiſſant déſeſperées, les promeſſes de Ragotzki incertaines; d'ailleurs la Turquie n'eſtant pas en une aſſez grande tranquillité, les offres de l'Ambaſſadeur furent acceptées, & l'on ſigna la continuation de la tréve. Le Prince de Tranſſylvanie commença dés ce temps-là à perdre l'eſtime de l'Empereur, auſſi bien que celle des Turcs. Le premier le regardoit comme un homme ambitieux, tousjours preſt à animer la Cour Ottomane contre luy, & à ſe joindre aux troupes Turques pour entrer ſur les terres de l'Empire. Les Turcs le conſideroient comme un ami peu ſincere, qui ne faiſoit jamais de propoſitions, que pour avancer ſes propres deſſeins. La Porte eſtoit particulierement mal-ſatisfaite de luy, parce qu'il avoit oſé élever à la principauté de Valachie un certain *Matthias*, & en chaſſer celuy que le Grand-Seigneur y avoit étably. Ce dernier s'appelloit *Stridia-Bey*, c'eſt-à-dire le *Seigneur des Huiſtres*, parce que ſon pere eſtoit un Peſcheur, qui avoit amaſſé d'aſſez grands biens au trafic des Huiſtres. Il eſt vray qu'une naiſſance ſi abjecte le rendoit indigne d'une principauté: Mais pour empêcher que ſon élevation ne fuſt condamnée, il ſuffiſoit que le Grand-Seigneur l'euſt nommé. Ainſi c'eſtoit une preſomption en Ragotzki, & une uſurpation d'autorité ſouveraine, que de diſpoſer de ſon chef d'un Gouvernement, ſur lequel il ne pouvoit pretendre aucun droit. Cependant afin de n'avoir rien à démeſler avec un Prince, dont la fermeté donnoit de l'apprehenſion aux Turcs, le Grand-Seigneur voulut bien luy accorder la confirmation de *Matthias*, à condition, que ce nouveau Prince payeroit pour ſon inveſtiture deux fois autant que les autres avoient accoûtumé de payer. Une des raiſons qui contribua encore beaucoup à la concluſion de la paix, fut, qu'Amurat ſongeoit à faire la guerre aux Polonois, conjointement avec les Moſcovites & les Tartares, & à dépoüiller Emir-Facardin de ſes Eſtats. Ce *Facardin* avoit de gran-

1633.

Paix avec l'Allemagne.

1633. grandes terres dans l'Arabie, où il tenoit plusieurs forteresses importantes. Ses richesses luy avoient attiré l'envie des Gouverneurs de Damas, de Tripoli, & de Gaza, qui l'accuserent de rebellion & d'autres crimes énormes. Le Bacha de Tripoli fut celuy qui porta l'accusation à la Cour. Il allégua, *Que Facardin estoit ennemi de la Religion Mahometane ; Qu'il détruisoit les Mosquées ; Qu'il entretenoit correspondance avec les Corsaires de Malte, & avec ceux de Livourne ; Qu'il leur permettoit de faire aiguade dans son païs : Qu'il favorisoit publiquement les Chrêtiens, souffrant qu'ils bastissent des Eglises dans ses Estats ; Qu'il fortifisoit continuellement ses châteaux, & qu'il empiétoit tous les jours sur les Estats des autres Emirs.* Il est vray que ses richesses estoient si grandes, que tout le monde le haïssoit, ou au moins luy portoit envie. Amurat mesme sur la simple rélation de Bachas, résolut de le ruiner. Pour cét effet, il envoya une armée contre luy sous le commandement du Bacha de Tripoli, qui devoit estre joint par les Bachas de Damas, de Gaza, d'Alep, & du Grand-Caire ; & afin de faire plus de diligence l'Amiral eut ordre de tenir ses Galeres en estat, pour le transport des hommes & des munitions. Il rencontra sur sa route dans le Golfe de *Vola* deux navires Anglois, nommez le *Guillaume* & *Ralph*, & le *Hector*, qui avoient chargé du bled. Comme le transport de cette denrée estoit défendu sous peine de confiscation des vaisseaux, & d'esclavage pour les hommes, le Capitan-Bacha commanda ses Galeres pour aller saisir les deux bâtimens. Il s'estoit flatté qu'un butin si important ne luy coûteroit que la peine de l'envoyer demander. Mais les Anglois, qui n'ignoroient pas à quoy on les destinoit, aimerent mieux se déterminer à la défense, du moins pour vendre leurs biens, leurs vies, & leur liberté le plus cher qu'il seroit possible. Dans cette genereuse resolution, ils couperent les cables, mirent à la voile, & gagnerent la pleine mer. Le combat dura plus de trois heures. Quelquefois ils n'estoient joints

Guerre résoluë contre Facardin.

Combat de toute la flotte

joints à l'abordage que par une galere ; & quelque-fois ils avoient à soûtenir l'effort de plusieurs. Mais chargeant à cartouche, & se défendant de leurs demy-piques, ils repoussoient les Turcs avec grand carnage. Le Capitan-Bacha indigné que deux vaisseaux luy donnassent tant de peine, resolut de mener ses gens à la porte de la chambre des poudres d'un de ces bâtimens. Mais allant donner de l'eperon de sa galere contre la prouë de l'Anglois, ceux de la chambre du Canonier jetterent aussitost une longue main de fer, par laquelle ils attacherent cette galere à leur Navire. Aprés cela ils firent de si terribles décharges de leur canon, rempli de ferraille & de cartouche, qu'ils tuerent le Capitan-Bacha, & prés de trois cens hommes de la galere Bastarde. Ensuite n'ayant plus dequoy charger, ils employerent jusqu'à l'argent monnoyé, qui se trouva dans le vaisseau. A la fin il fallut ceder au nombre ; mais ils le firent avec gloire. Ils mirent le feu à leurs vaisseaux, & ruinerent au même temps deux ou trois galeres ennemies, qui se trouvoient auprés d'eux; outre que le feu enleva les Turcs, qui avoient déja gagné les ponts. Ainsi il ne tomba aucun Anglois au pouvoir des Turcs, à l'exception de deux ou trois, qui furent peschez dans la mer. Le combat terminé de cette sorte, les Turcs remporterent la victoire : mais une victoire qui leur coûta douze cens esclaves tuez ou blessez, sans y comprendre les soldats ; & qui les força à demeurer un mois entier dans le port, pour y radouber leurs galeres. Cette action donna de l'étonnement aux Turcs. Ils ne pouvoient admirer assez la bravoure des Anglois, ou pour en parler comme on en parloit en Turquie, leur opiniâtreté. On ne l'a pas mesme oubliée, & sur tout le fils du Capitan-Bacha s'en souvient encore. Il s'appelle *Omen-Bacha-Ogli*, est Gouverneur de l'Isle de Rhodes, & commande trois ou quatre galeres. La mort & la disgrace de son pere luy ont inspiré tant de haine pour les An-

1633. Turque avec deux vaisseaux Anglois.

1633. Anglois, qu'il achette autant d'esclaves de cette nation, qu'il en peut avoir, & n'en revend point qu'au double. Les nouvelles de ce combat jetterent le Grand Seigneur dans une colere, que rien ne sembloit pouvoir appaiser que la ruïne de tous les Anglois. Néanmoins soit que les Ministres eussent honte de leur perte, ou qu'ils conservassent un reste d'admiration pour la valeur des Chrétiens, l'affaire s'accommoda moyennant une somme de quarante mille écus, Encore les Anglois n'en payerent-ils qu'une partie: & pour des raisons, que je n'ay jamais comprises, les François & les Venitiens furent également taxez en cette rencontre.

Tandis que la Cour nommoit un nouveau Capitan-Bacha, & que l'on radouboit la flotte, le Gouverneur de Damas envoya sommer Facardin de lui remettre *Seyda*, & les autres places fortes entre les mains. Ce vieillard tenoit alors sa residence à Barut. Il répondit, *Qu'il s'estoit entierement démis du soin des affaires; Qu'il avoit resigné le Gouvernement à Aly son fils, comme il le pouvoit prouver par des actes authentiques; Qu'ainsi il n'estoit qu'un simple soldat, sujet de son fils; & que ce n'estoit plus à luy que l'on devoit s'adresser.* Facardin avoit alors une armée de vingt-cinq mille hommes, qu'il divisa en deux corps, dont il donna le commandement à ses deux fils. Douze mille hommes, entre lesquelles il y avoit mille Maronites & deux mille Druses, s'avancerent vers Saphet, sous la conduite d'Aly, qui estoit l'aîné, pour empêcher la jonction des Emirs de *Therabith* & de *Feruc*, avec les Bachas de *Gaza*, & de *Damas*, dont cependant toutes les forces jointes ensemble n'eussent pas fait une armée plus considerable que celle de Facardin. Aly un jeune Prince plein de feu, chargea vigoureusement les Turcs, & leur tua huit mille hommes. Mais sa victoire, qui ne luy coûtoit pas moins de sept mille hommes, fut la cause de sa perte. Car le lendemain les

Combat entre les Turcs & le fils de Facardin.

Bachas

Bachas revinrent à la charge. Il se donna une bataille si sanglante & si opiniâtrée, que l'on dit, que des troupes qui accompagnoient Aly, il ne resta que cent quarante-six soldats. Leur General mesme estant accablé de son cheval, qui estoit blessé à mort, & se trouvant hors d'haleine, se rendit à un soldat, qui luy promit bon quartier; mais le Turc ne luy tint pas sa parole. Au contraire à peine l'eut-il en son pouvoir, qu'il l'étrangla avec un morceau de méche; aprés quoy il luy coupa la teste, & le petit doigt où estoit la bague dont ce Prince avoit accoûtumé de cacheter toutes ses dépesches. L'un & l'autre furent envoyez au Bacha, qui ne voulut pas les recevoir sans ceremonie. Il falut parfumer cette teste, l'arroser d'eaux de senteur, luy mettre un turban, & en peigner la barbe. Aprés avoir gardé ce trophée pendant quelque jours, le General Turc l'envoya à Constantinople. Les nouvelles de la défaite d'Aly n'estoient pas encore venuës à la connoissance de Facardin, lors qu'il apprit que le Capitan-Bacha étoit arrivé à Tripoli avec ses galeres. Estant alors dans la résolution de témoigner au Bacha toute sorte d'amitié, & de luy donner des marques de sa soûmission aux ordres du Grand Seigneur, il fit retirer ses troupes vers le mont Liban; pendant qu'il se rendit luy-mesme à Seyda avec sa maison & ses Gardes, qui faisoient en tout trois mille hommes. De là il envoya à l'Amiral Turc deux *Caramousauls* chargez de vivres & de rafraichissement, Il le fit en mesme temps asseurer, *Qu'il avoit toujours esté fidelle au Grand Seigneur; Qu'il estoit prest d'obeir à tous les ordres de sa Hautesse; Qu'à la verité il avoit levé des troupes; mais que bien loin de songer à se rebeller, comme quelques-uns le prétendoient, il n'avoit mis une armée en campagne, que pour l'opposer aux irruptions des Arabes: Que pour marque de cela, il feroit marcher ses troupes par tout où sa Hautesse le souhaiteroit.* Les raisons de Facardin ne furent pas trop bien goûtées de l'Amiral Turc, qui ne laissa pas

1633.

Autre combat.

Aly étranglé.

C'est une sorte de bâtimens ainsi appellez par les Turcs.

1633. pas de vouloir prendre possession de Seyda, par la douceur, ou par la force. Cette place estoit trop importante pour l'abandonner legerement. Aussi Facardin, qui n'en avoit point de plus agreable, ni de plus forte dans tout le reste de ses Estats, tâcha de s'en conserver la possession. Il crût que l'argent feroit peut-estre sur le Capitan-Bacha, ce que les raisons & la justice ne pouvoient faire. Il luy presenta sous main une somme de cent mille sequins, & pour asseurance de sa fidelité, offrit d'envoyer Mansor son second fils en ostage à Constantinople. L'Amiral Turc accepta l'offre & le present de Facardin. Mais cela ne l'empêcha pas de demander que la forteresse fust remise entre ses mains. Tandis que Facardin déliberoit sur ce qu'il avoit à faire, il apprit la mort de son fils, avec la défaite de son armée. Cette nouvelle luy fit perdre cœur. Il rendit aux Turcs le château de Seyda, & se retira dans sa ville de Barut, où il ne demeura pas long temps; car voyant qu'on le poursuivoit, il aima mieux en sortir, que de s'exposer par une défense inutile à tomber vif entre les mains de ses ennemis. Il se sauva dans les montagnes avec ses Maronites & ses Druses. Sa mauvaise fortune le suivit encore: Ceux qui l'avoient accompagné, se rendirent au Bacha de Damas. On ruina ses Palais & ses Maisons de plaisance: Ses amis l'abandonnerent. Ses deux fils estoient perdus, l'un ayant esté tué dans le combat, l'autre estant emmené en ostage à Constantinople: Ses villes de Gazir, Saphet, Saint Jean d'Acria, & d'autres cederent à la puissance des Vainqueurs; & il ne resta que peu de places fortes, qu'il conserva dans les montagnes. Il s'allia avec un Roy des Arabes, nommé *Reba*, & fit tous les ravages possibles sur les terres du Gouvernement de Damas. Mais estant chassé d'une montagne à l'autre, & d'une caverne à une autre caverne, il fut à la fin forcé de capituler. Le traité se fit

sous

ſous les conditions ſuivantes; *Qu'il auroit la liberté d'aller trouver le Grand Seigneur trompettes ſonnantes, & avec ſon propre équipage, conſiſtant en trois cens hommes; Qu'il pourroit porter avec luy un million de ſequins en or, & ſes autres biens, dont il chargeroit quatorze chameaux; Qu'il ne ſeroit pas conduit en triomphe comme un priſonnier: mais qu'il auroit un accés libre vers ſa Hauteſſe, de meſme maniere que les autres Bachas.* Ces conditions obtenuës, Facardin partit pour la Cour avec ſes deux petits fils. Eſtant à deux journées de Conſtantinople, il envoya huit caſſettes pleines d'or, pour diſpoſer le Grand Seigneur à le recevoir favorablement. Amurat fut fort ſatisfait du preſent de Facardin: Il témoigna de la joye de voir dans la ſoûmiſſion un homme, dont la rebellion avoit ſi long temps duré. Il voulut meſme le voir ſans eſtre connu de luy. Pour cét effet, il ſe déguiſa en ſimple Bacha, & l'alla trouver. La curioſité porta ce Prince à vouloir apprendre de Facardin meſme les circonſtances de ſon malheur. Le viſage de l'Empereur eſtoit aſſez connu à Facardin; mais l'Emir feignit ne le prendre que pour un Seigneur de la Cour. Il l'informa de ſa maniere de vivre, des motifs qui avoient porté ſes ennemis à le ruiner dans l'eſprit du Grand Seigneur, des raiſons qui l'avoient contraint de prendre les armes pour défendre ſa propre vie, & du mauvais ſuccez de ſes affaires. Son hiſtoire fut accompagnée d'une telle preſence d'eſprit, & d'une ſi grande éloquence, que le pretendu Bacha, devenu ſenſible à ſes diſgraces, l'aſſeura qu'il auroit beaucoup de joye de pouvoir luy eſtre utile auprés du Sultan. Le lendemain Facardin fit une entrée ſolemnelle à Conſtantinople, où il eut une audience tres-favorable du Grand Seigneur. L'exemple du Prince ſuffiſoit pour attirer à Facardin les careſſes de toute la Cour. Auſſi n'eut-il point de Bacha, qui ſoit en cette conſideration, ou dans l'eſperance d'avoir part aux richeſſes de 1633.

1633. l'Emir, ne luy marquast beaucoup de consideration. Mais les principaux Officiers prenant garde, que le mesme, qui un peu auparavant avoit esté traité de Rebelle, alloit estre le favori du Grand Seigneur, s'unirent tous contre un homme qui sembloit prest à les supplanter. Le Moufti s'estant joint à eux, ils accuserent Facardin de plusieurs crimes; entr'autres d'avoir renoncé à la Religion de Mahomet, & d'estre ami des Chrétiens. Cét article de Religion fit une si puissante impression sur l'esprit du Grand Seigneur, qu'il resolut de condamner Facardin d'une maniere éclatante. Il monta sur un magnifique Trône, d'où il commanda que l'on amenast Facardin. Aprés quoy ayant fait lire tout haut l'accusation, il prononça luy-mesme une Sentence de mort contre l'accusé. Facardin qui jusques-là avoit esté assis sur un siege bas, se leva pour se justifier: mais on luy ferma la bouche; & tout ce qu'il pût obtenir, fut un quart d'heure de temps pour se preparer à la mort. Il fut étranglé par deux muëts.

Sultan Morat commençant à avancer en âge, commença aussi à vouloir gouverner independamment des conseils des autres. Sa grande maxime estoit de se faire craindre plûtost que de se faire aimer. Il dé-
1634. grada tout d'un coup quatre Visirs, les relegua dans l'Isle de Chypre, & confisqua leurs biens, seulement parce qu'ils s'estoient excusez de luy prester leurs mulets & leurs chameaux. Il se rendit sur tout tres-severe avec les gens de guerre, qu'il punissoit rigoureusement dés la moindre apparence d'opposition à ses volontez; déclarant qu'il attendoit de tous ses Sujets, & en particulier des gens de guerre, une obeïssance aveugle, accompagnée d'un silence, qui té-
Tyrannies de Morat. moignast leur respect. Il imposa une grosse taxe sur le cuivre, parce qu'il avoit des magazins entiers de ce métal. Mais voulant contraindre le peuple à en prendre au prix qu'il y avoit mis, on se soûleva. La sedition ne fut pourtant pas de durée; & les Mutins n'eurent

rent pas plûtost veu couper cinquante testes de leurs chefs, qu'ils se retirerent; Aprés cela le Grand Seigneur se rendit à Burse. Il fit aussi pendre un Cadi, pour lequel les *Vlemah*, c'est-à-dire ceux qui s'appliquent à l'estude de la Loy, avoient une estime particuliere. Ils la témoignerent assez en s'assemblant par troupes à la maison du Moufti, pour deliberer des moyens de tirer raison de cette mort. La Reine-Mere ayant aussitost averti le Grand Seigneur de ce qui se passoit, ce Prince envoya en diligence une barque pour luy amener le Moufti & son fils. D'abord qu'ils furent arrivez, on les étrangla sans leur permettre de se justifier. Jamais sous les Regnes précedens une pareille rigueur n'avoit esté exercée contre le Chef de la Loy, l'oracle de la Religion, la seule bouche d'où doit sortir l'explication des problémes les plus difficiles: Jamais aussi les peuples n'avoient esté frapez d'une si forte terreur: Chacun voyant que l'on n'épargnoit pas des testes sacrées, commençoit à apprehender, qu'une simple innocence ne suffist pas pour mettre à couvert les biens & la vie des Sujets. Il est vray qu'il y a un supplice, que l'on pretend estre particulierement reservé pour les Moufstis, lors qu'ils meritent la mort; c'est qu'on les pile dans un mortier de pierre, que l'on garde pour ce sujet aux sept Tours, où on le montre aux Etrangers: mais ce supplice n'a esté mis que tres-rarement en usage. 1634.

Comme Amurat estoit extrémement adonné au vin, il sçavoit par experience combien cette liqueur est pernicieuse. Ses propres débauches luy faisoient connoistre que l'emportement & la cruauté sont le fruit d'une si funeste boisson. Il avoit sur tout appris que le vin inspire aux peuples un esprit de sedition, dont tous les mouvemens sont dangereux; & qu'il est particulierement contraire aux soldats. Il résolut donc de l'interdire entierement. Un Edit severe ordonna de raser les cabarets, de défon- Le vin défendu.

1634. défoncer les tonneaux qui s'y trouveroient, & de repandre le vin dans les ruës. Afin de sçavoir au vray de quelle maniere on obeïssoit à ses ordres, il se deguisoit souvent pour se promener en cét estat dans la ville: & lorsqu'il trouvoit quelqu'un chargé de vin, il l'envoyoit en prison, & le faisoit batre presque jusques à la mort. Un jour il rencontra dans les ruës un pauvre sourd, qui n'entendant pas le bruit que l'on faisoit à l'approche du Sultan, n'évita pas assez promptement un Prince, dont l'abord estoit si funeste. Cette negligence luy coûta la vie. Il fut étranglé par ordre du Grand Seigneur, qui commanda que l'on jettast le corps dans les ruës. La cruauté d'Amurat fit horreur à tous ses sujets. On craignoit autant sa rencontre, que des matelots apprehendent une tempeste, qui ne leur laisse pas assez de temps pour se pourvoir contre sa violence. Aussi ne se passoit-il point de jour que quelque innocent ne perdist la vie par les ordres de ce Prince.

Amurat fait pendre un Marchand Venitien.

Un Marchand Venitien avoit bâti un Jardac ou cabinet de perspective sur la platte-forme de sa maison. Il fut accusé de l'avoir bâti, pour découvrir avec une lunette d'approche ce qui se passoit dans les promenades du Serrail, & dans les appartemens des femmes. Sur une simple deposition, & sans songer à approfondir la moindre chose, le Grand Seigneur le condamna à estre pendu en chemise au haut de son cabinet. Il voulut mesme qu'on luy mist une banderolle rouge à la main. Ce qu'il commanda pour estre seur de l'exécution de la Sentence. Tous les biens de *Zanetti*, c'est ainsi qu'on appelloit ce Marchand furent confisquez, tant ceux qui luy appartenoient en propre, que ceux qui estoient à ses Associez. Ces effets ayant esté mis à couvert, on en fit une recherche tres-exacte, sans néanmoins en pouvoir rien découvrir, parce que les marques & les numero estoient changez: Amurat jugeant par là, que tous les Marchands Chrétiens estoient

de

de conçert à le tromper, en fit emprisonner un de chaque corps: De sorte que l'on fut contraint de les racheter pour une somme de quarante mille écus. Aprés sous prétexte, que les Chrétiens pour s'exempter de lever cette taxe, meditoient un soûlevement, la Cour ordonna de les desarmer. On le fit avec une si grande severité, qu'on leur osta jusqu'aux moindres armes, & que même on emporta l'epée de l'Ambassadeur d'Angleterre; quoy qu'il alleguast que c'estoit la même avec laquelle le Roy son maître luy avoit donné l'Ordre. 1634.

Mais il est temps à present que nous passions à la relation des succés de la guerre de Pologne, & de la guerre de Perse. Les avantages continuels que le grand *Vladislaüs* remportoit sur les Moscovites, contraignirent enfin ces peuples à rechercher l'assistance d'Amurat. Les Turcs venoient de faire la paix avec la Pologne, & avoient juré dans ce traité l'observation de celuy qui avoit esté conclu à *Chocein* entre le predecesseur d'Amurat & les Polonois. Mais les courses des Cosaques donnérent lieu à une rupture: on s'y determina à la fin. Abassa, l'un des Conseillers du banc, & l'un des plus braves Officiers de l'Empire; fut celuy qui contribua le plus à faire prendre cette resolution au Grand Seigneur, ne doutant point que la conduite des troupes ne luy fust confiée. Comme les Turcs frappent ordinairement avant que de menacer; Abassa eut ordre de faire des soldats en Moldavie & en Valachie, de prendre un corps de Tartares, d'y joindre les forces du Gouvernement de Bude, aussi-bien que celles des environs du Danube, & de marcher en Pologne. Ayant fait tout ses preparatifs avec une promptitude incroyable, il commanda quinze mille Tartares pour aller en course. Ils passerent la riviere de Tyr au-dessus de Choccin & de Rinczug. Leur irruption fut si violente qu'en peu d'heures, ils ravagerent dix lieuës de païs aux environs de Caminiek. Aprés quoy ils

Guerre de Pologne.

C'est le Niester.

1634. ils se retirerent en Moldavie chargez de butin. Mais quoy qu'ils fissent la derniére diligence, ils ne laisserent pas d'estre joints le quatre de Juillet par le General des Polonois, nommé *Stanislaüs Koniecpolski*. Ce General n'avoit pas plus de deux mille cinq cens chevaux avec luy. Il chargea pourtant les Tartares pendant qu'ils donnoient le fourage à leurs chevaux, & les mit en un tel desordre, qu'il recouvra tout le butin, & fit cinq prisonniers de marque, entre lesquels se trouva le gendre de *Cant Emir*. Cela ne fut rien en comparaison d'un orage épouvantable, qui fondit en mesme temps sur la Pologne. Soixante mille Turcs, Tartares, Valaques ou Moldaves passerent le Danube sous la conduite d'Abassa. Le General Polonois, qui n'avoit ny assez de gens pour tenir la campagne contre les Turcs, ny assez de temps pour en amasser un plus grand nombre, songea seulement à se mettre en lieu, où on ne pûst le forcer. Ayant joint ensemble ce qu'il put tirer de troupes des Cosaques & des Seigneurs du païs, il s'alla camper sur une éminence entre le Tyr, & la ville de Choccin, afin d'estre en estat de secourir Camenick, que les Turcs vouloient assiéger. Abassa méprisant le petit nombre des Polonois, résolut sans autre consideration de les forcer dans leur camp. Ceux-cy, qui en furent avertis, profiterent de l'avis. Ils placerent avantageusement leur artillerie, & borderent de Mousquetaires les hayes & les fossez, par où les Turcs devoient necessairement passer: cependant ils mirent toute leur armée en bataille. Les Turcs prirent le plus court pour les charger, & donnerent par consequent dans l'ambuscade: mais une perte de cinq cens hommes qui furent d'abord tüez, leur fit connoître qu'il estoit à propos de prendre un autre chemin. Leur General les envoya par une route qu'il jugea exempte de danger. En mesme temps, il commanda les Tartares pour attaquer l'aisle droite, & les Moldaves avec les Valaques pour attaquer la gauche, tan-

tandis qu'à la teste de ses Turcs, il fondroit sur le corps de bataille. Les Tartares s'acquiterent si courageusement de leur devoir, qu'ils eussent absolument taillé en pieces l'aisle sur laquelle ils donnerent, si *Wisnovitzki* ne fust venu à propos à son secours avec quelques troupes & de l'artillerie : mais les Moldaves & les Valaques n'en userent pas de mesme. Ils ne se batirent que mollement, contre les gens qu'ils regardoient comme leurs freres & leurs voisins : Aussi prirent-ils bientost la fuite, sans estre trop vivement poursuivis par les Polonois. Abassa sonna la retraite, & repassa le Tyr avec une diligence incroyable, ne s'arrêtant qu'à *Rinzur*, éloigné du champ de bataille de dix lieuës. D'abord qu'il se vit aux environs du Danube, il permit à ses soldats d'entrer en quartiers d'hyver. Cependant il envoya un courier à Constantinople avec la nouvelle du combat, & celle de la défaite totale de l'armée Polonoise. Le Grand-Seigneur ne douta point de la verité de ce que luy mandoit son General, dont la rélation n'estoit démentie par personne, & sembloit au contraire confirmée par l'avis que l'on reçût, que la Pologne envoyoit un Ambassadeur: En effet les Polonois estant engagez en une guerre contre les Moscovites, & prests d'en avoir une autre avec les Suédois, il n'eust pas esté à propos d'irriter les Turcs : Ainsi on tâcha d'en venir à un accommodement avec eux. Dans ce dessein on envoya un Ambassadeur en Turquie avec une suite de trois cens hommes, pour se plaindre de la conduite d'Abassa, comme si ce General eust agi contre les ordres, ou sans la participation du Sultan. Environ le temps que l'Ambassadeur arriva à Constantinople, il nâquit au Grand-Seigneur un fils, qui n'estoit pas d'une constitution à vivre longs-temps. Mais cela n'empêcha pas que l'on ne fist des réjoüissances publiques pour sa naissance, & que la ville ne fust éclairée de flambeaux, de feux de joye, & de feux d'artifice.

1634. Bataille entre les Turcs & les Polonois.

Ambassadeur de Pologne en Turquie.

1634. Amurat en prit mesme occasion de faire voir la magnificence de sa Cour à l'Ambassadeur de Pologne, par une cavalcade solemnelle, où tous les habitans de Constantinople assisterent sous les armes.

Avant que de vouloir donner audience à l'Ambassadeur, le Sultan nomma Abassa pour sçavoir de luy, quelle estoit sa commission. Le Ministre Turc porta fort haut ses prétentions ; demandant, *Que l'on remboursast le Grand-Seigneur des frais de la guerre; Que l'on démolist certains forts, où les Cosaques avoient accoûtumé de se retirer; Que l'on satisfist la Cour Turque de dix années de tribut, qui luy estoient deuës; & que l'on donnast seureté du payement pour l'avenir.* L'Ambassadeur refusa absolument d'entendre parler de tribut, & répondit qu'à l'égard des autres choses, il croyoit que ses presens seroient une satisfaction suffisante.

Ces presens estoient,

Un carrosse doublé de velours, & attelé de six beaux chevaux.

Un bassin & des flambeaux de vermeil doré.

Quatre horologes sonnantes.

Dix vestes de martre zibeline.

Quatre carquois garnis de fléches, & quelques chiens de chasse.

Il fut enfin conduit à l'audience par le General des Janissaires, & le Chiaoux-Bachi. Quoy que ce ne soit pas la coûtume des Sultans de parler aux Ambassadeurs, le Grand-Seigneur ne laissa pas de demander à celuy-cy, pourquoy il estoit venu. L'Ambassadeur répondit, que c'estoit pour apporter à sa Hautesse les nouvelles du couronnement du Roy de Pologne, & pour conclure une bonne paix avec elle, si elle vouloit y consentir. Le fier Sultan repartit, que tous les Princes Chrétiens devoient recevoir les Loix des Empereurs Ottomans, & leur payer tribut, ou qu'autrement ils éprouveroient toute la fureur de ses armes. A quoy il ajoûta en prenant un cimetere, & en le tirant à demi, que c'étoit avec cela qu'il viendroit

droit à bout de ses ennemis; & qu'encore qu'il fust occupé à la guerre de Perse, il ne craindroit point d'en entreprendre une autre contre la Pologne. L'Ambassadeur se retira aprés avoir répondu d'une maniere modeste aux bravades du Grand-Seigneur. 1634.

Pour faire croire au monde, qu'effectivement on avoit dessein d'attaquer les Polonois, & pour tâcher de les obliger à accepter les conditions qu'on leur offroit, on leur declara la guerre. Les tentes furent dressées, comme si l'on eust esté prest à partir. Le Grand-Seigneur fit une cavalcade solemnelle au travers de Constantinople. Sa veste de dessus estoit faite à la Hongroise, & doublée de martre zibeline. Il portoit à sa main droite un carquois, & à gauche deux épées nuës. Son turban estoit chargé d'une aigrette, autour de laquelle regnoit un riche cordon de diamans. Ce fut en cét équipage magnifique qu'il se rendit à ses tentes, pour prendre ensuite la route d'Andrinople. Mais l'arrivée d'un Ambassadeur de l'Empereur fit changer de resolution à Amurat, dont la colere se dissipa à la veuë des presens qu'on luy apportoit.

Avant que de suivre la Cour à Andrinople, il ne sera peut-estre pas hors de saison de rapporter icy quelques accidens qui arriverent en ce temps-là à Constantinople par le feu & par l'eau. Le Grand-Seigneur revenant par mer d'un lieu nommé *Stravosta*, dans la Baye d'Ismit, que l'on appelloit autrefois Nicomedie, un bâtiment où quatre-vingt-cinq Bachas, Agas, & autres Officiers de la Cour, s'estoient mis, fut coulé à fond par une bouffée de vent qui fondit sur eux à l'impourvû; & il ne se sauva que trois matelots. Il arriva par le feu des accidens beaucoup plus tristes. Un jour que l'on faisoit joüer des feux d'artifice dans une des maisons de plaisance du Grand-Seigneur, le feu prit avec tant de violence aux lambris, que peu s'en falut que tout le Palais ne fust reduit en cendres : mais on y employa tant de mains, que le dommage ne fut pas aussi grand, qu'il le devoit

1634. voit eſtre. Cét embraſement fut comme un preſage de celuy qui arriva le ſeiziéme Septembre à Aiacab, un quartier de Conſtantinople entre le rempart & le port, où demeurent les cabaretiers, les bouchers, les poiſſonniers & d'autres gens de cette ſorte. Le feu prit d'abord à une maiſon, qui avoit eſté un cabaret, & n'eſtoit bâtie que de ſapin. Trouvant une matiére ſi combuſtible, il gagna en moins de rien toutes les maiſons voiſines: & ſon effet fut ſi violent, qu'il ſembloit que ce fuſt une trainée de poudre. Il prit ſon cours contre le vent, brûlant de l'un & de l'autre coſté juſqu'à la colomne, que l'on appelle Hiſtorique, & juſqu'aux Moſquées de Mahomet & de Selim: De ſorte qu'en peu de temps un tiers de la ville fut conſumé. Il eſt difficile d'exprimer les deſordres effroyables que cauſa cét embraſement: Combien de marchandiſes & de riches meubles y perirent, quels biens y furent réduits en cendres, que de Palais auparavant magnifiques, ſe trouverent en la meſme condition, que les maiſons des moindres particuliers. Il n'y a point d'embraſement que l'on puiſſe plus juſtement comparer à celuy-cy, que le feu terrible qui arriva à Londres en 1666. La plus grande difference qu'il y ait entre l'un & l'autre, eſt, que l'action du feu de Conſtantinople fut bien plus violente & bien plus prompte, que ne fut l'action de celuy de Londres, puiſque le premier conſuma un plus grand eſpace en deux fois moins de temps que le dernier. Mais cela ne doit pas paroître étrange, ſi l'on conſidere que la pluſpart des maiſons de Conſtantinople eſtant de bois, une matiére ſi peu ſolide ne pouvoit pas ſoûtenir long-temps la fureur d'un élément, qui trouva à Londres quelque reſiſtance dans les pierres & dans les briques. Le feu éteint, on commença à ſonger qui en pouvoit eſtre l'auteur. Les uns en accuſoient les Perſans; En effet un de cette nation ſouffrit la mort l'année ſuivante pour ce ſujet. D'autres prenoient les Janiſſaires à partie, & regardoient l'embra-

Feu terrible à Conſtantinople.

bra-

brasement comme un effet de leur haine pour les habitans de Constantinople. On ajoûtoit que leur dessein estoit de piller la ville ; & qu'enfin s'ils n'y avoient pas mis le feu, ils avoient contribué à l'augmenter. Ce qui confirmoit le peuple dans ce soupçon, estoit que les Janissaires sous pretexte d'attendre des ordres de leur General, avoient refusé de travailler à arrêter le feu ; & qu'outre cela ils en avoient détourné les autres. Quoy qu'il en soit, le Grand-Seigneur ne manqua pas de son costé à ce qu'il devoit à ses sujets en une si triste occasion. Il envoya de son Serrail quatre mille hommes, & ne dispensa pas mesme les Officiers de sa Chambre d'aller au secours du peuple. Il s'en trouva qui ne craignirent point de se jetter dans les flames, afin de faire paroître leur obeïssance aux ordres du Grand-Seigneur, leur zele pour le public, & leur courage au milieu des dangers. Ce fut pourtant peu contre un ennemi invincible, qui ne succomba que lorsqu'il n'eut plus dequoy se nourrir. Le feu consuma vingt mille maisons, deux cens Mosquées, la Bibliotheque du Moufti, que l'on estimoit beaucoup à cause d'un grand nombre des Livres Arabes & Persans, qui en composoient la meilleure partie. Les *Albengs*, c'est-à-dire le quartier des Janissaires, où il y avoit trois cens chambres, dont chacune pouvoit tenir quatre cens hommes, furent reduits en cendres. Ce malheur toucha sensiblement Amurat, qui déboursa des sommes considerables, pour soulager ceux qui avoient le plus souffert. Quelque perte neanmoins que l'on eust faite, Constantinople ne laissa pas de se rétablir ; & cette puissante ville s'est conservée dans un estat florissant, jusqu'en l'an 1660. qu'un nouvel embrasement la réduisit en une condition pitoyable. Mais elle est dans une situation si avantageuse, la presence de la Cour y attire tant d'argent, & le commerce y fait couler tant richesses, que peu d'années luy ont suffi pour se rétablir une seconde fois. 1634.

1634. Le Grand-Seigneur paroiſſoit alors entierement déterminé à une rupture avec la Pologne. Les ſollicitations d'Abaſſa avoient le plus contribué à luy en faire naiſtre le deſſein. La conjonćture des affaires le confirmoit dans cette réſolution. Car on ne jugeoit pas qu'il fuſt de la politique de permettre que l'on fiſt de trop grands ravages ſur les terres des Moſcovites; ni que les Polonois, une nation aguerrie & tres-puiſſante, ſe rendiſſent encore plus formidables par de nouvelles conqueſtes. On fit donc des preparatifs de tous coſtez. On envoya en Moldavie par la mer noire & par le Danube une grande quantité de munitions de guerre & de bouche. Le Cham des Tartares fit ſçavoir que ſes troupes ſeroient preſtes à marcher au premier ordre. Le Beglierbey de Grece prit ſon rendez-vous à *Philippopolis*, où il ſe trouva avec une armée de trente mille hommes, qui devoit eſtre jointe par les Bachas de la Boſnie, de Siliſtrie, & des autres Gouvernemens d'Europe. Les Princes de Moldavie & de Valachie leverent en apparence des troupes pour le ſervice des Turcs; mais en effet ils n'attendoient qu'une occaſion de ſe declarer pour les Polonois, avec qui ils avoient une correſpondance ſecrete. L'armée des Turcs eſtoit ſi belle, & toutes leurs meſures ſembloient ſi bien priſes, qu'ils n'euſſent pas ſeulement voulu entendre parler d'accommodement. Abaſſa entretenoit le Sultan dans cette penſée, par des impoſtures; l'aſſeurant, que la peur avoit déja ſaiſi les Polonois; qu'ils ne demandoient pas mieux que de traitter; qu'ils eſtoient meſme reſolus d'acheter la paix par un tribut. Il n'y avoit pourtant rien de vray dans tout cela. Au contraire le Roy de Pologne preſſoit tellement les Moſcovites, que les ayant aſſiegez dans leur propre camp, il contraignit une armée de quatre vingt mille hommes de poſer les armes & de ſe rendre. Cette action qui ſemble incroyable, peut-eſtre parce que nous n'avons rien

Victoire des Polonois ſur les Moſcovites.

de

de pareil dans l'Hiſtoire, euſt ſans doute eſté ſuivie du renverſement de l'Empire des Moſcovites, ſi *Vladiſlaüs* euſt pouſſé ſa pointe en marchant droit à Moſcow. Mais la Providence, qui gouverne toutes choſes, luy ayant laiſſé former d'autres deſſeins, les armes victorieuſes de la Pologne allérent comme échouër aux pieds des remparts de Bial. Cette ville eſtoit ſi bien fortifiée, & pourvuë d'une ſi bonne garniſon, que les aſſauts des Polonois furent inutiles. La longueur & la difficulté du ſiége les en dégouterent. D'ailleurs, les montres n'eſtant pas régulierement payées, le ſoldat commença à murmurer : enfin la place aſſiégée occupant toutes les troupes de la Pologne, les autres villes de Moſcovie eurent le temps de ſe fortifier. Ces conſiderations porterent le Roy Vladiſlaüs à prêter l'oreille aux inſtances reiterées des Moſcovites, qui luy demandoient la paix. Les Plenipotentiaires ſe trouverent au lieu marqué pour leur conference, & eurent bientoſt reglé les articles. Par ce traité le Grand Duc rendit le Duché de *Smolensko* & *Czernieſchou*, qui avoit eſté pris deux cens ans auparavant ſur la Pologne & ſur la Lithuanie. Il rendit auſſi à la Pologne d'autres Villes & d'autres Eſtats, qui tenoient un eſpace de deux cens lieuës. 1634.

Concluſion de la paix entre les deux nations.

Amurat n'eut pas plûtoſt appris la concluſion précipitée d'une paix, à laquelle il ne s'eſtoit pas attendu, qu'il commença à ne plus faire de bravades contre les Polonois. Mais il s'emporta prodigieuſement contre les Moſcovites qu'il traita de lâches, & de perfides, & dont il fit empriſonner les Ambaſſadeurs. Enſuite ſongeant qu'il avoit irrité mal-à-propos un voiſin brave, puiſſant, victorieux, qui en tout temps pouvoit réſiſter à toute la puiſſance de l'Empire Turc, & à plus forte raiſon lorſqu'elle eſtoit partagée entre deux grands ennemis, il fit ſon poſſible pour renoüer le traité de paix. Chahin-Aga fut envoyé en Pologne avec la qualité

1634. d'Ambassadeur. Il trouva le Roy à Varsovie, où la Diette estoit essemblée. Il tâcha de justifier son maistre, & protesta, *Que ce qui s'estoit passé, avoit esté fait contre les veritables intentions de sa Hautesse; Que tant d'infractions estoient un effet des artifices & des mauvais conseils d'Abassa; Qu'enfin pour donner à sa Majesté Polonoise la satisfaction qu'elle pouvoit souhaiter, le Grand Seigneur luy offroit la punition du coupable.* Le Roy répondit, *Que puisque les Turcs ne faisoient aucun scrupule de violer la paix la plus solemnellement jurée, il falloit que l'on travaillast dans la Diette à chercher des expediens pour empêcher que le Grand Seigneur ne rompist quand il luy plairoit.* L'Ambassadeur que l'on avoit envoyé à Constantinople estoit alors de retour. Il apprit l'Assemblée, *Quel estoit l'orgueil des Turcs; combien peu on devoit se fier à des gens qui faisoient de profession de fausser leur foy; Quel mépris ils témoignoient pour les autres peuples; & avec quelle fierté ils recevoient les Ambassadeurs Chrétiens.* La Diette irritée au dernier point de la maniere d'agir des Turcs, approuva la resolution du Roy, & déclara, *Qu'elle ne vouloit plus estre exposée aux insultes & à la perfidie d'un Tyran; Qu'il falloit luy faire sentir qu'on avoit des armes offensives aussi-bien que des armes deffensives; Qu'enfin si c'estoit une lâcheté de souffrir que l'on violast de gayeté de cœur une paix solidement établie, c'estoit la derniere des bassesses de se contenter d'une simple excuse pour satisfaction.* Ce fut de la sorte que l'on congédia l'Envoyé Turc, pendant que le Roy alla faire un tour en Podolie, pour voir l'estat de son armée, qu'il trouva forte de quatre-vingt mille hommes, tous en tres-bon équipage, & résolus de suivre leur Prince jusqu'aux portes de Constantinople.

Ambassadeur Turc en Pologne.

La marche de cette grande armée embarassa assez les Ministres Turcs, parce que l'on venoit de rompre avec la Perse, & que l'on n'avoit pas des troupes capables de tenir teste à deux ennemis si puissans. On s'appliqua donc à chercher quelques moyens d'entrer en traité avec les Polonois. Morteza-Bacha l'un des Con-

Conseillers d'estat, servit tres-utilement en cette affaire. Il écrivit plusieurs lettres à *Koniecpolski* General des Polonois, pour l'exhorter à la paix ; & afin de le persuader entierement, que le Grand Seigneur avoit un veritable déplaisir de ce qui s'estoit passé, la Cour fit étrangler Abassa dans la pensée que ce sacrifice appaiseroit les Polonois. Mais ils mépriserent toutes les démarches de la Porte, comme si rien n'eust esté capable de les satisfaire, que la ruine des plus riches Provinces de l'Empire Turc. Le Grand Conseil de Pologne fit pourtant reflexion, *Que la guerre ne seroit peut-estre pas aussi avantageuse qu'on l'esperoit ; Qu'il y avoit dans l'armée un grand nombre de volontaires, qui ne pourroient resister aux fatigues que l'on auroit à essuyer ; ou qu'enfin le frais de la guerre iroient si haut, que la Republique y pourroit difficilement fournir.* Sur ces considerations la plupart des voix furent pour la paix, qui se fit sous les conditions suivantes. 1634. Abassa étranglé.

Que les Vayvodes de Valachie & de Moldavie seroient confirmez par le Grand Seigneur du consentement & à la recommandation du Roy de Pologne. Paix entre les deux Couronnes.

Que Cant-Emir *& ses Tartares abandonneroient la Province de* Buckzac ; *ou qu'à leur refus, les Turcs se joindroient au Cham des Tartares pour les en chasser.*

Que les Polonois empêcheroient à l'avenir les Cosaques de faire des courses sur la mer noire.

Que les Turcs renonceroient pour toûjours à toutes demandes ou pretentions de tribut de la Pologne ; Qu'ils ne bâtiroient aucun nouveau fort sur la frontiere.

Que le Niéper *seroit libre aux Polonois, & qu'on ne pourroit leur empecher l'usage de cette riviere.*

Que les articles auparavant arrêtez demeureroient comme autrefois en leur force & en leur vigueur.

Il arriva en cette année de grands differends entre l'Ambassadeur de France & les Ministres Turcs. Le premier sujet de mécontentement avoit esté donné en l'an 1631. Le Marquis de Marcheville qui alloit alors à Constantinople en qualité d'Ambassadeur du Differend entre l'Ambassadeur de France & les Ministres.

Roy

1634. Roy tres-Chrétien, fut rencontré à la hauteur de Scio par le Capitan-Bacha, avec la flotte des galeres. Les Turcs envoyerent une chaloupe aux François, pour leur faire baisser le Pavillon, & payer une espece de present qu'ils pretendent estre deu à l'Amiral du Grand Seigneur. Monsieur de Marcheville crût qu'une telle soûmission seroit contre la dignité d'un Ambassadeur, & par consequent contre la grandeur du Roy son Maistre: Ainsi il refusa absolument de donner & le salut & le present. Néanmoins comme il estoit envoyé pour renouveller les anciens traitez, il jugea à propos de faire connoistre qu'il ne manquoit pas à ce qu'il devoit au Grand Seigneur; il se tint donc à une certaine distance, & salüa l'Amiral de cinq volées. Le Capitan-Bacha peu content de ce salut, envoya fierement dire à Monsieur de Marcheville de venir parler à luy. Une proposition si insolente ne pouvoit que surprendre extrémement l'Ambassadeur, qui resolut de se soûtenir en cette occasion. Mais aprés plusieurs messages de part & d'autre, on luy conseilla d'avoir un peu de condescendance, de peur d'engager extraordinairement l'honneur du Roy. En arrivant à Constantinople il se plaignit hautement de la violence qui luy avoit esté faite. La Cour condamna le procedé du Capitan-Bacha: Mais au fond l'Ambassadeur ne reçût pour satisfaction, que des paroles & des promesses, qui n'eurent point du tout d'effet. Le Comte de *Cesi*, predecesseur de Monsieur de Marcheville n'attendoit que l'arrivée de celuy-cy, pour s'en retourner en France. Mais il s'estoit tellement endetté par ses profusions, que ses creanciers ne le voulurent point laisser partir, qu'ils n'eussent esté satisfaits. N'ayant pas de quoy payer, il fut exposé à plusieurs insultes, & on le retint comme prisonnier à Constantinople. Le Marquis de Marcheville son successeur, toûjours sensible à l'affront qu'on luy avoit fait devant Scio, travailla pendant tout le temps de son

Am-

Ambaſſade à ruiner le General de la mer. Ce Bacha revenant à Conſtantinople, aprés avoir eû quelque avantage ſur les Coſaques dans la mer noire, fut favorablement reçû du Sultan. Peu aprés ſon arrivée on l'informa des mauvais offices que l'Ambaſſadeur avoit tâché de luy rendre pendant ſon abſence. On ajoûta meſme que pour le perdre, Monſieur de Marcheville n'avoit pas épargné la calomnie, ayant fait dire pluſieurs fauſſetez au Grand-Seigneur par l'Interpréte de l'Ambaſſade. Le Bacha trouvant ſon Maiſtre en fort bonne humeur, embraſſa cette occaſion de ſe vanger; & fit tant que le Grand-Seigneur luy promit de faire pendre le malheureux *Drogman*. Seur de la parole du Sultan, il reſolut de joüer d'adreſſe. Il fit aſſûrer l'Ambaſſadeur qu'il ne ſouhaitoit rien davantage que d'eſtre de ſes amis, & pour le luy marquer plus particulierement, luy demanda ſon Interpréte. L'Ambaſſadeur, qui ne l'euſt jamais ſoupçonné d'une ſi déteſtable perfidie, luy envoya le *Drogman*, qui fut pendu ſur le champ par ordre exprés de l'Empereur. Il fut meſme porté par la Sentence, qu'il demeureroit au gibet avec ſon bonnet de velours, qui ſous le regne d'Amurat eſtoit une marque à laquelle on diſtinguoit les Interprétes. Ce fut inutilement que Mr. de Marcheville ſe plaignit d'un procedé ſi contraire au droit des gens, auſſi bien qu'aux articles des traitez. Il n'en put avoir aucune reparation. Les Miniſtres luy répondirent, qu'un Sultan pouvoit faire juſtice de ſes ſujets, ſans en demander permiſſion à un Ambaſſadeur, & ſans qu'aucun Ambaſſadeur euſt droit de s'y intereſſer. Depuis ce temps là le Marquis fit paroître plus d'averſion que jamais pour le Capitan-Bacha, qui de ſon coſté en fut ſi irrité, qu'il ne ſongea plus qu'à ſe défaire de luy. Ayant obtenu du Sultan le pouvoir de congédier ce Miniſtre, il l'envoya auſſi-toſt querir, & aprés luy avoir fait des reproches de ſa maniere d'agir, luy ordonna de la part 1634.

du

1634. du Grand Seigneur de ſortir inceſſamment des Eſtats de ſa Hauteſſe. On ne luy donna pas le temps d'avertir ſes gens, ou de faire ſon bagage. Il fut mis par force dans un vaiſſeau François, qui eſtoit alors au port, & on contraignit l'équipage de mettre à la voile. Mais comme le vent eſtoit contraire, on fit remorquer le vaiſſeau juſqu'en pleine mer par deux galeres. Aprés le départ du Marquis de Marcheville, le Comte de *Ceſi*, qui avoit retenu à Conſtantinople pour les raiſons que nous avons déja marquées, reprit le ſoin des affaires. La conſideration du commerce, & l'intereſt des Negotians l'obligerent à prendre une conduite plus moderée que n'avoit fait ſon predeceſſeur : De ſorte que l'on ne travailla qu'à adoucir l'Amiral, & à diſſiper l'aigreur qu'il avoit contre les François. Encore que ces differens ſemblaſſent ne regarder directement que la nation Françoiſe, les autres ne laiſſerent pas d'y eſtre en quelque maniere intereſſées, & la Cour Turque conçut de l'averſion pour tout ce qui s'appelloit *Franc*. Elle en donna des marques en une occaſion aſſez importante. Cyrille avoit eſté demis du Patriarchat de Conſtantinople par les ſollicitations des Latins. Mais on l'y rétablit, & on l'aſſeura qu'à l'avenir il n'y auroit plus de conſiderations aſſez fortes pour porter la Cour à le troubler dans l'exercice de ſa Charge.

La concluſion de la paix avec la Pologne laiſſant les Turcs en eſtat d'agir, on ſe prepara à faire un puiſſant effort contre la Perſe. Mais les Janiſſaires ennuyez de la longueur & des fatigues d'une guerre ſi penible, exciterent de nouveaux troubles dans le camp. Amurat ſe perſuada que le déreglement de ſes troupes, eſtoit un effet de la négligence ou du manque de courage de leurs Officiers. Dans cette penſée il fit appeller l'Aga ou le General des Janiſſaires, & le condamna à mort ſans luy avoir fait ſon procez, & meſme ſans luy permettre de ſe juſtifier. Les biens du coupable, qui montoient à un mil-

Actes de cruauté d'Amurat.

lion

lion soixante & dix mille écus, furent confisquez au Tresor Royal. Un autre Officier des Janissaires, de qui le crime estoit plûtost d'estre riche que d'estre seditieux, eut le mesme sort que l'Aga. Le Grand Seigneur profita de cent soixante mille écus à cette mort. Le Gouverneur de Damas & d'autres Seigneurs qui avoient pillé le peuple, rendirent au Prince ce qu'ils avoient pris aux sujets, & perdirent en un même jour leurs biens & leurs vies. Le sang & l'argent estoient tellement du goust de cét Empereur, que pour s'insinuer dans ses bonnes graces, il n'y avoit qu'à presenter des victimes à son avarice, ou à sa cruauté. Quand il trouvoit des Seigneurs fort riches, il ne cherchoit plus que les moyens de les trouver coupables, & de montrer, que leurs biens venant d'extorsion ou de rapine, il n'y avoit que ses coffres qui fussent capables de les purifier. 1634.

Les lettres qu'on reçût de Perse, portoient, que le Sophi estoit campé aux environs de *Van* à la teste d'une puissante armée; que celle du premier Visir ne se trouvoit pas capable de luy faire teste; & que la presence du Grand Seigneur estoit necessaire pour animer les soldats, & pour augmenter leur nombre. Le Grand Seigneur résolut de transferer sa residence à Scutari, afin qu'estant sur la frontiere d'Asie, il pust plus commodement envoier du secours au camp, & en recevoir des nouvelles. Mais avant que de partir, il travailla à empêcher que des mouvemens populaires n'interrompissent les progrés de ses armes. Dans cette veuë, il fit fermer tous les lieux où la débauche & l'oysiveté conduisoient un trop grand nombre de gens; c'est-à-dire, les cabarets, & les maisons à tabac & à caffé. On devint mesme si rigide, que deux personnes ne pouvoient pas entrer en mesme temps chez un Barbier, parce que ces lieux étoient quelque temps auparavant des rendez-vous de Mutins, où l'on se donnoit la liberté de parler contre le Gouvernement. Deplus pour rompre toutes sortes d'as-

Le Grand Seigneur va à Scutari.

1634. d'assemblées sécretes, on donna ordre que toutes les chandelles & les feux fussent éteints à une heure & demie de nuit: ce qui causa un mécontentement géneral parmi le peuple. La cruauté d'Amurat parut de nouveau en une occasion assez singuliere. Un jour que ce Prince traversoit la ville à cheval, trente Pelerins Indiens coururent au devant de luy, dans l'esperance d'en obtenir quelque present. Leur habit peu ordinaire fit prendre l'épouvante au cheval, qui se cabra, & renversa le Sultan. Outré de cette disgrace il tua son cheval de sa propre main, & envoya les Pelerins aux galeres.

D'abord qu'il fut arrivé à Scutari, qui est une ville située à l'opposite de Constantinople sur la coste de Natolie, il se donna tout entier aux soins de la guerre qu'il avoit contre la Perse. Ayant resolu d'aller commander luy-mesme ses troupes, on arbora la queuë de cheval, qui est le signal du départ. Il visita ensuita les tombeaux de ses ancestres, & fit son Corban, afin d'attirer par cette aumône la benediction du Ciel sur ses desseins. Les grands Officiers de l'armée firent à l'envy des presens à leur Empereur: les uns luy donnerent de riches tentes; les autres des armes legeres curieusement travaillées; d'autres des chevaux & des harnois de prix. On tira de grandes sommes du Tresor Royal pour les préparatifs de la guerre & pour le payement des troupes. Le soin des affaires en l'absence du Grand Seigneur fut donné au Bostangi-Bachi, que l'on fit Caïmacan de Constantinople. Le Sultan partit en suite de cette ville vers la fin d'Avril, à la teste d'une armée de cent cinquante mille hommes.

1635. Cependant le differend d'*Estienne-Betlem* & de *Ragotzki* causoit beaucoup de confusion en Transsylvanie. Ils estoient competiteurs, & le premier ne se souvenoit qu'avec douleur qu'il avoit esté supplanté par Ragotzki. Outre cela il ne pou-

pouvoit luy pardonner la mort de son fils, que ce Prince avoit fait exécuter pour meurtre. Il alla à Bude renouveller ses plaintes au Bacha: qui l'envoya à la Cour avec de fortes recommandations. Estant conduit à l'Audience des Ministres, il leur remontra, *Qu'il n'avoit esté chassé du Gouvernement de Transsylvanie, qu'à cause de l'attachement inviolable de sa maison aux interests de la Porte. Que même les Transsylvains sembloient ne l'avoir exclus que dans le dessein de braver la Cour Ottomane, & de paroître independans; Qu'ainsi sa Hautesse estoit engagée d'honneur à le proteger; Qu'enfin si on le rétablissoit, on éprouveroit en luy le même zele & la même fidelité dont ses predecesseurs avoient donné tant de marques; Au lieu que l'on ne trouvoit en Ragotzki, qu'un Prince ambitieux au dernier point; un esprit remüant & amateur des nouveautez, un ennemi declaré des Turcs, & un partisan de l'Allemagne, aussi bien que des autres ennemis de sa Hautesse.* 1635.

Les Turcs persuadez par ces raisons, resolurent aisement de le secourir, & de déposer Ragotzki, dont la conduite ne leur plaisoit pas. La conjoncture des affaires n'estoit pas des plus favorables: La guerre de Perse demandoit toute l'application des Ministres. Mais d'ailleurs comme la Porte n'a jamais jetté inutilement des semences de division parmi les Chrétiens; il n'eust pas esté prudent d'agir icy contre la premiere maxime de l'Estat, en negligeant de rompre la bonne intelligence, qui se trouvoit entre leurs ennemis. Sur ce principe le Bacha de Bude reçût ordre d'entrer en Transsylvanie avec des forces suffisantes pour faire teste à Ragotzki, mesme temps on envoya un Chiaoux à Vienne, pour dissiper les ombrages, qu'on y eust pû prendre de la marche de ces troupes. On fit assûrer l'Empereur que l'on ne songeoit point du tout à violer la paix; mais que le Sultan faisoit passer une armée en Transsylvanie seulement pour déposer Ragotzki, un Prince trop remüant, & pour en mettre à sa

1635. place un autre, dont l'esprit moins inquiet & moins turbulent fust plus propre à entretenir une bonne correspondance entre les deux Empereurs.

Le Prince de Transsylvanie, quoy que persuadé de l'inégalité qui estoit entre ses forces & celles des Turcs, ne parut point étonné à la veuë de l'orage dont il estoit menacé. Au contraire on remarqua & dans son visage & dans ses deliberations cette mesme intrépidité, qui l'a toûjours accompagné. Cependant pour n'estre point surpris, il assembla les Estats en diligence, & envoya un courier à Vienne demander la protection de l'Empereur. La Hongrie appuya sa demande, & quelques amis qu'il avoit à Vienne, agirent si puissamment en sa faveur, que l'affaire fut débatuë en plein Conseil. On disputa fort long-temps de part & d'autre sur ce sujet. Ceux qui estoient contre Ragotzki, alléguoient, *Que les secours qu'on luy donneroit, fourniroient aux Turcs un pretexte de déclarer la guerre à l'Empereur; Que Ragotzki estoit un esprit inquiet & turbulent, semblable à Gabor son predecesseur, qui avoit ravagé plus d'une fois la Hongrie & l'Aûtriche, porté ses drapeaux jusqu'à la veuë de Vienne, & attaqué l'Empereur à toutes les occasions qui s'en estoient presentées; Qu'il valoit autant nourrir une vipere dans son sein, que de protéger un esprit si dangereux, qui aprés avoir esté relevé aux dépens de l'Empereur, ne manqueroit pas d'employer ses forces contre la Maison d'Aûtriche, & de se joindre aux factieux pour la ruiner. Soyons donc simples spectateurs*, ajoûtoient-ils; *Regardons du port l'agitation des vagues, & les effets de la tempeste: Peut-estre qu'un changement en Transsylvanie nous sera avantageux; Que le Prince qui succedera à Ragotzki, sera d'un esprit plus posé; & que secondant les maximes de nostre Cour, il cultivera une paix, dont depend absolument le bonheur de nos Provinces.*

Ragotzki ne laissa pas de trouver des partisans dans le Conseil. Entr'autres un Directeur de l'armée Imperiale, nommé Dom Annibal Gonzaga, qui

estoit également bien instruit de l'estat de la Transsylvanie, & de l'estat de l'Empire Turc, s'exprimá, dit-on, en ces termes; 1635.

SIRE,

Lorsque nous apprehendons si fort les desseins de Ragotzki, & que de la maniere d'agir de celuy qui l'a precedé, nous jugeons de celle qu'il observera luy-mesme, nous le regardons sans doute moins comme un Prince élû par la voix du peuple, que comme l'héritier de Betlem-Gabor. Mais nous n'avons pas icy un fils qui marche sur les traces de son pere: C'est une toute autre personne, un nouveau Prince, en qui nous trouvons de nouvelles inclinations, & une inimitié particuliere pour la maison des Gabor. Je ne puis donc pas comprendre, comment nous nous figurons qu'il doive avoir les mesmes maximes & les mesmes interests que cette maison. Pour moy je me persuade qu'il est de la politique d'entretenir une bonne correspondance avec les Princes de Transsylvanie; que nous ne pouvons nous unir trop étroitement à eux contre le Turc. Les Estats de VÔTRE MAJESTÉ *& les leurs éstant contigus, on doit, ce me semble, les regarder comme deux maisons voisines, qui se soûtiennent réciproquement l'une l'autre. Ainsi accordons nostre protection à un peuple, qui ne manquera pas d'estre accablé, aussi-tost que nous l'abandonnerons. Je sçay, que pour ruiner Ragotzki, on nous allégue les fautes de Betlem-Gabor: Mais quelle consequence! l'innocent sera-t-il puni pour les crimes du coupable? Examinons seulement lequel est le plus avantageux à l'Empire, que la principauté de Transsylvanie demeure en la possession de Ragotzki, ou qu'elle passe entre les mains des Turcs; que l'on donne contre l'écueil d'une simple jalousie, ou contre celuy de la puissance Ottomane: Les Ministres de la Porte sont prudens & dissimulez, ils ne regardent jamais droit. Leurs yeux semblent estre sur le Prince, lorsqu'ils vont sur la principauté: quelquefois ils menacent le Souverain, au mesme temps*

1635. *qu'ils n'en veulent qu'aux sujets. Leur veritable dessein est de reduire la Transsylvanie au même estat que la Moldavie & la Valachie; c'est-à dire, de l'incorporer aux autres parties de leur Empire. Tout le monde sçait qu'ils ont enlevé aux predecesseurs de Vôtre Majesté un long espace de terre : Mais vos pertes s'augmentent à mesure qu'ils avancent leurs conquestes, bien que ces conquestes ne se fassent pas directement sur vous. Que sera ce donc lorsque vos ennemis occuperont en Europe assez de terrain pour loger leur cavalerie Asiatique ? Quand le Grand-Seigneur nous fait la guerre, il a ordinairement une armée de cent cinquante mille hommes, & de dix mille chameaux, sans compter les autres bestes de somme. Une si nombreuse armée ne peut tenir la campagne ; que l'herbe ne soit entierement creuë; c'est-à-dire au milieu ou vers la fin de Juin : Ensuite il luy faut un mois ou six semaines pour se rendre sur nos frontieres. C'est cette perte de temps, ce sont ces longueurs inévitables qui retardent nostre ruine, & le succés de leurs desseins. Mais s'ils sont jamais maistres de la Transsylvanie, si cette province est jamais jointe à la Moldavie, à la Valachie, & à ce qu'ils ont en Hongrie, ils pourront passer l'hyver au milieu de nous, se mettre en campagne de tres-bonne heure, agir jusqu'à la fin de l'automne. Alors pendant que nous delibererons dans nos Diettes, que le temps se passera à prendre des mesures, ou à former des desseins, ils s'engraisseront de nos depoüilles. Travaillons donc à défendre l'Aûtriche dans la Transsylvanie : Empêchons que le poison ne gagne le cœur. Je veux que le Prince Ragotzki soit l'homme du monde le plus ingrat ; Je veux qu'il oublie ce que nous aurons fait pour luy ; Que même lors que nous l'aurons secouru, il tourne ses armes contre nous. Est-il aprés tout un Prince si dangereux ou si formidable ? & ne vaut-il pas bien mieux l'avoir pour voisin & pour enemi ; que de voir les Turcs nos voisins & nos amis. Le premier peut nous donner quelques soupçons ; mais l'autre nous peut jetter en de veritables alarmes, & en des dangers sans resource. Celuy-là est semblable à une fievre, dont la corruption des humeurs fait toute la subsistan-*

ce,

ce, & qui peut estre guerie par une simple purgation. Mais ceux-cy sont comme une fievre contagieuse, qui gagne, qui se communique, qui devient enfin incurable. D'ailleurs qu'un simple scrupule ne soit pas capable de nous arrêter, & n'allons pas dire que nous ne voulons point rompre avec les Turcs. Nous pouvons sans bruit & sous main donner du secours à Ragotzki; & nostre conduite, quelque delicate qu'elle soit, ne laissera pas de nous estre avantageuse. Autrement ne nous flattons point, qu'aprés que les Turcs auront conquis la Transsylvanie, ils demeureront au milieu de la Carriere, comme le Chiaoux qui est icy, tâche de nous le persuader. Leur veritable intention est d'accabler premierement nos voisins, afin de venir ensuite fondre sur nous. Comme ils ne peuvent pas tout devorer à la fois, ils se menagent, & nous reservent pour une autre occasion. Enfin les Turcs sont comme le serpent, qui se tient caché tout l'hyver, non qu'il manque de venin, mais parce qu'estant engourdi, il luy faut de la chaleur pour le faire agir. C'est-là mon opinion, que j'ose prier VÔTRE MAJESTÉ *Imperiale d'examiner selon sa prudence.* 1635.

Quelques fortes que fussent les raisons de Gonzaga, elles ne firent aucune impression sur le Conseil. On y resolut que Ragotzki seroit abandonné à luy-mesme. Mais cette pernicieuse resolution a fait perir la Transsylvanie; & les Allemands la doivent considerer comme la cause de tous les malheurs qui leur sont arrivez depuis ce temps-là. L'Empereur refuse de secourir le Prince Ragotzki.

Ragotzki abandonné par les Impériaux à la merci d'un ennemi inexorable, ne perdit pas cœur. Mais ayant à soûtenir avec peu de forces toute la puissance de l'Empire Turc, il comprit facilement combien la guerre luy seroit désavantageuse. Ses sujets même qui en apprehendoient l'évenement, luy conseillerent de ceder à la necessité. Pour leur témoigner qu'il ne négligeoit pas leurs avis, & pour tâcher de gagner du temps, il traita avec son competiteur, comme s'il eust effectivement voulu lui resigner la principau-

1635. cipauté. Mais ayant tiré quelques secours de Pologne par connivence du Roy, voyant les Hongrois dans la disposition de l'assister, & ayant reçû d'ailleurs d'autres troupes, il leva hautement le masque. Pour se justifier, il déclara, *Qu'il ne trouvoit point de seureté dans une semblable demission, puisqu'on ne luy vouloit pas accorder une place sur laquelle il pust fonder sa défence; & qu'ainsi il se soûtiendroit luy-mesme le mieux qu'il pourroit.* Aprés cette déclaration les Turcs commandez par le Bacha de Bude, entrerent en Transsylvanie forts de vingt-cinq mille hommes. Le Prince détacha *Cornis* son Lieutenant General avec sept mille hommes pour s'opposer à leur marche. Il luy ordonna de n'en point venir à une bataille, s'il se pouvoit; mais de s'emparer d'un bon poste, d'où il pust continuellement harasser les Turcs, afin de luy donner temps de le joindre avec le gros de l'armée. Le Bacha n'eut pas plûtost remarqué l'avantage qu'il avoit sur les Chrêtiens, qu'il résolut de les forcer au combat avant l'arrivée du Prince. Dans ce dessein il marcha luy-même, suivi d'Estienne Gabor, à la teste de douze mille chevaux & de deux mille fantassins, avec quelques pieces de campagne. Cornis contraint de se battre, dit en peu de mots à ses soldats, *Qu'il faisoit grand fonds sur leur courage, & sur leur conduite; Que neanmoins il n'exigeoit d'eux, que ce qu'il feroit luy-mesme; Qu'il les conjuroit seulement de se souvenir, que la valeur seule, & non le nombre, faisoit gagner des batailles; & qu'enfin la fortune favorisoit en tout temps les gens de cœur, autant qu'elle estoit contraire aux lâches.* Pour les animer encore plus, il se mit à leur teste, & alla charger les Turcs l'épée à le main. Il le fit avec tant de vigueur, que les premiers rangs, incapables de luy resister, se renverserent sur les escadrons postez derriére eux; Aprés quoy ils prirent tous honteusement la fuite. Les Turcs perdirent en cette occasion trois mille hommes, qui furent tuez

Ragotzki obtient du secours sous main.

Les Turcs entrent en Transsylvanie.

Les Turcs bitus par Cornis.

ſur la place, leur canon, leur bagage & dix étendars. Le Gouverneur d'Agria fut bleſſé : Olac Bey de Temiſwar fut fait priſonnier ; & ſans les Janiſſaires, qui s'eſtoient retranchez dans un bois épais, toute l'armée euſt eſté taillée en pieces. Ragotzki eut luy-meſme le bon-heur de battre les Turcs en pluſieurs rencontres, où il leur tüa pluſieurs Bachas & pluſieurs Officiers de qualité. Enfin il ſe vit ſeul maiſtre de la campagne, pendant que l'armée ennemie s'eſtoit retirée à Lippe, & Eſtienne à Temiſwar. Il fit enſuite des courſes, dans leſquelles il brûla ou pilla deux mille villages. De ſorte que portant la terreur de tous coſtez, on fût contraint de s'accommoder avec luy. On luy laiſſa la poſſeſſion du Gouvernement de Tranſſylvanie ; & la ſeule condition que l'on exigea de luy, fut qu'il reſtitüeroit à Eſtienne les terres qui appartenoient aux Gabor. On luy accorda meſme la ſurvivance de ſon Gouvernement pour ſon fils. La confirmation en fut envoyée de Conſtantinople avec des préſens conſiderables. Cét exemple nous montre de quelle maniere on en doit uſer avec les Turcs, ſur qui la fermeté a plus de pouvoir que la douceur ou la complaiſance. C'eſt un ennemi avec lequel il eſt avantageux de faire la paix les armes en main ; puis qu'autrement on ſe trouveroit contraint de recevoir de facheuſes conditions. A la premiere nouvelle des progrés de Ragotzki, le fiér Sultan s'emporta ſi fort, que l'on crût qu'il abandonneroit entierement la guerre de Perſe, pour faire marcher toutes ſes forces contre la Tranſſylvanie. Mais les plus modérez de ſon Conſeil luy firent entendre, qu'il valloit mieux étouffer ſon reſſentiment, juſqu'à ce qu'il ſe preſentaſt une occaſion de le faire éclater ſans riſque. Quoy qu'il en ſoit, Ragotzki profita ſi bien de l'éloignement des Turcs, qui eſtoient occupez en Perſe, de l'alliance des Coſaques, & de la mauvaiſe intelligence des Tartares avec la Porte, qu'il éluda la vengeance de l'Empe-

1633.

Ils font la paix.

 reur

1635. reur Amurat, & que mesme il asseura à son fils la possession d'une principauté, qui d'ailleurs estoit effective.

Amurat à Erzerum. En ce temps-là le Grand-Seigneur estoit arrivé à *Erzerum* ville frontiere de l'Empire du costé de Perse. Le premier acte de Justice qu'il y exerça, fut de couper la teste au Bacha de la ville, à cause de ses extorsions & de ses rapines. Ensuite voyant que les calamitez de la guerre estoient tombées particulierement sur la haute & sur la basse Armenie, & que ces deux Provinces se trouvoient tout-à fait désertes, il ordonna à tous les habitans d'y retourner. On ne leur accorda que vingt jours de temps pour cela. Cependant comme plusieurs d'entr'eux s'étoient établis en d'autres Provinces, où ils avoient acheté des terres & des maisons, on ne pût faire observer l'Ordonnance à la rigueur. Mais ceux-là furent obligez d'acheter une exemption, & de payer une somme d'argent au Trésor Royal.

Vers le commencement de Juillet, Amurat fit une reveuë de son armée aux environs d'*Erzerum*. Toutes les troupes unies ensemble, tant celles qu'il avoit amenées avec luy, que celles qui l'avoient joint sur la route, ou celles qui estoient déja sur la frontiere, faisoient prés de trois cens mille combatans, tous tres-bien disciplinez. On devoit un si bel ordre non seulement à la severité d'Amurat, mais aussi à l'exemple qu'il donnoit d'une patience & d'une frugalité singuliere. Il marchoit souvent à pied dans les plus fortes chaleurs; & quoy que naturellement il fust débauché & ne refusast rien à son ventre, il ne laissa pas de paroistre tres-reglé dans sa maniere de vivre, tant qu'il se trouva au camp. Il fut aussi des mois tous entiers à ne se servir pour oreiller que de sa selle, & pour matelas que de la couverture de son cheval. Se voyant prés de la ville de Révan, il donna un êcu à chaque soldat: cette liberalité se pratique lorsqu'un Sultan marche

Patience du Grand-Seigneur.

en perſonne. Enſuite il fit connoître ſes intentions, qui eſtoient d'aſſieger la place. Il ajoûta que ſi au bout de dix jours elle n'eſtoit priſe, il laiſſeroit quarante mille hommes dans les lignes, & entreroit en Perſe avec le reſte de ſes troupes, qu'il diviſeroit en trois corps, pour les envoyer par trois differentes routes. Les tentes furent bientoſt dreſſées, le camp formé, les batteries élevées, la tranchée ouverte, le ſiége commencé. La garniſon commandée par *Emir-Gunir*, eſtoit forte de quinze mille hommes. La place pourvuë de toutes ſortes de munitions, ne manquoit non plus de vivres que de gens de cœur. Cependant elle ſe rendit à la fin du neuviéme jour, à condition que les ſoldats & les bourgeois auroient la vie ſauve, & ne pourroient eſtre privez de leurs biens. Cette reddition volontaire, faite par un des principaux Seigneurs de Perſe, attira les bonnes graces du Sultan au Gouverneur, qui de ſon coſté travailla à s'y inſinuer de plus en plus, par une complaiſance aveugle. Il l'avoit particulierement, cette complaiſance, dans les débauches, auſquelles le Grand-Seigneur s'abandonna aprés un ſi grand ſuccés. On envoya à Conſtantinople les nouvelles de la priſe de Revan, comme des premices de ce que la preſence d'Amurat feroit contre les Perſans. Le Dunalma fut celebré avec toutes les rejoüiſſances poſſibles. On obligea meſme les Miniſtres Chrétiens à y prendre part, ſous ombre que s'ils eſtoient amis du Sultan; ils devoient le faire paroître en une occaſion, où on le leur demandoit que des marques de leur joye pour les progrés de ſa Hauteſſe. La feſte dura quatre jours, pendant leſquels on étrangla deux freres du Grand-Seigneur, à ſçavoir *Bajazet* & *Orchan*. On dit qu'Orchan ſe défendit avec tant de cœur, qu'il tua quatre de ſes bourreaux, avant que d'eſtre étranglé.

1635.

Revan pris par la trahiſon du Gouverneur.

Réjoüiſſances à Conſtantinople.

Les Turcs à leur entrée en Perſe, donnerent imprudemment dans une embuſcade, où ils laiſſerent

1635. ſerent douze mille des leurs ſur la place. Mais cette diſgrace ne diminüa point la reſolution du reſte des troupes, qui continuerent leur marche, en faiſant des ravages effroyables par tout où elles paſſoient. Comme la terreur les précedoit, les habitans de la campagne avoient ſeulement le temps de s'enfuir, & n'emportoient que ce qu'ils avoient de plus leger, laiſſant le reſte à la diſcretion de l'ennemi. Les Turcs trouverent pourtant de plus grandes difficultez, qu'ils ne l'avoient eſperé. La cavalerie Perſanne, qui eſt tout-à-fait adroite au maniement de l'épée & au maniement du cheval, les haraſſoit continuellement: Elle leur défaiſoit ſouvent des partis, & les engageoit en de ſanglantes eſcarmouches. Enſuite ſe retirant dans des montagnes inacceſſibles ou inconnuës, qui valoient bien mieux que des forteresſſes ordinaires, elle en ſortoit lors qu'il ſe préſentoit quelque avantage à remporter, ou quelque butin à faire. De plus brûlant ce qui pouvoit contribuer à leur entretien, ces provinces les plus fertiles du monde, furent en moins de rien dénuées de toutes ſortes de proviſions. Les Turcs ne ſe virent pas plûtoſt privez des choſes néceſſaires pour leur ſubſiſtance, qu'ils ſe retirerent dans la province de Tauris. Mais cette province ayant eſté ruinée auſſi bien que les autres, il ſe mit au camp une ſi terrible diſette, qui fit périr un nombre incroyable de chameaux & de chevaux. Amurat en fut ſi indigné contre les habitans de Tauris, qu'ils donna leur ville au pillage à ſes troupes: De ſorte qu'en peu de temps elle devint un funeſte exemple de ce que peut la violence du feu, & la fureur du ſoldat. Le Roy de Perſe profita d'une conjoncture ſi favorable, pour faire des propoſitions de paix. Un Ambaſſadeur fut envoyé au camp des Turcs, qui parurent diſpoſez à l'écouter. Mais Amurat aprés avoir mis ſes troupes en quartiers d'hyver dans les provinces de Damas & d'Alep, s'en retourna à Conſtantinople, avec deſſein d'y mener une vie voluptueu-

luptueuse pendant tout l'hyver, pour se remettre des fatigues de la campagne. Il s'embarqua à Ismit, & passant le Golphe de Nicomedie avec quatorze galeres, arriva le seiziéme de Decembre à Constantinople. Il y fit son entrée publique par la porte des Juifs, quoy que les entrées solemnelles eussent accoûtumé de se faire par la porte d'Andrinople. Il montoit un des plus beaux chevaux du monde, & estoit vestu d'une cotte de maille. Avec cela il avoit un casque relevé de trois aigrettes chargées de perles & de pierres précieuses: & portoit à son costé l'épée, l'arc, & le carquois. Sa barbe estoit épaise & négligée; ce qui luy donnoit un air encore plus martial que de coûtume. Le Caïmacan le suivoit, accompagné d'*Emir Gunir*. Les réjoüissances durerent sept jours entiers, pendant lesquels les boutiques furent continuellement fermées. On avoit orné les portes & les dehors des maisons de feüillages, ou d'une peinture fort grossiere: La nuit estoit éclairée de quantité de lumieres, que chacun allumoit devant sa maison. Mais quoy qu'Amurat fust revenu triomphant, le peuple ne laissa pas de murmurer. On se plaignit presqu'à haute voix, *Qu'au même temps que la fortune ouvroit un chemin à des conquestes importantes on negligeoit de profiter de ses faveurs; Qu'à la verité on estoit entré sur les terres de l'ennemi; mais qu'aprés des courses peu utiles, on en estoit demeuré-là, sans rien faire pour la gloire de l'Empire; qu'ainsi tant de sang avoit esté repandu pour rien, les tresors épuisez inutilement, & les troupes fatiguées mal à propos:* Aussi peut-on dire que ces plaintes estoient assez raisonnables. L'éloignement d'Amurat redonna du cœur aux Persans. A peine fut-il parti, qu'ils reprirent la campagne, regagnerent le païs qu'ils avoient perdu, offrirent une somme considerable à Morteza-Bacha pour leur remettre Révan entre les mains, & voyant que la fidelité de ce Gouverneur estoit à l'épreuve, se preparerent à l'assiéger. Les Janissaires estoient mal-contens de voir qu'on les méprisoit, qu'on

1635.

Entrée du Grand Seigneur à Constantinople.

1636. qu'on leur ostoit la garde du Prince, & qu'on mettoit les Bostangis en leur place. Les gens de Loy n'estoient pas plus satisfaits du Gouvernement, qui faisoit pendre & décapiter des juges sous pretexte qu'ils estoient autant de seditieux & de rebelles. La mauvaise humeur d'Amurat devenoit de plus en plus à craindre, & les atteintes de la goutte, à laquelle il estoit sujet, quoy qu'âgé de vingt-six ans seulement, luy inspiroient plus de cruauté, qu'il n'en avoit auparavant. Son Médecin, qui estoit Juif, luy ayant défendu le vin, comme une boisson contraire à son mal, il en conçut tant d'aversion pour luy, qu'il le chassa de sa presence. Sa colere s'étendit mesme sur toute la nation: Il fit visiter leurs maisons, & s'empara des pierreries, qui furent trouvées chez eux. Mais rien n'est pareil à l'antipatie qu'il avoit pour le tabac. Il le défendit à toutes sortes de personnes sous peine de mort; & pour faire voir avec quelle exactitude il prétendoit que l'on observast cette ordonnance, on scia les bras & les jambes à deux malheureux qui furent trouvez, l'un vendant du tabac, & l'autre en prenant. Ensuite on les exposa en cét estat à la veuë du peuple, afin de l'intimider par un exemple si terrible. Un homme & une femme furent aussi empalez tout vifs pour la même cause, & on leur attacha à chacun un rouleau de tabac autour du col.

Aversion du Grand Seigneur pour le tabac.

La goutte, qui jettoit ce Prince dans une humeur insupportable & le plus souvent funeste, produisoit particulierement cét effet, quand il recevoit quelque nouvelle fâcheuse de Perse. Alors il estoit plus violent que jamais, & plus semblable à un furieux, qu'à toute autre chose. Ce fut en ce triste estat qu'on le vit, lors qu'il eut appris que son armée manquant de vivres, un grand nombre de soldats avoit deserté; que Morteza-Bacha, Gouverneur de la ville de Revan, ayant esté tué, la garnison s'étoit révolté, & avoit ouvert les portes de la place à l'ennemi; qu'ensuite deux mille Janissaires craignant

Revan repris par les Persans.

la

la ſeverité du Grand-Seigneur, avoient changé de parti. Ces nouvelles le mirent hors de toute moderation. Il déchargea ſa fureur ſur l'Officier qui tenoit les rolles des Janiſſaires, le fit pendre, & condamna à mort un autre de leurs principaux Commandans. On voyoit à tout moment dans les ruës des corps immolez à la cruauté de ce Prince, chez qui les fautes les plus legeres devenoient des crimes capitaux. Souvent il ſe promenoit de nuit dans la ville, & faiſoit punir ſur le champ les querelles & les deſordres. Une fois entr'autres il en coûta la vie à deux femmes pour s'eſtre trouvées un peu trop tard dans les ruës. Ce fut de meſme un crime digne de mort au cuiſinier de ce Prince, que de n'avoir pas bien apprêté ſes viandes, ou de n'avoir pas fait des ragouſts, qui luy pluſſent. Enfin ſa Juſtice eſtoit inexorable; & ſes cruautez ſi frequentes que la terreur regnoit dans la capitale de l'Empire; les ſujets n'apprehendant rien davantage que d'eſtre connus de leur Souverain. La meſme violence paroiſſoit juſques dans ſes divertiſſemens. Un jour il ſe bleſſa à la cuiſſe d'un coup de dard; & une autre fois il lâcha au fils de *Mehmet*, qui avoit eſté Grand-Viſir, un coup de mouſquet, dont il mourut en peu de temps. 1636. Cruautez d'Amurat.

Aprés la priſe de Revan, le Roy de Perſe inſtitua dans cette place des Janiſſaires à l'imitation de ceux de Turquie, & leur donna la meſme paye que le Grand-Seigneur donnoit aux ſiens. Enſuite pour attirer les Spahis à ſon ſervice, il promit douze aſpres par jour à ceux qui prendroient parti dans ſes troupes. Enfin pour n'effaroucher ni les uns ni les autres, il déclara que la Religion des Perſans ne differoit point de celle des Turcs. Amurat n'eut pas plûtoſt eu avis de ces démarches, qu'il publia que dans peu il partiroit pour Perſe. Comme les ſoldats eſtoient tous extrémement ennuyez de la guerre, une pareille déclaration ne pouvoit pas leur eſtre

trop

1636. trop agreable : mais il n'y avoit point de moyen de resister aux ordres d'un Prince, dont l'autorité ne recevoit point de bornes, & de qui l'esprit violent n'admettoit aucuns conseils. Effectivement il avoit si fort bridé l'insolence des soldats, & l'orgueil des gens de Loy, qu'il n'y avoit personne qui osast aller contre ce qu'il commandoit, quoy que ses résolutions fussent prises pour la pluspart au milieu des verres dans le fort de la débauche. Mais ce qui rendoit le peuple si patient, estoit en partie l'esperance que tant de dereglemens ne seroient pas de durée, & que le vin mesme termineroit à la fin & la vie du Prince, & l'oppression des sujets. Les plus grands Bachas de l'Empire avoient esté mis à mort. Leurs depoüilles avoient grossi le Tresor Royal : & comme la cruauté & l'avarice possedoient le Grand Seigneur tour à tour, & souvent ensemble, il se passoit peu de jours sans qu'il donnast quelques marques de l'une ou de l'autre de ces dispositions. L'Ambassadeur d'Angleterre pressant l'élargissement de quelques esclaves de sa nation, on le contraignit de les racheter en donnant deux Russiens, ou bien deux autres esclaves pour un Anglois. Un des plus grands divertissemens d'Amurat estoit de se mettre dans un Chiosk, qu'il avoit prés du rivage, & de tirer de l'arc sur ceux qui côtoyoient le Serrail, Mais les Bateliers eurent bientost soin de s'en éloigner le plus qu'il estoit possible. En d'autres temps il prenoit plaisir à se promener dans ses jardins situez sur le canal de la mer noire, afin que s'il se trouvoit quelque malheureux qui avançast la teste pour le voir, il pust le payer de sa curiosité par un coup de carabine. Ses jardins & ses maisons de plaisance n'estoient destinez qu'à la debauche. Il s'y retiroit avec les seuls compagnons ordinaires de ses divertissemens, *Emir Gunir*, *& Bianchi*. Le premier estoit ce Seigneur Persan, qui trahit le Roy son Maistre, & livra la ville de Révan au Turc : l'autre estoit un Venitien de la maison des Bianchi. Il estoit tom-

tombé fort jeune entre les mains des Turcs. On le mit d'abord au Serrail, où il passa par tous les exercices que l'on y enseigne. Ayant fait un grand progrés dans l'yvrognerie, aussi-bien qu'en d'autres vices, qui sont tres-communs à la Cour des Grands Seigneurs, il devint en peu le favori d'Amurat. Ils s'abandonnoient au vin avec tant d'excés que la santé du Sultan fut bientost entierement ruinée. Estant luy-mesme convaincu des extravagances que le vin luy faisoit faire, il chargea le Caïmacan de ne luy jamais obeïr aprés le disné. Son exemple donna de la precaution à ses Officiers & à ses Janissaires. Lors qu'ils voyoient que dans la chaleur du vin il vouloit sortir, ils couroient avertir le peuple de se retirer, & chassoient mesme les plus paresseux à coups de pierres. Mais ce qui jettoit une si forte terreur dans l'esprit du peuple, inspiroit une veneration incroyable à ceux qui approchoient la personne du Grand-Seigneur. On observoit avec la derniere exactitude ses moindres regards, & de simples signes ne manquoient pas d'estre remarquez; chacun étudiant les mouvemens de ses yeux & de son corps. Un jour ce Prince ayant sans dessein laissé tomber un papier par la fenestre, tous les Pages coururent à l'envy pour le ramasser. Un d'entr'eux fit une action considerable. Voulant donner à son maistre des preuves singulieres de son zele, il prit le plus court, sauta par la fenestre; & quoy qu'il se fust rompu une jambe, apporta le papier en se trainant. Son empressement plut si fort au Grand Seigneur, que d'abord qu'il fut guerri, il luy donna une des premieres Charges de l'Empire; C'est de la sorte que ce Prince se faisoit également respecter au dehors & au dedans; & ses Officiers estoient semblables à cét ancien, * qui tenant un pot d'encens & de parfum dévant son Maistre endormi, aima mieux se brûler les mains jusqu'aux os, que de l'éveiller en se reculant.

1636.

* Bagotes Eunuque d'Alexandre le Grand.

Il seroit temps à present de laisser là les extravagances

1635.

Troubles en Pologne & en Hongrie.

gances d'Amurat, & de joindre son armée en Perse : Mais auparavant il ne sera pas hors de propos de parler un peu des affaires de l'Europe. Les frontieres de Hongrie & de Pologne fournissoient assez d'exercice aux soldats Turcs, qu'elles tenoient continuellement en haleine. La Pologne enflée de ses bons succés resolut de ne plus souffrir les courses des Tartares. Elle se plaignit que le Grand-Seigneur les avoit autorisées, & qu'il assistoit sous-main ces violateurs de la paix. Pour tirer raison d'un procedé si contraire au dernier traité, le Roy de Pologne s'avança vers la frontiere avec une armée de quarante ou cinquante mille chevaux : Mais le Turc, à qui une rupture n'eust pas esté avantageuse dans la conjoncture des affaires, nia absolument d'avoir donné aux Tartares aucun ordre ou aucune permission de faire des courses : & pour montrer qu'il estoit dans le dessein d'observer la paix, il donna la liberté à tous les esclaves Polonois ou Russiens pris depuis le dernier traité. Il défendit en mesme temps à tous les Turcs d'acheter, ou de tenir comme esclave aucun sujet de sa Majesté Polonoise, pour tout le temps que la paix devoit durer.

Les Turcs confirment la paix avec la Pologne.

A l'égard de la Hongrie, un Ambassadeur avoit apporté de Constantinople la confirmation de traité : mais les Bachas de la frontiere ne laissoient pas d'exciter de nouveaux troubles, sous pretexte que l'on n'avoit pas exécuté les articles du costé de l'Allemagne. Quatre mille Turcs brûlerent quelques villages, firent plusieurs esclaves, & bâtirent la forteresse de Raab : Estant repoussez par la garnison de cette place, & par celle de Komorre, ils parurent derechef en corps, & camperent à trois lieues de Presbourg. Ces mouvemens embarasserent assez l'Empereur, tant parce qu'il venoit d'entrer en guerre avec la France, qu'à cause de l'apparence qu'il y avoit, que les Turcs vouloient l'obliger à promettre de n'envoyer aucun secours à Ragotzki.

Nous

Nous avons déja declaré de quelle maniere la Porte avoit épousé les interests d'Estienne-Gabor, & entrepris de le restablir en déposant Ragotzki. Ce fut dans cette pensée qu'elle fit avancer des troupes sur la frontiere. Les Hongrois prirent ombrage de cette marche, aussi bien que les Estats d'Aûtriche : Les uns & les autres se déterminerent à assister Ragotzki. Il n'y eut que l'Empereur qui flotta assez long-temps dans l'incertitude de ce qu'il feroit. A la fin pourtant les instances des Confedérez, la honte de laisser en proye aux Turcs un Prince son allié & son ami, & l'apprehension d'irriter les Hongrois, qui regardoient la Transsylvanie comme le rempart de leur pais ; le firent ressoudre à embrasser le mesme parti. Encore ne s'y engagea-t-il qu'imparfaitement, puis qu'il ne promit d'assister la Transsylvanie que secretement & sous-main. Pour ce qui regarde les Turcs, l'effet ne respondit pas à leurs menaces. Ils avoient à Bude une armée de vingt mille hommes : mais le dessein qu'ils formerent sur Neuhausel, eschoüa ; & ils furent chassez de la frontiére avec honte en plusieurs occasions par le Palatin de Hongrie. D'un autre costé Ragotzki, dont les troupes avoient esté renforcées par des secours d'Allemagne, & les esperances relevées par une ligue faite avec les Polonois, commença à braver la Porte, & à ne point craindre une armée de soixante mille hommes, que l'on disoit estre en marche contre luy.

1636.

Troupes envoyees contre Ragotzki.

Aussi le Grand-Seigneur avoit trop d'occupation en Perse pour prétendre se venger entierement du Prince de Transsylvanie. La perte de la ville de Revan estoit d'une si grande importance, qu'elle renversoit & les desseins & les esperances de la Porte. Sur les premieres nouvelles que l'on eut du siege de cette place, on envoya ordre au Visir de faire une puissante diversion par le siege de Bagdet : mais ces ordres furent cause d'une mutinerie. Les soldats ayant une aversion secrete pour l'attaque de cette place,

1636. refuſérent de marcher au delà d'*Erzerum*. D'ailleurs Jambolat Ogli, qui commandoit en l'abſence du Viſir, ayant fait étrangler un Bacha, confiſqué ſes biens aux uſages de l'armée, & puni pluſieurs ſoldats pour leurs mutineries, les ſeditieux réſolurent de ſe plaindre des violences de leur Commandant. Ils en demandérent juſtice au premier Viſir. Mais ce Miniſtre, qui ne vouloit pas les ſatisfaire, tâcha d'éluder leurs plaintes. Sa conduite fit augmenter la mutinerie; & tout le champ ſe ſoûleva. Ce fut inutilement que Jambolat produiſit les ordres & la commiſſion poſitive du Grand-Seigneur pour ce qu'il avoit fait. Ses raiſons ne furent point goûtées par les mutins. Ils vouloient ſa teſte, & on fut contraint de la leur abandonner. Ce ſacrifice appaiſa à la verité le déſordre. Mais comme il arrive d'ordinaire, qu'aprés la tempeſte, les vagues ſe ſentent encore quelques momens de leur premiere agitation, les ſoldats garderent un reſte d'aigreur, qui les portoit de temps en temps à la révolte. Le Viſir, dans l'apprehenſion, que les Perſans ne profitaſſent du mauvais eſtat de ſon camp, jugea à propos de s'éloigner d'eux. Il ſe retira aux environs d'Erzerum. Mais il n'y demeura que peu de temps, parce qu'il manquoit de bois & de planches pour defendre ſes ſoldats de la pluye & de la nêge; car l'hyver eſt ſi rude en ce païs-là, que de ſimples tentes ne ſuffiſent pas contre la rigueur de la ſaiſon. Tandis que l'armée étoit dans les plaines d'Erzerum, on reçût avis, que les Perſans avoient aſſiégé Van, une place importante, ſituée ſur un rocher inacceſſible, vers les frontiéres de *Diarbekir*, ou de l'ancienne Méſopotamie. La place ſe defendit auſſi vigoureuſement qu'on le pouvoit ſouhaiter; & les Perſans ne s'en purent rendre maiſtres, ni par force ni par famine. Mais le ſiége leur facilita les moyens de ravager toute la Province, qui fut tellement ruinée, que les Turcs ne purent, ni y prendre des quartiers d'hyver, ni en tirer des pro-

Mutinerie au camp des Turcs.

Van aſſiégé par les Perſans.

provisions. A cette disgrace s'en joignit une autre, pour le moins aussi fâcheuse, puisqu'elle coûta quinze mille hommes au Grand-Seigneur. Un certain Curdé pretendant avoir esté mal traité par le Roy de Perse, se rendit aux Turcs. D'abord il leur fut assez utile, les conduisant au travers de quelques passages dangereux, qui ne leur estoient pas connus. Il s'insinua si bien dans leur esprit par des services de peu d'importance, qu'ils le regarderent comme un homme seur, & auquel on pouvoit se fier en des choses essentielles. Aveuglez de cette maniere, ils s'abandonnérent à sa bonne foy pour aller surprendre un quartier de l'ennemi: mais à peine les eut-il engagez dans un defilé, où une embuscade les attendoit, qu'il se joignit aux Persans. Cette trahison fit perdre quinze mille hommes aux Turcs, contre lesquels tout sembloit alors conspirer; Car outre toutes les disgraces, dont nous venons de parler, la division regnoit si furieusement parmi leurs soldats, qu'elle estoit incomparablement plus à craindre, que la puissance de leur ennemis. Ils se soûlevoient presque à tout moment, & ne se soûlevoient gueres, qu'il n'en coûtast la vie à des Officiers de marque. Dans une sedition de cette nature, dont le manque de paye fut le pretexte, ils massacrerent le Tresorier de l'armée, le Chiaoux Bachi des Janissaires, & deux Agas des Spahis.

1636.

Quinze mille Turcs tuez dans une embuscade.

Amurat estoit dans une forte attaque de goute, lorsqu'il reçût les nouvelles de l'estat de son armée. Elles le rendirent encore plus sensible à la violence de la douleur. Aprés faisant reflexion sur tant de mauvais succés & desordres, il se persuada qu'ils ne pouvoient estre qu'un effet de la mauvaise conduite de ses Ministres. Dans cette pensée il priva le premier Visir de sa Charge, & la donna au Caïmacan, appelé Biram-Bacha. Le nouveau Visir arbora aussitost la queuë de cheval, c'est-à-dire, donna le signal du depart des troupes, au bruit du tambour

Le premier Visir déposé.

1636. & des trompettes. Enſuite il fit ſon Corban en divers lieux. Son train fut preſt en tres-peu de temps, & à en voir la ſomptuoſité, on l'euſt plûtoſt pris pour l'équippage d'un Prince, qui ſe rendoit à une ceremonie ſolemnelle, que pour celuy d'un General d'armée. Il eſt vray auſſi que ce Miniſtre ſembloit moins aller ſur la frontiere pour combattre l'ennemi, que pour aſſiſter à la concluſion de la paix. Les Perſans la ſouhaitoient paſſionement. La puiſſance de l'Empire Turc ne leur eſtoit pas inconnuë, non plus que l'inconſtance de la fortune, qui les favoriſoit en ce temps-là, & pouvoit les abandonner le lendemain. Auſſi aimoient-ils bien mieux profiter de leurs avantages pour faire une bonne paix, que d'expoſer tout au hazard d'une bataille. Ce fut ſur de ſemblables conſiderations, qu'ils preſſentirent ſi le Grand Seigneur voudroit conſentir à un accommodement avec eux. Ayant eſté informez des bonnes diſpoſitions d'Amurat, ils firent partir leur Ambaſſadeur, qui ſe rendit à Conſtantinople au mois d'Aouſt. Le Viſir eſtoit deja en marche pour l'armée. Cependant le Grand-Seigneur, qui ſe trouvoit effectivement diſpoſé à écouter les propoſitions du Sophy, ſe relâcha de ſa grandeur en cette conſideration, & donna audience à l'Ambaſſadeur peu de jours aprés qu'il fut arrivé. Mais ce qui contribua le plus à le rendre ſi traitable, fut la veuë des preſens que luy envoyoit le Roy de Perſe, car rien au monde ne fait tant d'impreſſion ſur l'eſprit d'un Turc, qu'une pluye d'or.

Ambaſſadeur de Perſe en Turquie.

Ces preſens eſtoient,

Huit chevaux Indiens de grand prix.

Quarante Dromedaires.

Cent cinquante *Meticals* de muſque.

Autant d'ambre gris: Le tout en divers ſachets cachetez du cachet du Roy.

Trente pacquets des plus belles martres zibelines noires, qu'on puiſſe trouver.

Huit

Huit grands tapis travaillez d'or & d'argent, avec plusieurs autres tapis de soye, dont l'ouvrage estoit tres-rare & tres-riche. 1636.

Plusieurs pieces d'une fort belle toille à faire des turbans.

Un grand nombre de riches ceintures.

De la porcelaine pour un grand prix.

Plusieurs pieces de satin & de velours à fleurs d'or.

Cinquante pièces d'étoffes de soye.

Huit Arcs delicatement travaillez.

Prevenu par la beauté de ces presens, Amurat parut resolu à la paix, & chacun se persuada qu'elle alloit estre concluë. Toutes choses concouroient mesme à la procurer aux Persans. Le Sultan avoit une passion si violente de se venger du Prince de Transsylvanie, que pour le faire sans embarras, il eust de bon cœur sacrifié tous ses autres interests. D'un autre costé l'honneur l'appelloit à s'opposer aux progrez des Moscovites, qui avoient deja pris la ville d'Asac. Enfin il avoit quelques raisons d'apprehender que les Tartares & les Cosaques ne meditassent une irruption sur les terres de l'Empire, comme nous l'allons expliquer.

1637.

Troubles dans la petite Tartarie.

Nous avons deja rapporté cy-devant en quels termes les Tartares estoient avec le Turc; Qu'ils n'avoient jamais voulu recevoir le Roy nommé par la Porte, bien qu'il fust le veritable heritier de la Couronne; Qu'ils avoient défait les forces envoyées par le Grand-Seigneur pour les ramener à la raison. Depuis sous prétexte d'une guerre avec Cant-Emir, ils avoient, contre l'engagement où ils sont à l'égard des Turcs, refusé d'envoyer une armée en Perse; ce qui estoit une espece de rebellion. Les principaux Officiers de Caffa, ville que le Turc possede dans la petite Tartarie, presserent le Cham de s'acquitter de son devoir, & de tenir son armée preste à marcher. Voyant que leurs sollicitations ne produisoient aucun effet, ils le traiterent de lâche, de rebelle, d'ingrat.

1637. Ce Prince offensé autant qu'on le pouvoit estre, fit étrangler le Bacha, le Moufti, & le Cadi. Mais quelque sensible que fust cét affront, la Porte le dissimula, de peur que si elle poussoit les choses à l'extremité, les Tartares ne se revoltassent entierement. Elle approuva mesme ce qui avoit esté fait, & envoya au Prince Tartare une épée & une veste. Enfin pour empescher que ces peuples se joignant aux Moscovites & aux Cosaques, ne s'emparassent de Caffa, elle offrit d'y établir pour Gouverneur un homme qui leur seroit agréable. Le Prince adouci par les honnestetez des Ministres Turcs, protesta qu'il n'avoit jamais eû dessein de manquer à ce qu'il devoit au Grand Seigneur; que l'alliance qu'il avoit faite avec les Tartares *Nogay*, & les forces qu'il avoit levées de luy-mesme, n'estoient destinées que contre Cant-Emir; & qu'il seroit toûjours fidele au Sultan.

Ce Cant-Emir estoit un homme hardi & plein de cœur, qui avoit souvent de sa propre autorité mis en campagne un puissant corps de troupes, composé des plus braves soldats de Tartarie. Ce fut-là une des principales raisons qui luy attirerent la haine de son Roy. On jura sa perte, on forma mesme quelques desseins sur sa vie. Pour se dérober aux dangers qui le menaçoient, & en mesme temps pour satis-faire l'ambition qu'il avoit de ne plus estre vassal, il résolut de se retirer. Ses troupes & plusieurs autres Tartares le suivirent. Ayant passé le Niester, il alla camper dans la province de *Budziack*, aux environs de *Beliegrode* & de *Kilia* sur les frontiéres de Moldavie. Son dessein estoit d'y établir une nouvelle Colonie & un Gouvernement particulier. En peu de temps plusieurs braves Capitaines se rendirent sous les enseignes d'un si fameux General.. Ensuite un fort grand nombre de gens abandonnérent les rochers & les sables de la Tartarie, & vinrent en foule s'habitüer dans la province de *Budziack*. Mais le petit

Cant-Emir fait une nouvelle Colonie.

estat

estat de Cant-Emir ne suffisoit pas pour un si grand peuple. Il fallut s'étendre, & empieter sur les terres de Moldavie. On commença d'apprehender que cette nouvelle Colonie ne se voulust emparer de toute la principauté. Les Polonois & les Tartares estoient également intéressez en cette affaire : les premiers, parce qu'il leur estoit desavantageux d'avoir à leurs portes des gens toûjours prests à faire des courses en Pologne : les autres, parce que la Tartarie ne pouvoit que souffrir beaucoup d'une si grande évacuation. Les Polonois, qui avoient mis dans le traité une clause particuliere à cet égard, en firent presser l'execution par l'Ambassadeur qu'ils avoient à Constantinople, & demanderent que conformement à cet article, Cant-Emir fust obligé de s'en retourner en Tartarie avec ses nouveaux sujets. Le Cham demanda à peu prés la mesme chose : mais sans succés. Le Sultan fut sourd à leurs remontrances, parce qu'il consideroit ces nouveaux venus comme des gens, que la necessité rendroit soûmis à ses ordres, & qui d'ailleurs seroient toûjours en estat de ravager la Pologne, la Hongrie, & la Transsylvanie. Ainsi il declara, que ne prenant aucun interest ni en Cant-Emir, ni en ses partisans, il ne vouloit point se mesler des differends qu'il pouvoit avoir avec d'autres : Mais il ne laissa pas de le faire secretement assûrer de sa protection. Le Roy de Pologne ennuyé de tant de longueurs, resolut enfin d'employer la force pour chasser de son voisinage la nouvelle Colonie. Mais le Cham de Tartarie, qui y estoit le plus interessé, le prevint. Il leva en peu de temps une armée de trente mille hommes, chargea Cant-Emir qui en avoit vingt mille ; le poussa avec tant de vigueur, qu'il luy tua sept mille hommes sur la place, & poursuivit les fuyards au travers des plaines de *Dobruc* de l'autre costé du Danube. Le Grand-Seigneur avoit esté jusques là simple spectateur de ce qui arriveroit. Mais la ruine de Cant-

1637.

Est batu par le Roy de Tartarie.

1637. Cant-Emir luy paroiſſant contraire à ſes intereſts, il fit de ſanglans reproches au Cham des Tartares, de ce qu'il avoit oſé attaquer un homme qui ſe preparoit à marcher contre les Perſans pour le ſervice de la Porte. Comme le Roy Tartare s'eſtoit beaucoup relâché de la veneration, que ſes anceſtres avoient toûjours eûë pour les Empereurs Ottomans, il fit peu d'eſtat de la colere & des menaces du Sultan. Il continua ſon deſſein, ſans ſe mettre en peine ſi ſa conduite ſeroit approuvée ou condamnée par les Turcs, & força ſes ſujets rebelles à rentrer dans le devoir. Amurat contraint de ſouffrir ce qu'il ne pouvoit empêcher, envoya ordre à Cant-Emir de ſe rendre à Conſtantinople. Au commencement il luy témoigna aſſez de bonne volonté: Mais le fils de Cant-Emir ayant tué en duel un Tartare prés des murailles du Serrail, le Grand Seigneur le condamna à eſtre étranglé. Le lendemain de l'éxecution on arrêta Cant-Emir, qui eut peu aprés la meſme deſtinée que ſon fils.

Eſt étranglé.

Pendant ces troubles, un neveu de Cant-Emir feignit d'eſtre mal content de luy, & ſe retira en Tartarie, dans le deſſein d'aſſaſſiner le Roy & le Prince ſon frere. Il les attaqua tous deux à la chaſſe, lors que ſuivant une route peu batuë, ils avoient eſté abandonnez d'une partie de leur train, & les tua avec l'aide de cent ſcelerats, dont il s'eſtoit fait accompagner. Cette action deteſtable fut hautement approuvée à Conſtantinople, où l'on ne parloit de celuy qui en eſtoit l'auteur, que comme d'un homme intrepide, & capable de grandes choſes. Auſſi les Turcs avoient-ils quelque raiſon de ſe réjoüir d'un accident qui changeoit entierement la face de leurs affaires en Tartarie.

Le Cham des Tartares & ſon frere aſſaſſinez par un neveu de Cant-Emir.

Bechir Gherei frere des deux Princes aſſaſſinez, s'eſtoit retiré ſous la protection du Grand-Seigneur à Jamboli ville de Thrace, où il trouvoit un aſile contre la puiſſance du Roy des Tartares. On le fit venir en dili-

diligence à Conſtantinople, & on l'y reçut avec éclat. Le Caïmacan le conduiſit à l'audience, luy donnant toûjours la main gauche, qui en Turquie eſt parmi les gens d'épée la place d'honneur, comme la droite l'eſt parmi les gens de robe. Les corps du Roy & du Prince de Tartarie avoient eſté envoyez à Conſtantinople, où quoy que déja corrompus, ils furent éxpoſez à la veuë d'Amurat, qui pour aſſouvir ſa vengeance, les fit jetter dans la mer. 1636. Bechir-Gherei fait Roy de Tartarie.

Les nouvelles que l'on reçût alors du ſiége d'Aſac formé par les Moſcovites & les Coſaques, diminuerent quelque peu la joye que cauſoient les revolutions de Tartarie. Cette ville eſt ſituée à l'embouchûre du Tanais ſur le penchant d'une montagne. Elle eſt quarrée, & peut avoir douze cens pas de circuit. Avant qu'elle tombaſt au pouvoir des Turcs, c'étoit une fameuſe eſchelle ou ville de commerce, pour pluſieurs ſortes de denrées & de marchandiſes. On y trouvoit en abondance du beurre, du fromage, du poiſſon ſalé, des cuirs, des eſclaves, & pluſieurs autres choſes que les Turcs, les Tartares, & les Moſcovites y tranſportoient. Au temps que les Venitiens s'attachoient plus au commerce qu'ils ne le font aujourd'huy, ils paſſoient d'ordinaire par cette ville en allant en Perſe. Elle eſtoit fortifiée d'anciennes murailles, flanquée de vaſtes tours, & defenduë encore par un château, qui eſtant au milieu de la ville du coſté du port, la diviſe comme en deux parties égales. La garniſon ne ſe trouvoit forte que de trois ou quatre cens hommes; parce que cette ville n'ayant point de voiſins trop dangereux, on ne s'alloit pas imaginer qu'elle ſeroit attaquée; ou peut-eſtre parce qu'on ne la croioit pas aſſez importante pour y faire de la dépenſe. Eſtant ſi foible, & ſi mal pourveûë, elle tomba bien-toſt au pouvoir des aſſiegeans. Aprés l'avoir ſaccagée, ils ſongerent qu'elle méritoit d'eſtre renduë plus forte. Ils reparerent les anciennes fortifications, & y ajoûterent de nouveaux ouvrages, Aſac aſſiégé.

1637. qui la rendirent une ville considerable. Cela estant arrivé tandis que les Turcs estoient occupez en Perse, les Cosaques ne furent point inquietez dans leur nouvelle conqueste. Ils la possederent jusqu'en l'an 1641. auquel, comme nous le verrons dans la vie de Sultan Ibrahim, cette place fut reprise avec grand carnage. Au reste, comme c'est icy la source de la division des Polonois & des Cosaques, & par consequent de la revolte des derniers, qui se sont mis sous la protection de la Porte, le Lecteur me pardonnera une petite digression, qui contribuera à l'intelligence de mon Histoire.

Source des guerres civiles d'entre les Polonois & les Cosaques.

Vladislaüs quatriéme du nom Roy de Pologne, irrité de voir que contre les articles de la paix, les Cosaques ne laissoient pas de faire des courses continuelles sur les Turcs, chercha des expediens pour les reprimer. Son Conseil luy remontra là-dessus, *Que le seul moyen de tenir dans le devoir une nation, qui jusques-là n'avoit pas encore pû se soûmettre à un gouvernement reglé, estoit de la desarmer; Qu'au lieu d'instrumens de guerre, il falloit luy mettre en main des instrumens propre à cultiver la terre; Que par-là on tireroit les Cosaques d'une vie de sang & de pillage; Que lors qu'ils s'appliqueroient à un travail juste & honneste, ils pourroient avec le temps se rendre utiles à leur patrie: Au lieu que par le passe leur manque de foy les avoit privez de commerce avec leurs voisins.*

Il n'y a pas tout-à-fait un siecle qu'on donne à ces peuples le nom de Cosaques, derivé peut-estre, de celuy de *Cosai*, qui en leur langue signifie une chévre; & ce nom peut leur avoir esté donné à cause de leur agilité, ou parce que la plusipart de leurs habits sont de peaux de chévres. Leur païs s'étendoit au commencement le long du Borysthene l'espace de quinze lieuës, jusqu'à l'embouchcure de ce fleuve.

Description du païs des Cosaques.

C'est là qu'Ovide fut relegué, selon quelques-uns; & l'on prétend mesme que ce grand homme donna son nom à un village des environs, qui s'appelle

Ovi-

Ovidoüa. Ce ſentiment n'eſt pas tout-à-fait déraiſonnable. Ce qui pourroit nous porter à l'embraſſer, eſt que le Poëte ſemble décrire en un de ſes Livres, & ce païs, & la Barbarie de ceux qui l'habitent. On peut voir ſur ce ſujet le cinquiéme Livre des Elegies, Elegie 8. Mais de noſtre temps, le nom & le païs des Coſaques ont beaucoup plus d'étenduë qu'autrefois. Par exemple on donne ce nom en Pologne, à la cavalerie legere, qui ſe ſert de fléches & d'armes à feu. Depuis leurs derniers ſoûlevemens, les Coſaques tiennent ſix-vingt lieuës de païs, des deux coſtez du Boryſthene, à compter des parties les plus éloignées du Palatinat de Kiovie: De ſorte que toute l'Ukraine y eſt compriſe. Ce païs a de tout temps eſté habité par les peuples les plus belliqueux de la Ruſſie, qui ne doivent leur valeur & leur ſcience en l'art de la guerre, qu'aux courſes continuelles des Tartares. L'Ukraine a un terroir ſi fertile, qu'on peut la mettre en comparaiſon avec les plus riches provinces du monde. Il rapporte une quantité prodigieuſe de grains, ſans qu'on travaille beaucoup à le cultiver. Mais des biens qui coûtent ſi peu, ne contribuent qu'à inſpirer aux habitans de l'averſion pour le travail, & ils aiment preſque mieux vivre de butin, que de leur labeur. Au lieu du vin, qui leur manque, ils ſe ſervent de bruvages compoſez, qui ont plus de force que les naturels. Leurs maiſons ne ſont ni de bois ni de pierres; mais de branches d'oſier entre-laſſées, & couvertes de terre graſſe, ou de ſimple terre. Ainſi le fer & les cloux ne ſont pas d'uſage parmi eux. Ils n'ont point de Marchands, à moins que ce ne ſoit à Kiovie. Les Medecins & les Apotiquaires n'y ſont pas connus. La langue de ceux qui ſçavent quelque choſe de plus que le vulgaire, c'eſt-à-dire, la langue en laquelle ils écrivent, eſt l'eſclavon, ou l'ancien Illyrien. En un mot, ce peuple eſt auſſi groſſier & auſſi barbare, qu'on ſe le puiſſe imaginer. Mais quoy que leur manie- 1637.

1637. maniere de gouverner n'ait rien d'extremement rafiné, elle ne laisse pas d'estre solide & proportionnée au genie, aussi bien qu'à la disposition naturelle des Cosaques.

Le dessein que le Roy Vladislaüs avoit de les polir, ne leur plaisant pas, ils aimerent mieux quitter le païs, que de se voir contraints de mener une vie si opposée à leurs inclinations. Les uns passérent en Moscovie, où ils plantérent une Colonie en des lieux, qui jusques-là n'avoient pas encore esté habitez. D'autres firent un corps de six mille hommes, & resolurent d'aller offrir leur service au Roi de Perse. Estant arrivez sur les bords du *Tanais*, ils rencontrerent un parti de Cosaques Moscovites, demeurans en quelques Isles de cette riviere. Ils apprirent d'eux, qu'ils surprendroient aisément Asac, s'ils se joignoient les uns aux autres. Aprés avoir un peu fait reflexion sur l'importance de la place, il fut conclu que l'on s'y arrêteroit. Ils la prirent comme nous l'avons déja dit; la fortifierent le mieux qu'il leur fut possible, & y firent un Arsenal pour leurs Saïques & pour leurs petits bâtimens: par où ils incommoderent les Turcs plus que jamais.

Ceux qui estoient demeurez dans leur païs, eurent beaucoup à souffrir de la noblesse Polonoise. Incapables de vivre plus long-temps dans une si rude servitude, ils se revolterent, & élurent pour leur Chef un certain *Kilminieski*. Il estoit à la verité d'une grande maison de Lithuanie; mais il avoit esté dégradé pour ses crimes. Ces Rebelles se renfermerent d'abord dans les bois, parce qu'ils n'estoient pas assez forts pour tenir téte à leurs ennemis. Mais ayant esté joints par un grand nombre d'autres Cosaques, ils sortirent de leur retraite au commencement du printemps, battirent les Polonois, & firent un grand butin. Aprés cela ils s'allierent avec les Tartares, & pousserent leurs courses jusqu'à *Zamoska*, qui est à vingt lieuës de Varsovie. Il y eut plusieurs autres évenemens, que je passe sous silence, comme n'estans pas de mon sujet. Ce que je viens

même

même de rapporter, je l'ay rapporté ſimplement dans 1637.
le deſſein de montrer, que le Conſeil de Pologne fit une faute irreparable de troubler les Coſaques dans leur maniere de vivre; qu'on devoit avoir de plus grands égards pour une nation, de qui les courſes eſtoient ſi avantageuſes; que loin de luy retrancher les privileges qu'elle avoit déja, il falloit pluſtoſt les augmenter, afin de la confirmer dans ſon zele pour la Pologne. Auſſi peut-on dire que les Coſaques meritoient bien d'eſtre ménagez. Ils pouvoient dans l'occaſion inonder l'Empire Turc, & y faire des ravages conſiderables: ou tout au moins ils pouvoient par l'apprehenſion de leurs courſes, forcer les Sultans à reprimer celles des Tartares. Mais depuis que cette malheureuſe reſolution a eſté priſe, ils n'ont cauſé que des deſordres en Pologne, ils ſe ſont enfin revoltez, & entraînant avec eux toute la Province d'Ukraine, ils ſe ſont mis ſous la protection de la Porte.

La flotte des Turcs alloit faire voile pour rétablir *Bechir-Cherei* ſur le Trône de Tartarie, lors qu'on apprit qu'Aſac eſtoit aſſiegé. L'Admiral eut ordre d'aller au ſecours de cette place: mais il arriva trop tard. D'alleurs on ne jugea pas la perte aſſez importante pour meriter que dans le deſſein de la reparer, on miſt les affaires de Perſe en hazard. Car le Grand-Seigneur eſtant alors reſolu de terminer par quelque glorieuſe conqueſte, une guerre qui avoit déja aſſez duré, ſe preparoit à faire une nouvelle irruption en Perſe, & à attaquer au meſme temps la ville de Babylone. Dans cette penſée il ſongea aux moyens de mettre ſur pied une armée plus nombreuſe que toutes celles de ſes predeceſſeurs. Une Ordonnance avoit eſté publiée pour defendre d'augmenter le nombre des Janiſſaires; mais elle fut revoquée afin d'attirer des gens au ſervice. Il ouvrit donc la porte des Janiſſaires, comme on s'exprime en Turquie, & en reçût juſqu'à ſix mille. Neanmoins pour conſerver l'ancien ordre de cette milice,

Préparatifs de guerre contre la Perſe.

il

1637. il nomma des Officiers, qui devoient tenir exactement la main à faire prendre la disme des enfans Chrétiens d'Europe. Mais comme la faveur, les presens, & d'autres considerations font souvent que l'on épargne de jeunes enfans à l'instance de leurs peres & de leurs meres, qu'au lieu des mieux faits & des plus robustes, on en prend qui sont ou malfaits ou incommodez, & qu'on en reçoit qui ne meritent pas d'estre élevez aux dépens du Grand-Seigneur, Amurat fit mille menaces contre ceux qui manqueroient à leur devoir. Il revit exactement les Livres des Timariots, & confera ce que chaque province devoit fournir avec ce qui passoit en reveuë. Les terres de ceux qui ne se trouverent pas en service actuel, furent confisquées, sans que le Sultan pust estre vaincu par leurs prieres, ni par leurs raisons. Le Grand-Maistre de l'Artillerie perdit la teste pour s'estre excusé de faire mener du canon, qu'il estimoit d'un trop gros calibre pour une si longue marche. Par où l'on peut voir combien il y avoit de danger à faire la moindre difficulté sur les choses que ce Prince proposoit. Enfin de peur que de nouveaux troubles ne le rappellassent au cœur de ses Estats, avant que son entreprise eust réüssi, il ordonna aux Bachas d'Europe de vivre en paix avec leurs voisins, & de ne luy attirer aucune affaire pendant son absence. Il recommanda en particulier au Bacha de Silistrie, d'appaiser quelques differends qui estoient entre les Vayvodes de Moldavie & de Valachie. Toutes choses ainsi disposées, on arbora la queuë de cheval à la porte du Divan, aussi-bien qu'à celle de tous les Bachas. Son armée commençoit alors à se grossir. Les Spahis & les Timariots, que l'on destinoit à la garde des tentes du Grand-Seigneur, & le reste de la cavalerie, qui tenoit des terres à condition de servir, faisoient environ deux cent mille hommes. On tira trente mille fantassins des cent soixante & douze chambres des Janissaires. On prit

trois

trois mille canoniers pour le service de l'armée : & on les tira de divers endroits de l'Empire. Ils sont en tout un corps de douze mille hommes, quoy qu'ils ne soient que douze cens dans l'Arsenal de Constantinople. Les Bergers & les Païsans de Bulgarie faisoient vingt mille hommes ; ce qui joint aux Porteurs d'eau, aux Maréchaux, aux Bouchers, aux Boulangers, & aux autres artisans ou vivandiers qui suivent un camp, augmentoit prodigieusement le nombre des troupes : De sorte que pour ne point trop exagerer les choses, l'armée se trouvoit de prés de cinq cens mille hommes, tant d'épée que de service, entre lesquels il y avoit trois cens mille combatans. 1637.

Pendant cette année la ville de Constantinople & la Romanie furent exposées aux ravages de la peste, qui est comme la maladie ordinaire des Turcs, dont Dieu rabaisse l'orgueil par les desordres que cause ce fleau épouvantable de sa vengeance. Le Serrail des Empereurs Ottomans ne fut pas mesme un lieu de seureté pour ceux qui y demeuroient. Le fils unique d'Amurat, un Prince de deux ou trois ans seulement tomba sous les coups du Ciel irrité contre tout l'Empire. La contagion obligea le Grand-Seigneur à se retirer dans un Palais, qu'il avoit sur le Bosphore, ou il passa une bonne partie de l'esté dans la débauche avec son favory Persan. Par où l'on voit que les Princes aiment quelquefois & la trahison & les traîtres. En effet Emir-Gumir estoit inséparable du Sultan. Il marchoit avec le mesme équipage, les mesmes habits, & la mesme pompe que son maître. Dans toutes les ceremonies publiques, il faisoit les fonctions de Caïmacan, & avoit mesme le pas sur le Moufti : ce qui estoit une pratique inoüie, qui eust surpris tout le monde, sans la connoissauce que l'on avoit des déreglemens d'Amurat : Mais ce qu'il y avoit de plus fâcheux, estoit que les divertissemens de ce Prince coûtoient fort souvent la vie à quelqu'un.

Debauches & cruautez d'Amurat.

1637. qu'un. Il tua un jour le fils d'un Bacha, ſous pretexte qu'il s'approchoit du Serrail pour découvrir ce qui s'y paſſoit. Des femmes qui coſtoyoient le Serrail en bateau, furent coulées à fond ſous un ſemblable pretexte. Une autre fois ce Prince aſſiſta à l'éxecution de deux malheureux, qu'il condamna à eſtre empalez pour avoir volé quelque choſe dans ſon Palais. Le Treſorier de Chypre fut decapité en ſa preſence; Le Maître de ſa muſique eut le meſme ſort, parce qu'il avoit chanté un air, qui tenoit un peu de la maniere de Perſe, & qui parloit avantageuſement de la bravoure des Perſans. Le Bacha de Temiſwar fut mis à mort en plein Divan, pour avoir eſté batu par les troupes de Ragotzki. A ces actes de cruauté qui paſſoient dans l'eſprit du Grand-Seigneur pour des actes de juſtice, s'en joignit un aſſez plaiſant. *Stridia-Bey*, c'eſt à-dire, le Seigneur des Huiſtres, un Grec, qui comme nous l'avons déja dit, avoit eſté depoſé du Gouvernement de Valachie, crut qu'à la faveur de ſes richeſſes, il pourroit ſe retablir. Dans cette penſée il preſenta une Requeſte, & offrit une ſomme trés-conſiderable au Grand-Seigneur. On l'écoûta auſſi long-temps qu'il le falloit pour ſe divertir de ſon audace. Enſuite, on luy répondit, qu'il avoit un peu trop d'orgüeil, & qu'on luy conſeilloit d'apprendre à ne ſe pas méconnoiſtre: Au meſme temps Amurat luy fit couper le bout du nez & des oreilles, afin, diſoit il, de rogner les ailes de ſon ambition.

Avant que de partir pour l'armée, le Sultan voulut couronner toutes ſes violences, par la derniere des cruautez. C'eſt une coûtume en Turquie, qu'à la feſte du Biram les freres d'un Grand-Seigneur luy rendent leurs ſoûmiſſions, & l'aſſurent des vœux qu'ils font pour la proſperité de ſon regne. Suivant cet uſage on amena à Amurat un jeune Prince âgé d'environ vingt ans, en qui l'on voyoit déja briller de trés-belles qualitez. Apres s'eſtre acquité

de

de son devoir. Il s'étendit sur les loüanges de sa Hautesse, qui lors qu'il estoit question de travailler pour la gloire de l'Empire, ne craignoit ni les incommoditez d'une longue & penible marche, ni les accidens d'une guerre, où elle couroit de fort grands dangers. Ce discours fut accompagné de tant d'éloquence, que le soupçonneux Empereur en prit ombrage. Il trouva que son frere en sçavoit trop & crût qu'un Prince qui parloit si bien, agiroit, peut-estre encore mieux, s'il s'en presentoit une occasion. Dans cette crainte déraisonnable, il le fit étrangler le mesme jour. Le peuple qui avoit fondé toutes ses esperances sur ce Prince, ne dissimula ni la douleur que luy inspiroit une fin si triste, ni l'horreur que l'on avoit pour la cruauté detestable du Sultan. Le murmure alla si loin, que pour l'arrêter, la Cour publia que quatorze femmes du Serrail estoient grosses. Cela estoit pourtant faux; & du sang des Ottomans, il ne restoit qu'Ibrahim, que l'on épargnoit, parce qu'on voyoit en luy un jugement foible & une santé mal assurée. La memoire de la mort du Prince cessa néanmoins d'occuper l'esprit du peuple, & l'on commença de ne plus songer qu'à la guerre. On fit prendre les devants aux avantcoureurs de l'armée. Les Maréchaux des Logis partirent pour avoir soin de réparer les chemins. Le Grand Seigneur se rendit aprés cela à Scutari, où étoient ses tentes. Avec sa cotte de maille, il avoit un casque chargé de pierres précieuses, & relevé d'une aigrette attachée avec des boucles de diamans. Trois escadrons, dont chacun estoit de quatre mille hommes bien armez & fort richement vêtus, le reçûrent à son débarquement dans la ville de Scutari. Le premier de ces corps de cavalerie avoit esté équippé aux dépens du Grand-Seigneur, & les deux autres aux dépens du Favori & du Capitan-Bacha. Celuy-cy fit un present à sa Hautesse de trente bourses, ou quinze mille écus, en reconnoissance de l'hon- 1637.

1637. neur qu'elle luy avoit fait de luy donner le commandement de la galere dans laquelle ce Prince passa en Asie. L'Ambassadeur du Sophy estoit demeuré à Constantinople, sans pouvoir obtenir la liberté de se retirer. Il fut resolu qui suivroit l'armée, afin d'estre spectateur de ce qui alloit arriver. Pour cet effet on luy marqua ses quartiers. Les choses estoient alors disposées pour se mettre en marche avec tout l'éclat possible. La route avoit déja esté marquée, & de Scutari à Babylone on comptoit cent vingt *Conacks*, ou jours de marche, & soixante-dix *Otoracks*, ou jours de rafraichissement. Car une armée si nombreuse pouvoit difficilement faire plus de diligence. Outre qu'il falloit necessairement s'arrêter en plusieurs endroits, pour recevoir les troupes, qui devoient joindre le Grand-Seigneur sur la route.

1638. Enfin cette formidable armée décampa de Scutari vers la fin de May. Le premier jour d'*Otorack* fut à Ismit. Le Sultan y fit une reveuë generale de ses troupes. Les soldats âgez ou incapables de supporter les fatigues d'une longue marche, furent congediez avec une demie-paye pour le reste de leurs jours. Les Turcs appellent ces sortes de soldats *Otoracks*; ce qui revient aux *Milites-Emeriti* des anciens Romains. Quelque nombreuse que fust l'armée, elle ne laissa pas de marcher avec un bel ordre; Leur General ne permettant pas qu'on se relâchast le moins du monde de la discipline. On ne voyoit ni peuples pillez, ni villages mal-traitez, ni paysans se plaindre de la violence du soldat. Toutes choses s'achetoient, & ce que les troupes prenoient, elles le payoient comptant. Amurat mesme, qui estoit plus doux & plus raisonnable au milieu de son armée que dans le Serrail, donnoit une audience favorable à ceux qui la luy demandoient, écoutoit les plaintes de tous ses sujets, & rendoit exactement justice à chacun.

Marche de l'armée Turquesque.

La tranquillité regnoit cependant à Constantinople par les soins des Officiers que le Sultan y avoit

laissez.

laiſſez. Le Boſtangi-Bachi, qui eſt comme le Grand-Chambellan de Turquie; eſtoit chargé de la garde du Serrail. Il faiſoit ſouvent ſes rondes par terre & par eau; & puniſſoit rigoureuſement ceux qu'il trouvoit dans les cabarets; ne ſouffrant pas meſme qu'on euſt de la lumiere aprés deux heures de nuit. Le Caïmacan & l'Amiral s'acquitoient des fonctions de leurs Charges avec la derniere exactitude: De ſorte que les uns & les autres concouroient également à établir l'ordre dans cette grande ville. 1638.

En ce temps-là le Patriarche de Conſtantinople ayant eſté accuſé par des Religieux de Galata d'entretenir correſpondance avec les Moſcovites & les Coſaques, fut dépoſé de ſa Charge, conduit aux ſept jours, & enſuite étranglé. C'eſt ce celebre Cyrille dont nous avons déja parlé, qui avoit paſſé quelque temps en Angleterre. Un nommé Carfila obtint le Patriarchat moyennant une ſomme de cinquante mille êcus.

Cyrille étranglé.

Auſſitoſt que la puiſſante armée d'Amurat ſe fut miſe en marche, chacun témoigna un empreſſement extraordinaire de ſçavoir quel fruit auroient de ſi prodigieux preparatifs. L'attaque de Babylone eſtoit reſoluë; & il n'y avoit que la priſe de cette place fameuſe, qui puſt conſoler les Turcs de tant de pertes, & les payer de la dépenſe qu'ils avoient à ſoûtenir. On avoit pris toutes les meſures imaginables pour faire réüſſir un ſi grand deſſein. Ce qu'il y avoit ſeulement à apprehender eſtoit un diverſion de la part des Princes Chrétiens, qui pour profiter de l'éloignement du Grand-Seigneur, pouvoient entrer en Turquie avec des forces nombreuſes, & le rappeller au centre de ſes Eſtats. On craignoit particulierement les Polonois: mais auſſitoſt que l'on eut appris qu'il y avoit guerre civile entr'eux & les Coſaques, & que ces derniers avoient perdu dix mille hommes en une bataille, la crainte fit place à la joye & à la confiance. On crût meſme que les Coſaques ne manqueroient

1638. roient pas de rechercher l'affiftance du Grand-Seigneur, & qu'ainfi l'Empire pourroit faire des progrés de deux coftez en mefme temps.

Les Corfaires de Barbarie font des courfes dans le Golphe de Venife.

Toutefois il arriva fur mer des chofes qui n'euffent jamais manqué de caufer une rupture avec la Republique de Venife, fi les Turcs euffent efté en liberté d'agir. Seize galeres d'Alger, de Tunis, & de Biferte, fe joignirent fous la conduite d'*Ali-Picenin*, & formerent une petite flotte tres-bien pourveuë d'hommes, de matelots, de canon, de poudre, de boulets, & d'autres chofes neceffaires. En cét eftat elles refolurent de courir la mer Adriatique, & de piller Noftre Dame de Lorette : Mais les vents contraires les empêchans de monter fi haut dans le Golphe, elles firent defcente fur la cofte de la Poüille, ravagerent tout le païs de *Nicotra*, firent un butin tres-confiderable, & emmenerent plufieurs efclaves entre lefquels fe trouverent des Religieufes. Delà ils pafferent vers la cofte de Dalmatie, fe faifirent d'un bâtiment à la veuë mefme de *Cattaro*, & firent tant de prifes, que toute l'Italie allarmée murmura contre fes Princes, qui la laiffoient en proye à un petit nombre de Pirates. En effet les Galeres de la Religion & celles de Tofcane eftoient feparées, les uns & les autres faifant des courfes dans l'Archipel, fans fe mettre en peine de ce qui arrivoit dans le Golphe. Les Efpagnols armoient felon leur coûtume; c'eft-à-dire avec une lenteur, qui confuma tout le temps propre à fe mettre en mer, & donna aux Corfaires celuy de fe charger de butin, & enfuite de fe retirer : De maniere que la feule Republique de Venife veilla à la confervation de l'Italie, & travailla à défendre une mer où elle regne fouverainement. Le commandement d'une flotte de dix-huit galeres & deux galeaffes, fut donné à *Marin-Capello*, avec ordre de pourfuivre les Pirates fans quartier, & de brûler ou couler à fond leurs vaiffeaux, par tout où il les trouveroit.

Ses

Ses instructions marquoient mesme, qu'il pourroit 1638.
les attaquer dans les ports des Turcs, puis que le Grand-Seigneur s'estoit engagé de n'accorder sa protection à aucuns Pirates, & de leur refuser l'entrée de tous ses ports. En ce temps-là les galeres de Malthe & de Florence avoient fait de si grands ravages dans l'Archipel, que l'Amiral Turc envoya ordre aux Corsaires de Barbarie de venir à son secours, tant pour luy aider à tirer raison des Chrétiens, que pour prevenir de nouveaux affronts. Les Corsaires, déja chargez de butin, furent bien aises d'avoir cette occasion de se retirer avec honneur. Avant que de le faire, ils resolurent de piller *Lissà* ou *Lesina*, Isle de l'Archipel appartenante à la Republique. Mais se voyant joints à la hauteur de Valone par la flotte de Venise, ils se mirent sous la défense de cette place, qui estoit au Grand-Seigneur. Quoy que les traitez portassent, que des Pirates ne pourroient estre réçûs dans aucun port Turc, le Gouverneur de Valone ne laissa pas d'accorder sa protection à la flotte de Barbarie. Les Venitiens salüerent le château sans tirer, & demanderent, que conformement aux articles de la paix, les Corsaires fussent obligez de sortir du port. Les Turcs n'ayant répondu que par un coup de canon, qui marquoit qu'ils pretendoient défendre leurs alliez, l'Amiral Venitien s'éloigna du port, & jetta l'ancre en intention de le blocquer. Peu de jours aprés les Pirates tâcherent de se sauver à la faveur de leurs rames & d'un bon vent. Mais voulant sortir du port un peu avant jour, ils furent bien-tost découverts par les vigilans Venitiens, qui firent deux escadres de leur flotte, & allérent fondre courageusement sur eux. Le combat dura deux heures. Les Pirates furent continuellement secondez du canon de la ville, dont une volée emporta le mats d'une galeasse. *Lorenzo-Marcello* qui commandoit cette galeasse fut blessé d'un éclat du mats. A la fin cinq galeres de Barbarie ayant esté mises hors

Et sont blocquez dans Valone.

1638. de combat, les Pirates se retirerent dans le Port, avec perte d'un grand nombre de soldats. Les Chrétiens se rendirent en mesme temps à leur premier poste, d'où *Capello* envoya à Venise une relation exacte de tout ce qui s'estoit passé. Le Senat luy répondit, *Qu'il ne falloit point manquer au respect deu à sa Hautesse; Qu'ainsi il ne devoit rien entreprendre contre les Pirates, tant qu'il les verroit à terre; mais que s'il les rencontroit en mer, il pourroit faire ce que son courage luy inspireroit. Cependant le Duc de* Medina-las-Torres, *Vice-Roy de Naples écrivit à Cappello. Que l'on ne pouvoit trop loüer la generosité avec laquelle il s'employoit pour l'honneur de la Republique, & pour le bien general de toute la Chrétienté; Que cette raison l'obligeoit à luy offrir les vivres, les munitions, & les autres choses, dont sa flotte auroit besoin; Que l'on ne doutoit point, qu'il n'attaquast les Corsaires dans le port mesme; & qu'en cette occasion on ne devoit s'arrêter, ni à ce qui estoit deu à l'Empereur des Turcs, ni aux suites qu'une action si glorieuse pourroit avoir.* D'autre costé le Gouverneur de Valone, & le Cadi de la ville écrivirent à Cappello, pour l'exhorter de se souvenir, qu'il estoit dans l'estenduë de la domination du Grand-Seigneur, & que la moindre démarche qu'il feroit contre le respect deu à sa Hautesse, ne manqueroit pas de causer une sanglante guerre.

Cappello les attaque dans le port.

Il y avoit déja un mois entier que l'Amiral Venitien blocquoit le port; & contre l'attente des Corsaires, qui esperoient qu'une tempeste l'obligeroit à l'aller chercher quelque abri, le temps fut toûjours tres-beau, & la mer aussi calme qu'on le pouvoit souhaiter. Enfin Cappello qui d'un costé ne vouloit pas attendre davantage, & de l'autre eust esté fâché de manquer une prise si importante, résolut de forcer les Algériens dans leur asyle. Il divisa sa flotte en plusieurs escadres, avec lesquelles il s'avança vers le port, tirant sur les tentes de l'ennemi. Une galeasse envoya un boulet dans la Mosquée. Les galliotes

tes & les brigantins, qu'on avoit avantageusement équippez, entrerent dans le port, se rendirent maistres de toutes les galeres des Pirates, & les emmenerent à Cappello, qui les trouva dégarnies de ce qu'elles avoient de plus considerable. Ainsi on n'y prit que le canon & les armes. Il y avoit entre autres choses douze pieces de canon de fonte d'un fort gros calibre, plusieurs pieces de canon de fer, dés fauconneaux, & d'autres armes. 1638.

La nouvelle ayant esté porté à Venise, il fut arrêté dans le Senat, *Que tous ces Vaisseaux seroient coulez à fond devant la ville de Corfou, à l'exception de l'Amiral d'Alger, qui seroit placé dans l'Arsenal de Venise, comme un trophée immortel d'une si glorieuse action.* On ne laissa pourtant pas d'interpreter diversement la conduite de Cappello, & elle fut approuvée ou condamnée selon l'humeur de ceux qui en parloient. Les plus jeunes regardoient cette action comme une action de vigueur, qui bien qu'elle eust esté faite contre les ordres du Senat, estoit glorieuse à la Republique, & marquoit le zele de Cappello. Mais ceux dont le jugement plus meur alloit plus avant, la regardoient comme une action téméraire & dangereuse. Le Senat en general ne pouvoit souffrir qu'on violast si hardiment ses ordres, qui estant toûjours donnés avec beaucoup de ponctualité, doivent estre suivis avec la derniere exactitude. On ajoûtoit que la conduite de Cappello donnoit un juste pretexte aux Turcs d'attaquer la Republique ; & que c'estoit une insolence à un simple particulier d'engager de son propre chef le public dans une guerre aussi contraire aux interests qu'aux intentions du Senat. Quoy qu'il en soit, l'affaire fut poussée si loin, que dans la suite Cappello fut obligé de se justifier à cét égard & à plusieurs autres. On envoya cependant d'amples instructions au Baïle, qui s'appelloit *Luigi Contarini*. Ce Gentilhomme avoit esté employé en diverses negociations dans la plupart des

1638. Cours de l'Europe ; où il avoit acquis une haute reputation, soutenuë par un merite extraordinaire. Il avoit en particulier assisté à la paix generale de Munster avec le Nonce Chigi, qui a esté depuis le Pape Alexandre VII. Les Turcs furent bientost instruits de ce qui s'estoit passé, & on ne manqua pas de les en informer avec toutes les circonstances qui pouvoient rendre l'action plus odieuse. Le Baïle aiant esté appellé à l'audience, le Caïmacan se plaignit avec la derniere chaleur du procedé, violent des Venitiens, *Que prenant avantage de l'éloignement du Grand-Seigneur ils avoient commis une action perfide, dont de seuls ennemis estoient capables ; Que la flotte de Barbarie, qu'ils avoient attaquée & fait perir, estoit composée des sujets de sa Hautesse, qui les avoit appellez à son secours contre les Corsaires de Malthe & de Livourne ; Que leurs vaisseaux aiant esté contraints par la tempeste de se retirer dans le Port de Valone, on les y avoit pris par force ; Qu'ainsi l'on avoit violé un des ports & un des châteaux du Grand-Seigneur, & fait une infraction manifeste à la paix.* Il ajoûta, *que si la presomption des Venitiens estoit fondée sur l'éloignement d'Amurat, ils ne feroient pas mal de considerer combien il estoit hazardeux d'irriter un Prince jaloux de sa gloire, qui ne craignoit ni la depense, ni les dangers, ni les fatigues, lors qu'il falloit satisfaire sa vengeance.* Il acheva en disant, *que si le dessein de la Republique estoit de faire une diversion des armes du Grand-Seigneur ; sa Hautesse n'estoit pas si éloignée, qu'elle ne pust faire une course sur les Estats de Venise : ou qu'enfin l'on avoit assez de forces sur la frontiere, pour punir de leur manque de respect, des voisins peu considerables.*

L'Ambassadeur répondit au discours du Caïmacan, Que ces Pirates estoient les mesmes, qui l'année precedente avoient fait descente en Candie, saccagé cette Isle, & emmené esclaves ceux qui estoient tombez entre leurs mains : Que non contens de cela, ils estoient entrez dans le Golphe, & avoient penetré jusqu'aux entrailles de l'Italie pour y piller l'Isle de Lissa, encore que cette Isle fust sous

la domination de la République; Que Cappello avoit salüé le château, qui ne luy avoit répondu que par des volées de canon: que si son dessein eust esté de violer le port, comme on le vouloit prétendre, il n'auroit pas attendu trente-sept jours entiers la sortie des Pirates: Mais que son respect pour le Grand-Seigneur l'avoit empêché de rien entreprendre; Qu'à la fin pourtant, ennuyé d'estre si long-temps à l'ancre, & irrité par l'insolence des Pirates, il les avoit attaquez dans le port; Mais que sa conduite estoit autorisée par les traitez, qui déclaroient, que des Corsaires ne pourroient estre reçûs dans les ports du Grand-Seigneur, que premierement ils n'eussent donné seureté de ne faire aucune prise sur les sujets de la République. 1638.

Le Caïmacam repliqua, Que s'ils ne vouloient en venir à une rupture ouverte; il falloit qu'ils restituassent les galères, & qu'ils donnassent passage à dix mille soldats ou esclaves des mesmes galères, qui s'estoient refugiez à Valone.

Une des principales raisons, qui obligeoit le Caïmacam à presser la restitution de ces galeres, estoit qu'il avoit fait esperer au Grand-Seigneur, qu'on pourroit les retirer. Mais le Senat fut d'un autre sentiment: & de peur de se voir forcé par les menaces d'Amurat à une restitution honteuse, il donna ordre aux Officiers de la Marine, de couler à fond ces bâtimens: De sorte que n'y ayant pas d'apparence de les recouvrer, on se persuadoit que les Turcs paroistroient moins violens à les redemander.

Estat des Algeriens sur cette nouvelle.

La perte d'une flotte si considérable, fit plus de bruit à Alger qu'à Constantinople. Ce peuple grossier exhala sa colere en menaces; & à voir leur emportement, on eust dit qu'ils alloient abîmer tous les Chrétiens. Ensuite s'accusant les uns les autres d'avoir contribué à la disgrace publique, ils penserent en venir aux mains entr'eux. Mais les ordres de leur Divan les retinrent dans le devoir. Il fallut qu'ils se contentassent de murmurer. A la fin estant revenus de leur fureur, ils rejetterent ce mauvais succés

1638. ſur Picenin, l'Amiral de leur flotte; & reſolurent de demander répreſailles ſur les effets des Venitiens en Turquie.

L'armée des Turcs eſtoit en marche, lors qu'Amurat reçût la nouvelle de la défaite des Corſaires. Il en fut tellement outré, qu'il condamna à mort tous les Venitiens, qui eſtoient dans ſes Etats ſans en excepter le Baïle. Mais le Grand-Viſir & le Favori arrêterent pendant treize jours les Courriers, qui devoient porter de ſi triſtes ordres, auſquels ils n'oſoient pas s'oppoſer. Au bout de ce temps, la colere d'Amurat eſtant un peu diminuée, ils prirent avantage de ſa bonne humeur, & obtinrent que l'arreſt de mort prononcé contre tous les Venitiens, ſeroit changé en une ſentence d'empriſonnement de l'Ambaſſadeur ſeul. Cependant on prit grand ſoin de tenir ſecrete une affaire, dont la connoiſſance pouvoit relever les eſperances & le courage des Perſans, qui ne ſouhaitoient rien tant que la paix. Auſſitoſt que les ordres d'empriſonner l'Ambaſſadeur, furent arrivez à Conſtantinople, on l'appella à l'audience du Caïmacan. Le Baïle eſtoit alors dans les douleurs de la goutte : Mais l'obeïſſance aveugle que les Turcs rendent aux commandemens de leur Empereur, n'admettant aucune excuſe, il fallut qu'il ſe fiſt porter à la Chambre de l'audience. Le Caïmacan le fit attendre quelque temps, afin de donner lieu à des Agas, qui eſtoient-là, de le preſſentir ſur la reſtitution des galeres. Mais ayant eſté informé qu'elles eſtoient coulées à fond, & que le Senat n'en feroit aucune compenſation, il ne dit rien davantage ſur ce ſujet ; ſe contentant de produire les ordres du Grand-Seigneur, de les baiſer avec reſpect, & de les faire lire tout haut. L'Ambaſſadeur répondit, qu'il eſtoit preſt de ſe ſoûmettre pour l'intereſt de ſon Prince & de ſa Patrie, non ſeulement à la priſon, mais auſſi à une mort accompagnée de tout ce qu'il y avoit de plus rude au monde.

Les autres Ambassadeurs Chrétiens s'interesserent bientost à la disgrace du Baïle, & presenterent une Requeste en sa faveur aux Ministres Turcs. Ils offrirent leur médiation en cette affaire, & engagerent leur parole, mais non celle de leurs Princes, que le Baïle ne s'en fuïroit pas, & qu'il ne refuseroit point un accommodement sous des conditions raisonnables. Leurs instances accompagnées des presens de Contarini, eurent assez de pouvoir sur les Turcs. Le Baïle fut d'abord conduit à la Chambre de l'Intendant du Caïmacan, & ensuite à Galata dans l'Hostel des Ambassadeurs de Venise. Quatre Chiaoux luy furent donnez pour gardes; mais il ne laissa pas d'avoir permission de recevoir toutes sortes de visites. Tout Constantinople se persuada que l'on iroit fondre sur les Venitiens, d'abord que la guerre de Perse seroit terminée. Cependant le Grand-Seigneur fit construire dans son Arsenal dix galeres qu'il offrit aux Algériens, s'ils vouloient se mettre en mer au printemps avec sa flotte. Mais Ali Picenin leur Amiral, craignant que ce ne fust un piege pour l'engager luy & les siens à servir toute leur vie les Turcs, refusa l'offre, & mit sur les chantiers deux galeres à ses propres frais. 1638.

Dans cette disposition d'affaires, les Venitiens ne douterent point qu'il ne fallust se preparer à une rupture. Tous les Princes Chrétiens furent bientost informez de ce qui s'estoit passé, & sollicitez de contribuer à la défense de la Republique. Mais les prieres du Senat n'obtinrent que de la compassion pour l'estat de ses affaires, au lieu de l'assistance qu'il attendoit. Le Pape mesme ne luy promit presque que des secours spirituels. On travailla néanmoins à se pourvoir contre tout ce qui pourroit arriver. Des ordres furent envoyez au Capitaine General du Levant de faire des preparatifs. On arma en Candie seize galeres, qui furent jointes par plusieurs galeasses sous la conduite d'*Antonio Pisa-*

1638. *ni*, & de *Sebastiano Veniero*. On fit des troupes en divers lieux : on pourvût les places de vivres & de munitions ; & les garnisons furent renforcés des troupes auxiliaires, ou de celles de la milice. Mais quelques soins que la République prist de faire des préparatifs de guerre, elle ne songeoit à rien moins qu'à une rupture avec les Turcs. Le Senat, dans le dessein d'appaiser le Grand-Seigneur à quelque prix que ce fust, luy écrivit une lettre tout-à-fait soûmise, dans laquelle il luy representoit, *Que les Corsaires de Barbarie engageoient à-tout-moment l'honneur du Sultan ; Qu'ils violoient continuellement les traitez faits entre la Porte & les Puissances voisines ; Que cette temerité avoit obligé les Venitiens à les punir de leurs voleries ; Qu'ainsi le Senat n'avoit pas manqué au respect deû à sa Hautesse ; puisqu'il n'avoit fait que défendre ses propres sujets ; Que l'on ne souhaitoit mesme rien davantage, que d'entretenir une alliance, que la République devoit aux bontés des Sultans predecesseurs de sa Hautesse.* Amurat reçût cette lettre avec mepris, & y fit une réponse foudroyante : mais comme il l'envoya à Venise par un de ses propres Officiers, & qu'au travers des expressions terribles de sa lettre, on remarquoit des dispositions à la paix, les Venitiens connurent bien-tost ce qu'il falloit faire pour l'obtenir. Ils considererent sagement, *Que de simples préparatifs de guerre leur coûteroient beaucoup plus, que ce qu'il faudroit donner pour appaiser Amurat ; & qu'au fond la guerre, toute avantageuse qu'elle pourroit estre, ne leur apporteroit jamais autant de profit, qu'une bonne paix :* Outre *qu'en s'obstinant à la rupture, on s'exposeroit à mille dangers, à mille embarras, & à mille pertes.* Ils resolurent donc d'acheter la paix : mais comme ils n'y réüssirent qu'aprés le retour du Grand-Seigneur, nous attendrons jusques-là à en parler.

Marche d'Amurat. Amurat estoit alors à la teste d'une armée formidable, qu'il conduisoit luy-mesme au siége de Babylone. Il prit un habit de Janissaire, afin de se rendre agréa-

gréable à ses soldats, autant qu'il s'estoit fait craindre 1638.
d'eux par une trop grande severité. Il marchoit avec une patience incroyable au travers des sables, des deserts, & des lieux les plus difficiles: & comme il vouloit estre le premier à essuyer le danger & les fatigues, il n'y avoit point de soldat, qui ne fist gloire de suivre, à quelque risque que ce fust, un si brave General. Pendant qu'il estoit en marche, il arriva un Courier, qui avoit fait la derniere diligence pour remporter le *Mostaluck*, où la recompense deuë à celuy qui annonce le premier une nouvelle considerable. Cet Exprés venoit apprendre à Amurat, que l'une de ses maîtresses estoit accouchée d'un fils à Ismit. En attendant la confirmation d'une si bonne nouvelle, on s'assûra de la personne du Courier, qui l'avoit apportée. Malheureusement pour luy il se trouva, que la maîtresse du Grand-Seigneur n'estoit accouchée que d'une fille. Amurat, qui ne pardonnoit que rarement les moindres fautes, le fit cruellement empaler, pour le punir de son trop d'empressement & de sa diligence trop officieuse.

Le premier Visir joignoit son Maître à *Iconium* avec peu de suite, afin que l'armée pust étendre davantage ses quartiers. En arrivant il fit présent de cinquante mille écus au Grand-Seigneur, qui en recompense le régala des marques ordinaires de son affection, c'est-à-dire d'une veste, & d'un cimeterre. Toute l'Asie estoit en armes, & dans l'Empire il n'y avoit point de Seigneur, qui ne se rangeast à son devoir, & n'amenast ses troupes au Camp. On se plaignit seulement, qu'il y avoit dans les montagnes de Natolie un certain *Santon* Predicateur, qui refusoit de rendre hommage, & de servir contre les Persans. C'estoit un homme, qui par une sainteté affectée, avoit gagné l'estime du peuple, au milieu duquel il demeuroit. Il s'estoit déclaré le *Mehedy* ou Mediateur, qui selon la Loy de Mahomet, doit paroitre avant l'Antechrist, pour reduire tout le monde sous une unité de foy: Et afin d'attirer plus de gens

à luy,

1638. à luy, il persuadoit à ses Sectateurs, que par les privileges de sa Charge, ils seroient exempts de taxes, de contributions, & d'Imposts. Le Grand-Seigneur ne pouvant, ni croire, ni souffrir une doctrine si opposée à son autorité, aussi bien qu'à ses interests, commanda le Capitan-Bacha avec un puissant parti & du canon pour marcher contre les Rebelles. D'abord que les Turcs furent arrivez sur les terres du *Santon*, ils publierent que si on ne l'abandonnoit à la Justice, ils mettroient tout à feu & à sang, & n'espargneroient pas mesme les enfans de sept ans. Cette terrible declaration jetta l'espouvante dans l'esprit du peuple, sans neanmoins que le *Scheigh* perdist courage. Comme il s'estoit aveuglé luy-mesme par une fausse interpretation de quelques anciennes propheties; il osa faire teste aux forces du Grand-Seigneur: mais il fut battu, & fait prisonnier. On le mena à *Iconium*, où l'armée avoit fait alte, jusqu'à la conclusion d'une affaire, qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Il fut condamné à estre escorché tout vif; & en cet estat, qui faisoit horreur à tout le monde, on le porta sur un asne jusqu'à la Rouë. Il souffrit le reste de son supplice avec une insensibilité prodigieuse.

Aprés son exécution, l'armée continua de marcher. Le Grand-Seigneur passant par *Alexandrette*, ou *Scanderone*, fut salüé de tous les vaisseaux Anglois & Hollandois, qui estoient dans le port. Les Consuls luy firent tous des présens: entr'autres *Marco Foscolo*, Consul de la Republique de Venise, luy fit un present estimé dix mille escus. Delà le Sultan se rendit à Antioche, dont il visita les antiquitez. Aprés s'y estre rafraîchy quelques jours, il passa à Alep, où il fut joint par le Bacha du Grand Caire, qui outre un riche tribut qu'il apportoit, avoit avec luy vingt-quatre mille hommes d'élite; tous en tres-bon équipage. Les forces de la Palestine le joignirent aussi au mesme endroit; de maniere que son armée

se

se trouva extraordinairement augmentée. A mesure 1638.
qu'il s'éloignoit du cœur de ses estats, son camp grossissoit; & un puissant parti de Tartares, desesperant de pouvoir rien faire de considerable contre Asac, vint s'offrir à luy.

Le Roy de Perse se mit en campagne à la teste de cent vingt mille chevaux. Mais comme ses forces n'estoient pas égales à celles des Turs, il se contenta d'envoyer trente mille hommes à Babylone, pour en renforcer la garnison. Il esperoit que l'art, la nature, & ses propres précautions, concourroient ensemble à luy conserver une place si importante: qu'elle soûtiendroit un long siege; & que l'armée des Turcs, toute formidable qu'elle estoit, échoüeroit devant ses remparts. Aprés avoir si bien pourvû à la seureté de Babylone, le Persan marcha avec le reste de ses troupes contre le grand Mogol, qui avoit promis aux Turcs de faire une puissante diversion. Ce fut pour cette raison qu'il n'y eut point de bataille considerable; les Persans ne tenant pas la campagne. Une des plus importantes rencontres, fut celle de *Quinan* Bacha, qui ayant joint deux mille soldats de la garnison de Revan, en tua quinze cens sur la place, & fit les autres prisonniers. Ceux-cy servirent à assouvir la cruauté d'Amurat, qui les fit impitoyablement mettre à mort.

Pendant la marche le Grand Seigneur s'exerçoit souvent au maniement des armes, pour faire paroître son adresse & sa vigueur. Un jour il perça d'un dard jetté à la main, une cuirasse à l'épreuve du Mousquet: & c'est en memoire de cette action, que la cuirasse a esté placée sur une des portes d'Alep, avec une inscription, qui en marque le sujet.

Au commencement d'Aoust, l'armée passa l'Euphrate sur un pont si mal construit, qu'il ceda à la pesanteur du bagage, des chevaux & des chameaux: Il en perit plusieurs dans la riviere, que les pluyes avoient fort enflée. Cependant tous les petits Prin-

1638. ces des environs abordoient en foule au camp, pour rendre leurs devoirs au Grand-Seigneur, entr'autres un Roy Arabe, nommé Tarpos, qui luy fit hommage, accompagné de sa mere, de sa femme, & de son fils. Emir-Gumir le traita dans sa tente de parade, que j'appelle ainsi, à cause que ce Favori demeurant toûjours avec son Maistre, n'avoit une tente que par honneur. Tarpos eut une audience favorable, & fut regalé d'une petite bourse d'or, & d'une veste de trap d'or doublée de martre zibeline: de sorte qu'il s'en retourna fort satisfait du traitement, qu'il reçût des Turcs. Les Georgiens & les Mingreliens, peuples tributaires, tantost du Turc, tantost du Persan, c'est-à-dire du plus fort, ne manquerent pas d'envoyer au camp des Ambassadeurs avec leur tribut. Nous avons parlé ailleurs de ces peuples. * Ils payent tous les trois ans à la Porte 80000 aunes de toile, quelques enfans de l'un & de l'autre sexe, les mieux faits & les plus robustes, qu'ils peuvent trouver parmi eux.

* Histoire de l'estat présent de l'Empire Ottoman.

L'armée campe à Mosul.

L'armée campa quelque temps aux environs de Mosul, où estoit le rendez-vous general, & où l'on devoit prendre des mesures pour entrer en action. Jamais la discipline militaire n'a esté observée avec plus d'exactitude, qu'elle l'estoit alors. Jamais on n'a veû moins de crimes impunis: jamais d'exécutions plus terribles. Les uns estoient empalez: les autres estoient écorchez tout vifs. A ceux-là on arrachoit les entrailles, & on les jettoit dans les ruës. A ceux-cy on preparoit d'autres supplices. Ceux mesme, pour qui on devoit, ce semble, avoir un peu d'indulgence, ne pouvoient obtenir grace. Il suffisoit, pour perdre la vie, de prendre du tabac. Le vin estoit rigoureusement defendu à toute l'armée; & il n'y avoit que le Grand-Seigneur & son Favori, qui eussent la liberté d'en boire; comme si c'eust esté une liqueur reservée pour des

des Rois. Un jour que le Medecin de la Cour loüoit les vertus admirables de l'*Opium*, & sollicitoit le Grand-Seigneur de quitter le vin pour ce bruvage, Amurat luy dit, qu'avant que de s'en servir, il seroit bien aise d'en voir l'operation sur luy. Ensuite il luy en fit prendre une si grande quantité, qu'il le fit crever. 1638.

De Mosul l'armée marcha en grand ordre vers Babylone. Le premier Visir y arriva le 19. d'Octobre avec environ trente mille hommes. Pour le Grand-Seigneur; il ne put s'y rendre que le cinquiéme de Novembre; l'artillerie estant demeurée derriere, & d'autres embarras ayant arrêté sa marche. Quatre jours aprés toute l'armée Turquesque se presenta devant la place.

Babylone, la ville du monde la plus ancienne, que l'on dit avoir esté bâtie sur l'Euphrate par Nimrod, & embellie par Semiramis femme de Ninus, est assez celebre dans l'Histoire. Elle a passé, principalement à cause de sa grandeur, pour une des sept merveilles de l'Univers. Mais dans la suite les débordemens de la riviére, & plusieurs autres accidens, luy firent perdre beaucoup de son premier lustre: jusques-là qu'elle n'estoit presque plus considerable, lorsqu'elle eut passé sous la domination des Macédoniens. *Seleucus Nicanor*, un des Capitaines d'Alexandre, bâtit une nouvelle ville, qu'il nomma Seleucie de son nom. Mais il la bâtit à treize lieuës de l'ancienne Babylone vers le Nord, & au confluant du Tigre & de l'Euphrate. En l'an 753. Abugiafer Almanzor, Roy Arabe, l'aggrandit vers l'Est du Tigre; à cause que de ce costé-là, la riviere est moins sujette aux débordemens. Il luy donna le nom de Bagdet, ou *lieu de Iardins*. Mais son fils *Almoliel* aymant beaucoup mieux le costé Occidental de la ville, on fit les plus riches bâtimens & les Palais, proche du lieu où il se plaisoit le plus: de maniere que cette ville se trouva separée en deux par le Tigre. Elle passa au pouvoir des

Description de Babylone.

1638. Turcs ſous le regne de Soliman le Magnifique, qui s'en rendit maître, auſſi bien que de toute la province du meſme nom. Mais cette place fut repriſe en 1525. par Abas Roy de Perſe.

Siége de Bagdet. Toutes les plaines des environs de Babylone eſtant couvertes de troupes Turques, on tint dans le camp un Conſeil general de guerre. Tous les Officiers en chef de la cavalerie & de l'infanterie, y aſſiſterent; particulierement ceux qui s'eſtoient trouvez en Hongrie à quelque ſiége conſiderable. Aprés de longues déliberations, il fut arrêté, que l'on feroit trois attaques, & qu'on dreſſeroit trois batteries, La premiere de ces batteries, qui devoit eſtre de douze pieces de canon, fut élevée dans le quartier du Grand-Viſir contre la *Porte luiſante*. La ſeconde, contre la Porte noire, eſtoit de dix piéces de canon, ſous les ordres du Capitan-Bacha. La troiſieme de huit piéces de canon, contre la Porte de Perſe, eſtoit commandée par Chuſain Bacha, Beglierbey de Natolie. Pendant le ſiége, le Grand-Seigneur fut toûjours veſtu en ſimple ſoldat, afin d'eſtre moins expoſé aux coups. Il viſitoit luy-meſme les poſtes, ſe trouvoit par tout, & encourageoit les troupes de la voix, & par l'exemple. Il proteſta meſme, que jamais il ne changeroit d'habit, à moins que ce ne fuſt dans Babylone. En trois jours de temps, la tranchée fut ouverte, les batteries élevées, le canon bracqué. Amurat aprés avoir fait ſon Corban c'eſt-à-dire, une diſtribution de viande aux pauvres, mit luy-meſme le feu au premier canon, comme il avoit porté le premier panier de terre à l'ouverture de lignes. La garniſon, qui eſtoit de quatre-vingt mille combattans, faiſoit à toute heure des ſorties en des corps de quatre ou cinq mille hommes, à chaque fois: & à peine un de ces partis eſtoit-il rentré, qu'il en ſortoit un autre auſſi fort que le precedent. Cela jettoit la confuſion dans le camp. On apprehendoit tous les jours de voir forcer les tranchées, & en-

cloüer

cloüer le canon. Les Turcs devenant pourtant intrépides, les rencontres commencérent à estre sanglantes de part & d'autre. Secondez, plûtost par leur courage, que par leur experience, ou bien par leur industrie, les assiegeans sçurent pousser leurs travaux jusques au bord du fossé. Ils avoient pour principaux Ingenieurs, un Italien & un Candiot, qui à la verité n'estoient pas aussi habiles que nos Ingenieurs modernes; mais qui neanmoins en sçavoient assez, en un temps, où il ne falloit que la force, aidée d'un peu d'art. En effet on se servoit beaucoup plus d'armes, que d'instrument propres à remüer la terre. L'épée estoit plus souvent mise en usage, que la pelle ou le hoyau: car les frequentes sorties, que l'on faisoit de la place, tenoient les Turcs en de continuelles allarmes. Ils ne furent à couvert dans leurs lignes, que lors qu'ils eurent fait, aprés un travail incroyable, une haute circonvallation, entourée d'un profond fossé, & defenduë par plusieurs redoutes. Ce fut alors que les assiégez, voyant leurs courses bridées, & leur nombre considerablement diminué, perdirent presque tout à-fait l'ardeur qu'ils avoient temoignée jusques-là. Leur courage s'abatit encore, lorsqu'ils firent reflexion, qu'ils ne pouvoient estre secourus. Ils resolurent neanmoins de tenir bon, & songerent à menager leur monde, pour s'en servir au besoin. Cependant les Turcs firent une brêche de cinquante pas, & comblerent de fascines, & de sacs de terre, le fossé & l'avant-fossé. Ensuite ils monterent à l'assaut. Les assiegez, qui n'avoient plus que de foibles retranchemens, se defendirent avec toute la resolution possible, & accablerent leurs ennemis, de boulets, de feux d'artifice, de pierres, & de tout ce que la fureur leur mit en main. Le premier Visir fut tué d'un coup de mousquet en cette attaque, & tomba comme le moindre de ses soldats, au mesme temps qu'il donnoit des marques d'une valeur extraordinaire, & qu'il frayoit le chemin aux autres.

1638.

1638. La bréche fut disputée cinq jours entiers. Les uns & les autres se batirent en désespérez. Ce fut là qu'on vit en quelque maniere des montagnes de corps morts, & des riviéres de sang. Il falut enfin que la fortune cédast au nombre. La ville fut prise d'assaut le 12. Décembre vers le coucher du Soleil. Aussi tost le Capitan-Bacha, qui commandoit depuis la mort du Visir, fit arborer sur les remparts l'étandart du Grand-Seigneur. Mais encore que cette place eust esté prise d'assaut, on ne passa pas d'abord la garnison au fil de l'épée. Vingt-quatre mille Persans, qui restoient, témoignerent que si on ne leur donnoit bon quartier, ils vendroient bien cher leurs vies; & l'on ne jugea pas à propos de les pousser au désespoir. Ils mirent donc bas les armes sur la parole du Sultan. Mais ce Prince faisant reflexion que la mesme grace avoit esté cause de la perte de Revan, se repentit de ce qu'il venoit d'accorder; & commanda aux Janissaires de mettre à mort tout ce qui restoit de la garnison. Ainsi la foy publique fut violée, & ces malheureux, qui ne s'estoient laissez desarmer que sur la parole du Grand-Seigneur, furent cruellement massacrez avec leurs femmes & leurs enfans. Ce qu'il y a à remarquer, est que cette action horrible se commit de nuit aux flambeaux, comme si le jour n'eust pas deû, ou n'eust pas voulu estre témoin d'un crime si detestable. L'Ambassadeur de Perse, qui suivoit le camp comme prisonnier, eut la douleur de voir, & la ruine de cette grande ville, & le carnage de tant d'innocens.

Aussi-tost aprés la prise de Babylone, on vit partir des Couriers pour en porter la nouvelle dans toutes les Provinces de l'Empire. Le Grand-Seigneur écrivit de sa propre main au Caïmacam, pour luy ordonner de faire célébrer un Dunalma, ou une feste de réjoüissance & d'actions de graces pendant vingt jours consécutifs. Tant qu'il dura, on passa le temps dans la joye & dans l'oysiveté : Toutes les mai-

maisons furent ornées par dedans & par dehors, le plus magnifiquement qu'il fut possible: & il n'y en eut pas une, où l'on ne vist des lampes, des flambeaux, & des feux d'artifice, selon les inclinations & les richesses d'un chacun. Le peuple s'en plaignit, comme d'une dépense ruineuse, tant en elle-mesme, qu'à cause qu'elle privoit si long-temps les pauvres du fruit de leur travail: mais ses plaintes furent inutiles. Les Ministres & les autres Officiers temoignerent pareillement leur joye pour ce succez, bien qu'au fond ils apprehendassent que le Sultan n'en devinst plus fier: que la prise de Babylone ne redoublast sa cruauté: & que cet esprit tyrannique ne se rendist absolument insupportable. Les Princes Chrêtiens apprirent avec douleur une nouvelle, qui leur marquoit que l'orage alloit éclater sur eux. En effet il estoit temps qu'ils songeassent à leur propre conservation; puisque la Turquie commençoit de revenir à elle-mesme, & que ses forces alloient estre entierement réünies. 1638.

Amurat ne se vit pas plûtost maistre de Babylone, qu'il publia que son dessein estoit d'entrer en Perse, & de pousser jusqu'à Hispahan. Mais soit que quelques incommoditez l'en empêchassent, ou qu'une maistresse qu'il avoit laissée à *Diarbekir*, le rappelast, il changea de résolution. Ayant fait une reveüë generale de ses troupes, il les trouva diminuées de cent mille hommes, dont les deux tiers avoient esté tuez, & le reste estoit péri par la peste, ou par d'autres maladies de camp. Comme la plufpart des morts estoient de vieux soldats d'entre les Spahis ou d'entre les Janissaires, il revint à Amurat des terres & des biens considerables, qui luy furent d'un trés-grand secours, pour récompenser ceux qui l'avoient si courageusement servi. C'est de la sorte, que le Capitan Bacha eut pour récompense de sa valeur & de ses services, la Charge de premier Visir, vacante par la mort de celuy qui en estoit revestu. Le Favori fut

1638. fait Capitan-Bacha. Il s'en trouva qui murmurérent de ce que l'on confioit à un étranger sans vertu & sans mérite, un poste si important: Mais le Grand-Seigneur considéroit *Emir-Gumir* comme un homme fort utile à ses desseins, ou tout au moins comme un homme, qui luy avoit donné de bonnes lumiéres sur l'estat & sur la situation de Babylone.

1639. Le nouveau Visir fut commandé pour marcher en Perse avec une armée nombreuse, & eut ordre de penetrer le plus avant qu'il pourroit. En mesme temps on permit à l'Ambassadeur de Perse, de s'en retourner prés du Roy son Maistre, à qui Amurat écrivit cette fiere lettre, dont il chargea l'Ambassadeur.

Moy qui suis le Seigneur des Seigneurs: Le vainqueur de l'Arabie, de la Perse & de la Grece: Roy, qui commande éminemment sur la terre: élevé par la puissance Divine à l'Empire de l'Univers: L'Invincible possesseur de la mer blanche, & de la mer noire; aussi bien que de toutes les villes & de toutes les forteresses qui les environnement; Seigneur du Divin & Prophétique Temple; c'est-à-dire de la Mecque & de Medine; comme aussi de Jerusalem, d'Alep, de Damas, & de tous ces saints & venerables lieux: Du Grand-Caire, de la fertile Babylone, de Van, d'Ethiopie, de Balfora, & de l'Asie mineure: De tous les païs des Curdes, des Georgiens, & des Tartares: De Moldavie, de Valachie, & generalement de tous les Estats & de tous les païs de Grece, & de Natolie. En un mot Souverain Seigneur des sept Climats; le Roy victorieux & triomphant, au service de Dieu, Sultan AMURAT-HAN, *au vaillant Sophy, à qui Dieu donne paix, s'il en est digne. Cette lettre Imperiale, à laquelle on doit obeïr, estant parvenuë à Toy, sçache, que l'Ambassadeur que Tu avois envoyé à Ma très-heureuse Porte, pour avoir la paix, a esté retenu par Moy, jusqu'au temps que j'ay subjugué Bagdet, avec le trenchant de mon invincible cimeterre. Si maintenant Tu veux la Paix, rends-moy ces Provinces, qui ont appartenu à mes vi-*

ctorieux

glorieux Predecesseurs ; & les remets entre les mains de mes Beglierbeys, qui marchent à la teste de ma triomphante armée. Si non attends-moy, le printemps prochain, au milieu de Tes Estats, où j'iray avec des forces plus nombreuses que le sable de la mer, T'arracher de ces cavernes, dans lesquelles tu te caches ; n'osant manier des armes, qui sont indignement attachées à ton costé. Alors arrivera ce qui a esté résolu dés l'éternité. Paix soit à celuy qui marche droitement. 1639.

Cette lettre estant partie, le Grand-Seigneur rappela du service du Mogol, les quarante mille hommes, qu'il luy avoit envoyez ; & leur donna des quartiers aux environs de Bagdet, pour empêcher que l'on ne le chargeast en queuë, lors qu'il s'en retourneroit à Constantinople. Il ne put pourtant partir de Bagdet, que le quinzieme d'Avril ; tant à cause de la rigueur de la saison, qu'à cause d'une fluxion, qui tombant sur tous ses nerfs, le jettoit de temps en temps dans une fâcheuse paralysie. On ne fit que de petites journées afin de laisser manger l'herbe aux chevaux, qui estoient un peu harassez. Mais ce qui retarda beaucoup la marche, fut l'indisposition d'Amurat. Il alloit tous les jours de pis en pis. Quelques frissons firent d'abord croire, que ce ne seroit qu'une fievre ; mais on connut peu de temps aprés, que c'estoit une véritable paralysie ; Les Medecins jugerent qu'elle pourroit degenerer en apoplexie. Ce fut-là le fondement du bruit qui courut, que le Grand-Seigneur estoit mort. On n'osoit pourtant le dire tout haut ; & ceux qui le publioient, ne le faisoient qu'avec la derniere precaution ; comme si ce Prince eust pû les entendre, & les punir severement d'une joye trop précipitée. Il revint un peu. La fluxion s'alla jetter sur ses pieds, qui enflerent tellement, qu'à peine se pouvoit-il tenir à cheval. Il se força neanmoins, & fit toute la diligence possible pour se rendre à Constantinople, afin de détruire par sa présence le bruit de sa mort. Cependant il est difficile d'ex-

1639. d'exprimer quelles estoient les frayeurs du Caïmacam & des autres Officiers d'Estat, qui attendoient l'arrivée de leur Empereur, sans sçavoir sur qui tomberoit la foudre. Elle alla enfin éclater sur la teste du malheureux *Mustapha*, que son imbecillité rendit insensible à la mort, comme elle l'avoit rendu incapable de gouverner.

Le Grand-Seigneur n'arriva à Constantinople que le 10. de Juin. La Sultane favorite, qui avoit esté du voyage, passa d'Ismit à Constantinople par mer. Six galeres l'y conduisirent ; & afin que son entrée fust plus magnifique le jour suivant, elle alla coucher cette nuit-là dans un Chiosk, ou dans une maison de plaisance proche des murailles. Son carrosse estoit à fond de drap d'or, & avoit un train superbe. Les jantes des roues estoient couvertes de bandages d'argent, & l'or estoit prodigué jusques sur les rais. Douze autres carrosses suivoient celuy de cette Princesse, qui estoit precedée du Moufti & d'un grand nombre de Bachas, de Cadis, & d'autres Officiers, par lesquels elle fut conduite au Serrail. Le Grand-Seigneur arriva le mesme jour avec cinquante six galeres: mais il ne fit son entrée publique que deux jours aprés. On peut bien juger qu'elle fut accompagnée de toute la pompe & de tout l'éclat possible. Amurat estoit habillé à la Persane, & portoit sur ses épaules une peau de Leopard, comme un emblême de son courage. Vingt Seigneurs Persans, qui avoient esté épargnez à Babylone, pour honorer le triomphe du Grand-Seigneur, marchoient à costé de luy, comme des captifs. Le tresor, qu'il rapportoit, fut débarqué au Serrail, & tiré de dix galeres. On asseure, qu'il estoit beaucoup plus grand, que celuy qui avoit esté emporté pour les frais de la campagne. Car outre les richesses prises au pillage de Babylone, le Sultan avoit herité des biens de plusieurs Bachas, que la mort ou leurs crimes en avoient privez.

Entrée du Grand-Seigneur à Constantinople.

Aprés

Aprés son départ ; il ne se passa rien de considerable en Perse ; comme si d'un commun consentement, il se fust fait une cessation d'armes. Les Persans & les Turcs souhaitoient presque également la paix : Les premiers, parce qu'ils estoient las d'une guerre, qui les ruinoit : Les autres, parce qu'aprés avoir réparé leurs pertes avec tant de bonheur, ils ne vouloient pas exposer une autre fois la gloire de leur Empire aux caprices de la fortune. En effet, des marches si longues & si penibles les épuisoient d'hommes & d'argent : & quelque succez, qu'eussent leurs armes, la guerre ne pouvoit à peine leur estre avantageuse. Ils attendoient donc avec un peu d'impatience, que les Persans fissent des ouvertures de paix. Le premier Visir, qui estoit demeuré à Bagdet, avec les troupes, que le Grand-Seigneur y avoit laissées, fit sçavoir adroitement aux Gouverneurs des places de Perse, qu'on leur donneroit la paix, s'ils la demandoient. Ils en avertirent le Sophy, qui fit partir un Ambassadeur pour Constantinople. Toute la Turquie témoigna sa joye de voir la guerre terminée. On donna selon la coûtume audience à l'Ambassadeur, un jour de paye des Janissaires ; parce qu'en ces jours-là, le Plancher du Grand Conseil est tout couvert de sacs d'argent. L'Ambassadeur fut conduit vers le Sultan, avec les ceremonies, dont nous avons parlé ailleurs. Les prisonniers, que l'on avoit faits pendant la guerre, estoient à la porte de la salle de l'audience, vestus de riches vestes. Le Sultan estoit assis sur un Trône de velours rouge cramoisi, dont la broderie estoit relevée de perles. Une chaîne de diamans regnoit tout autour de son Turban : & il avoit une riche veste doublée de martre. Bien loin de laisser paroistre un peu de bonne volonté pour l'Ambassadeur, il ne luy jetta que des regards fiers ou méprisans, & reçût ses lettres avec un dédain prodigieux ; comme si la Perse entierement subjuguée, fust venuë luy demander la paix à genoux. 1639.

1639. L'audience ne dura pas fort long-temps. Le Caïmacan eut ordre d'examiner les propositions de l'Ambassadeur. Il ne s'y trouva qu'une difficulté, qui regardoit la possession de la ville de Revan, sur laquelle les uns & les autres avoient des pretentions. Mais cét obstacle fut levé par le Visir, à qui le Sophy envoya un Ambassadeur sur ce sujet; & Revan demeura aux Persans, comme Babylone demeuroit aux Turcs. Ainsi la paix fut concluë en peu de temps; peut-estre parce qu'Amurat, de qui la santé diminuoit tous les jours, ne se voulut plus embarasser des soins d'une guerre.

Audience de l'Ambassadeur de Perse.

Paix concluë.

Ce fut alors que l'Empire Turc se trouva dans une condition tout-à-fait heureuse: Point d'ennemis, qui jurassent la ruine de l'Estat, ou qui usassent en troubler la tranquillité: Point de factieux, qui le missent en combustion, ou qui se crussent dispensez d'obeïr aveuglement aux ordres du Souverain. Mais le differend des Princes de Moldavie & de Valachie porta quelque atteinte à cette profonde paix, & donna de l'occupation aux Ministres de la Porte. La premiere de ces Provinces estoit alors gouvernée par *Lupolo*, & l'autre par le Vayvode *Matthieu*. Celuy-cy estoit un tres-bon Prince, également attaché à son devoir envers Dieu & envers ses sujets, zelé pour la Religion Chrétienne, exact à administrer la Justice. L'autre n'avoit que de méchantes qualitez: il estoit avare, injuste, envieux, ne pouvant se contenter de ce qui luy appartenoit. Il demanda pour son fils le Gouvernement de Valachie; & afin de l'obtenir, il remonstra aux Ministres de la Porte, que par ce moyen il seroit bien plus en estat de faire teste à Ragotzki, & de servir le Grand-Seigneur dans l'occasion. Un present de cinquante mille écus luy attira l'affection & les suffrages du Caïmacan: De sorte qu'offrant d'ailleurs un tribut plus grand, que celuy qui estoit payé alors par la Valachie, il n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit. On ordonna au Vayvode Matthieu

Troubles Moldavie & en Valachie.

thieu de se démettre de sa principauté ; & pour l'engager à ceder volontairement, on luy fit connoître, *Qu'il devoit estre satisfait de la bonté du Grand-Seigneur; Qu'on l'avoit laissé jouir plus de sept ans d'une Province, où l'on avoit accoutumé d'envoyer tous les trois ans un nouveau Gouverneur; Qu'enfin s'il n'obeissoit, sa perte estoit infaillible.* Mais ces minaces ne firent aucune impression sur un homme, qui n'ayant point d'enfans, ne pouvoit risquer que sa personne. Il resolut de ne quitter la principauté qu'avec la vie. D'ailleurs sa haine pour Lupulo estoit si forte, qu'il ne pouvoit consentir de voir le plus grand de ses ennemis, s'enrichir de ses depoüilles. Ayant reçû quelque secours de Transsylvanie, il marcha contre le jeune Lupulo. Sur le point de donner bataille aux Moldaves, il songea à se justifier auprés du Sultan. Dans cette veuë, il depécha un Exprés à Constantinople, pour informer les Ministres, *Qu'il estoit prest de remettre sa principauté entre les mains du moindre Grec, que le Grand-Seigneur voudroit nommer : mais qu'il ne croyoit pas, qu'il fust juste d'élever sur sa ruine le plus grand de ses ennemis; Qu'il les prioit de faire reflexion, que Lupulo estoit esclave de ses propres interests; & qu'enfin que c'estoit à sa seule ambition, ou à sa seule avarice, qu'il falloit attribuer tous les desordres & tous les soûlevemens, qui estoient arrivez depuis un temps.* Il n'y avoit que peu d'heures que cette lettre estoit arrivée, lors qu'on eut avis de la défaite entiere des troupes de Lupulo. Le Grand-Seigneur témoigna une extrême colere contre ceux qui luy avoient conseillé de deposer le Prince Matthieu. Le Caïmacan auteur de ce conseil, fut envoyé aux sept tours. On crût d'abord, qu'il en seroit quitte pour estre mis en prison : mais deux millions d'écus, qu'il avoit en argent comptant, le rendirent beaucoup plus coupable. Le Sultan conclud, qu'un bien si prodigieux ne pouvoit avoir esté amassé par des moyens legitimes, dans le peu de temps que ce Ministre avoit 1639.

avoit

1639. avoit possedé sa Charge: ainsi il le condamna à mort, confisqua ses biens, mit en sa place Sinam-Bacha, & confirma le Prince de Valachie, dans le Gouvernement de cette principauté.

Le Caïmacam mis à mort.

Le differend, que la Republique de Venise avoit alors avec les Turcs, pour l'affaire de Valone, n'estoit pas encore accommodé. Le Senat eut assez de temps pour parcourir de vieux comptes, par lesquels il esperoit rendre sa cause meilleure. Enfin le Baïle fut appellé à l'audience du Caïmacam: Les deux Ministres eurent une conference sur cette affaire. Les raisons du Venitien, furent, *Que depuis vingt ans entiers, les Corsaires de Barbarie faisoient des courses & des prises dans la mer Adriatique; Que ces courses avoient causé un tres-grand dommage à la Republique; qu'elle y perdoit plusieurs millions; Que d'autre costé le revenu des Doüanes du Grand-Seigneur en avoit aussi souffert: les negocians Venitiens ayant accoûtumé de payer par an, environ cent mille écus de droits pour leurs marchandises; Qu'enfin sans la punition de ces perturbateurs du commerce, il eust fallu abandonner un negoce si avantageux aux deux Estats.*

A ces raisons de l'Ambassadeur, le Caïmacam répondit, *Que les voleries des armateurs Chrétiens, qui croisoient sous le pavillon de Malthe, de Livourne, & de Majorque, estoient incomparablement plus dommageables aux Turcs, & plus injurieuses à la Majesté de l'Empire, que les courses des Algeriens ne pouvoient être desavantageuses aux Venitiens; Qu'ainsi il seroit glorieux de travailler de part & d'autre, à prevenir les violences de ces ennemis publics; qu'il falloit les poursuivre sans quartier; qu'on ne les devoit traiter, que comme des bestes sauvages, à la vie desquelles on tend des embûches de tous costez; Que dans cette veuë la Cour ne s'estoit jamais offensée de voir les Venitiens exterminer les Corsaires, lors qu'ils les rencontroient en pleine mer. Mais qu'entrer par force dans les lieux privilegiez, violer les* Sanctuaires *de sa Hautesse, manquer de la sorte au respect deu à un si puissant & si formidable Empereur,*

pereur, estoit l'action la plus insolente, que l'on pust commettre; Qu'aussi le Senat ne devoit point en esperer le pardon, à moins qu'il ne fist une juste compensation de la perte; Qu'ainsi une prompte restitution des vaisseaux, pris dans Valone, ou d'un pareil nombre, estoit le seul sacrifice capable d'appaiser le Grand-Seigneur. 1639.

Le Baile repartit, Que s'il n'y avoit point d'accommodement à esperer, que sous des conditions honteuses; ou si le Senat ne pouvoit conserver la paix, qu'en se soûmettant à des Pirates, & en souffrant leurs voleries, la rupture estoit infaillible; Qu'à l'égard de l'évenement de cette guerre, la Republique s'en reposeroit entierement sur la benediction du Ciel, & sur l'assistance de toute la Chrêtienté, qui se trouveroit également engagée d'honneur & d'interest à exterminer les Pirates, & à défendre un Estat, que l'on devoit considerer comme le rempart de tous les autres.

Vous me faites rire, repliqua le Turc, *quand vous me parlez de la puissance de vôtre Chrêtienté, qui n'a rien de terrible que son nom. Ne sçay-je pas moy, qui ay esté Bacha de Bude, que l'Empereur n'a point d'argent; Que les Suedois, une Nation peu considerable en nombre & en force, n'ont pas laissé d'inonder la pluspart de ses Estats. Pour ce qui regarde la France, à moins qu'elle ne s'éloigne de ses veritables maximes, elle n'aura garde de secourir l'Empereur, quand nous luy ferons la guerre. Les Espagnols ont tant d'occupation chez eux-mêmes, que d'ailleurs estant dans une apprehension continuelle des démarches & des desseins d'un puissant voisin, ils n'iront pas se priver imprudemment de leurs troupes, en les éloignant si fort. Vous voyez, que nous ne sommes pas trop mal instruits de vostre foiblesse, & que vos forces nous sont connuës. Jugez donc lequel vous sera le plus avantageux, de vous engager en une guerre, dont les circonstances vous sont si peu favorables, ou bien d'acheter la paix. Mais n'allez pas vous imaginer, que vous l'obtiendrez pour une legere somme. C'est avec le plus puissant Monarque du monde, que vous avez à traiter; & non avec un Marchand. Ainsi vos premieres offres doivent estre telles, qu'on puisse les accepter. Songez qu'une somme*

1639. *peu considerable, ne feroit peut-estre que redoubler les pretention du Sultan; comme un peu de viande ne fait que redoubler l'appetit d'un estomac affamé. Enfin faites reflexion, que nous-mesmes, nous nous trouvons quelquefois contraints de sacrifier à l'avarice de nos Empereurs; qu'alors nous abandonnons sans repugnance une bonne partie de nos biens, pour sauver le reste de nos richesses, & de nostre credit. Aussi ne donnons nous pas le temps à nostre Grand-Maistre de consulter son oreiller, sur ce qu'il nous demandera, & de calculer luy-mesme les richesses que nous devons avoir. Une profusion d'or dés le premier coup, previent ordinairement des effets plus dangereux. C'est de la sorte que nous avons accoûtumé de soûtenir une fortune chancelante. Croyez-moy, suivez nostre exemple. Pour appaiser le Grand-Seigneur, offrez-luy d'abord trois cens mille sequins. Si vous le faites, & que vous vouliez vous servir de mon credit, je me promets, quelque difficulté qu'il s'y rencontre, de terminer avantageusement pour vous une affaire, qui autrement ne peut avoir que de tristes suites. C'est battre l'air que de parler de choses passées, ou d'en tirer des consequences pour le present. Ce qui est evanoüy, n'est plus, & n'a plus de lieu. Mais songez uniquement au present, afin de vous asseurer de l'avenir. En un mot, nous ne vous vendons la paix qu'au prix que je viens de vous marquer. Suivez en cela vos interests & vos lumieres; C'est-à-dire que si nostre amitié ne vaut pas la somme que je vous demande, vous n'avez qu'à agir conformement à vos maximes, & aux resolutions que vous avez prises.*

La Chrétienté se trouvoit alors agitée de troubles. Le secours des autres Princes estoit non seulement incertain, mais mesme visiblement chimerique. Le differend que les Ducs de Savoye, de Modene, & de Mantoüe avoient au Sujet de la Valteline, mettoit l'Italie en combustion. Les Espagnols qui y avoient allumé la guerre, souhaitoient de voir la Republique de Venise tellement broüillée avec les Turcs, qu'elle ne pust s'interesser à ce qui se

se passeroit en Italie. Enfin le Senat ne devoit compter que sur ses propres forces, sans se flatter de l'assistance des Princes Chrétiens. En une si fâcheuse conjoncture, les Venitiens se déterminerent à faire la paix, quoy qu'il pust leur en coûter. Pour cét effet, on envoya des pouvoirs & des instructions au Baïle. On l'exhorta seulement de ménager, le mieux qu'il pourroit, la bourse & les interests de la Republique. Il fit adoucir les conditions, & les Venitiens en furent quittes pour deux cens cinquante mille sequins d'or. On signa bientost le traité, & la paix fut confirmée. Ces nouveaux articles furent mesme joints aux précedens. 1639.

Que le Baile seroit remis en une pleine liberté, aussitost que l'on auroit signé les articles ; & qu'il reprendroit possession de l'Hostel des Ambassadeurs de Venise.

Que le commerce seroit rétably sans differer, & sur le même pied qu'auparavant.

Que les differends arrivez à l'occasion de ce qui s'estoit passé à Valone seroient oubliez.

Que quand des Corsaires de Barbarie voudroient entrer dans un port de l'Empire Turc, ils seroient contraints de donner caution, de ne rien entreprendre contre les sujets, ou sur les biens de la Republique.

Que s'ils avoient déja fait quelque prise sur des Venitiens, ils ne pourroient ni estre reçus, ni estre protegez dans aucun des ports du Grand-Seigneur.

Que s'ils y estoient reçus, les Venitiens les y pourroient attaquer sans rompre la paix.

Que les Venitiens rencontrant des Corsaires en pleine mer, les y pourroient attaquer, sans que le Sultan s'y interessast.

Que les Agas, & les autres Officiers du Grand-Seigneur, qui violeroient ces articles, seroient privez de leurs Charges.

Que le Baile payeroit au Grand-Seigneur la somme de cinq cens mille pieces de huit, ou de deux cens cinquante mille sequins d'or.

Ces

1639. Ces articles furent ratifiez, vers le milieu de la lune de *Rebiul*, l'an de l'Hegire 1049. c'est-à-dire en Septembre 1639.

On en envoya des copies authentiques aux Beglierbeys, aux Sangiacs, aux Cadis, & en un mot à tous les Officiers des provinces voisines de la mer. On en envoya aussi au Bacha de la Bossine : Ils eurent tous ordre, de faire publier la conclusion de la paix, & le rétablissement du commerce.

Envoyé extraordinaire de l'Empereur à Constantinople.

Il arriva en ce temps-là à Constantinople un Envoyé de l'Empereur, pour feliciter le Sultan sur la prise de Babylone, & sur la conclusion de la paix avec les Persans. C'estoit le Baron de Chinski : Mais parce que cét Envoyé n'apportoit pas des presens aussi considerables, qu'on l'avoit crû, il n'eut pas sujet d'estre satisfait de la reception, qu'on luy fit. Lorsqu'il eut differend avec l'Ambassadeur d'Angleterre pour le pas, les Turcs se trouverent assez disposez à rendre justice au dernier ; quand on leur eut remontré, qu'en Europe nous mettons une grande difference entre un Envoyé & un Ambassadeur. Car pour eux, ils confondent ces caracteres ; & n'ont que le terme d'*Elchy*, pour marquer quelque Ministre public que ce soit. L'Envoyé tâcha d'obscurcir la dignité d'un Ambassadeur d'Angleterre, en alleguant qu'il estoit élu par une Societé de Marchands, & que le Roy d'Angleterre ne faisoit que le confirmer. Mais les Turcs, qui n'examinent que la Commission du Prince, & la dignité d'une Charge en elle-mesme ; ne firent aucun estat de la distinction de l'Envoyé. Des Ecrivains Italiens ont publié, que l'Ambassadeur obtint cette décision favorable, aprés avoir fait un present de plus de dix mille écus au Caïmacan. Mais il n'y a gueres d'apparence à cela. Car pour peu qu'on soit informé de l'humeur des Marchands Chrétiens de Turquie, on sçaura qu'ils ne donnent jamais d'argent pour des pointilles d'hon-

d'honneur ; sur tout quand on les peut éviter, comme on le pouvoit faire icy. Il est plus probable que ce differend fut jugé selon la justice, par les Turcs, qu'il ne l'est, que l'Ambassadeur se soit conservé par des voyes infames, un rang, qui luy estoit incontestablement deu. 1639.

La conclusion de la paix avec la Perse, & l'accommodement avec Venise, laisserent les Turcs en une entiere liberté d'agir. Le Grand-Seigneur ne medita plus qu'une nouvelle guerre, & songea; où il luy seroit le plus avantageux de la porter. Le Prince de Transsylvanie, & le Vayvode Matthieu s'estoient également attiré sa haine. Il avoit pour ces deux Princes une aversion invincible. Mais dans le dessein de se servir d'eux contre l'Allemagne, ou bien contre la Pologne, & peut-estre contre l'une & l'autre, il dissimula; resolu de differer sa vengeance, & de laisser croire, qu'il avoit entierement étouffé son ressentiment. En un temps il paroissoit disposé à marcher contre la ville d'Asac, dont les Cosaques s'estoient emparez. En d'autres temps, irrité de ce que les Polonois ne l'avoient pas envoyé complimenter sur ses conquestes, il vouloit faire une irruption en Pologne : Mais enfin les avantages & la facilité qu'il se promettoit en une guerre contre l'Allemagne, les richesses des peuples voisins de la frontiere de Turquie, de fertiles Provinces qui sembloient prestes à le recevoir, luy faisoient former de nouveaux desseins. Cependant on continuoit les preparatifs par terre & par mer, sans que l'on sçust, contre qui on les destinoit. Le Visir estoit encore sur la frontiere de Perse : mais comme il devoit commander l'armée, on luy envoya ordre de se rendre en diligence à Constantinople. Il y fit une entrée pompeuse : & le Grand-Seigneur, pour luy donner une marque singuliere de son affection, voulut que ce Ministre portast, le jour de l'entrée, une veste, qu'il avoit déja portée luy- 1640.

Incertitude des Turcs, qui ne savent à qui declarer la guerre.

Retour du Visir.

 mesme.

1640. mesme. Aussi le Visir meritoit d'estre distingué. Naturellement il estoit un peu severe, hardi, courageux, comme il le fit voir au siége de Babylone, inviolablement attaché à tout ce qui regardoit le service de son Maistre : & ce qui est assez rare en un Turc, il n'estoit pas fort interessé. Peu de Ministres ont gouverné plus absolument que celuy-cy, dont l'autorité augmentoit, à mesure que la santé d'Amurat s'affoiblissoit. Ce Prince estoit en un tres-mauvais estat. Ses excez continuels avoient tellement affoibly, ou pour mieux dire, étouffé la chaleur naturelle de son estomac, qu'il ne pouvoit plus digerer les viandes les plus legeres. La main commençoit à luy trembler. Une paralysie s'empara de toutes les parties de son corps. Les instances de la Sultane sa Mere, & les conseils de ses Medecins, l'obligerent à la fin de se moderer un peu plus qu'il n'avoit fait. Il consentit à s'abstenir du vin, comme d'un poison. On le vit mesme au plus fort de sa langueur, maudire un si funeste brûvage, défendre d'en apporter dans le Serrail, protester que jamais il n'en goûteroit. Mais le penchant qu'il avoit à la débauche, estoit trop puissant, & les sollicitations de ses Favoris estoient trop fortes, pour ne luy pas faire rompre un vœu si contraire à ses inclinations. Le premier Visir fut un de ceux, qui luy firent le plus leur cour, en luy presentant du vin. Emir-Gumir & Mustapha-Bacha, Gouverneur de la Bossine, luy tinrent toûjours compagnie. Ce dernier avoit esté élevé dans le Serrail, & s'estoit tellement insinué dans les bonnes graces d'Amurat, que ce Prince, aprés l'avoir fait son *Selictar-Aga*, luy donna sa fille aînée, & en mesme temps le magnifique Palais d'Ibrahim Bacha, situé prés de l'Hyppodrome. Ces deux Favoris de Bacchus, aussi bien que d'Amurat, proposerent à leur Maistre de faire une grande débauche pendant le petit Biram, qui est la plus grande Feste de l'année. Mahomet l'a instituée à l'imitation de nostre Pasques. Amurat ne manqua pas d'en accepter le parti. Les deux Bachas

chas furent invitez à disner avec le Sultan, le jour choisi pour ce grand repas. Emir-Gumir donna ordre qu'il y eust beaucoup de haut goust: Les viandes poivrées & épicées furent servies en abondance. L'on y bût d'un vin de Malvoisie tres-delicat, que l'on aiguisoit quelquefois par un peu de rossolis, ou par quelque liqueur semblable. Cette débauche fut si grande, qu'on les porta chacun sur son lit. Aussi fut-elle la derniere que fit Amurat. Le feu se mit dans son sang & dans ses entrailles: Une fievre continuë fut l'avant-coureur de sa mort. Les Medecins n'oserent luy donner aucun remede, de peur qu'il ne leur en coûtast la vie, si l'operation n'en estoit pas favorable. Ils conclurent néanmoins à la saignée: mais elle ne fit que haster la fin du Sultan. Il mourut le huitiéme Février, âgé de trente & un an, aprés en avoir regné dix-sept. Lors qu'il monta sur le Trône, la licence, les troubles, la confusion regnoient dans toutes les parties de l'Estat. Mais jeune comme il estoit, il se trouva assez de vigueur pour remedier à tant de desordres. Sa mort fut peut-estre avantageuse aux Chrétiens, qui eussent eu toutes les forces de l'Empire Turc sur les bras, si Amurat eust vêcu un peu plus long temps: car à son retour de Perse, il avoit fait vœu de planter la Religion de Mahomet dans tous les Estats voisins.

1640. — Mort d'Amurat. — Son portrait.

Ce Prince estoit cruel & inexorable: ses propres freres ne furent pas les derniers à l'éprouver: Mustapha mesme que son imbecillité eut fait épargner par tout autre, que par le moins raisonnable des Tyrans, fut immolé à sa fureur. Amurat ne laissa aucun fils, quoy qu'il en eust eu plusieurs, qui moururent tous en enfance. Il avoit une si forte aversion pour ceux de son sang, qu'il desherita Ibrahim son frere, que la Providence avoit sauvé contre l'attente de tout le monde. On luy avoit fort souvent entendu dire, qu'il souhaitoit, que la race des Ottomans pust finir en luy, & que l'Empire tombast au Cham des Tartares: ç'a esté le Prince le plus absolu, qui ait jamais regné en

1640. Turquie. Mais il n'avoit point de Religion, il n'o
ſervoit que rarement le jeune du mois de *Rameſan*,
ſe mocquoit des Santons & des autres Ordres Re
gieux. Il prenoit des ſoins incroyables, pour ſçavo
tout ce qui ſe paſſoit dans Conſtantinople, où il e
tretenoit un grand nombre d'Eſpions. Ce qu'il y av
de loüable dans ces recherches, c'eſt que les diſcou
du peuple luy fourniſſoient quelquefois des regl
pour ſa conduite dans les affaires de l'Empire. Ses v
ces eſtoient preſque ſans aucun mélange de vertus.
eſtoit diſſimulé agiſſant & vigilant. Avec cela vind
catif, & avare au dernier point : Il laiſſa quinze mi
lion d'or dans ſon Epargne ; quoy qu'il n'y euſt rie
du tout, lors qu'il monta ſur le Trône. Enfin apr
avoir exercé ſa cruauté ſur tant de perſonnes, il tom
ba, pour ainſi dire, de ſa propre main, regretté un
quement des infâmes compagnons de ſes debauches.

FIN.



HISTOI-